



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

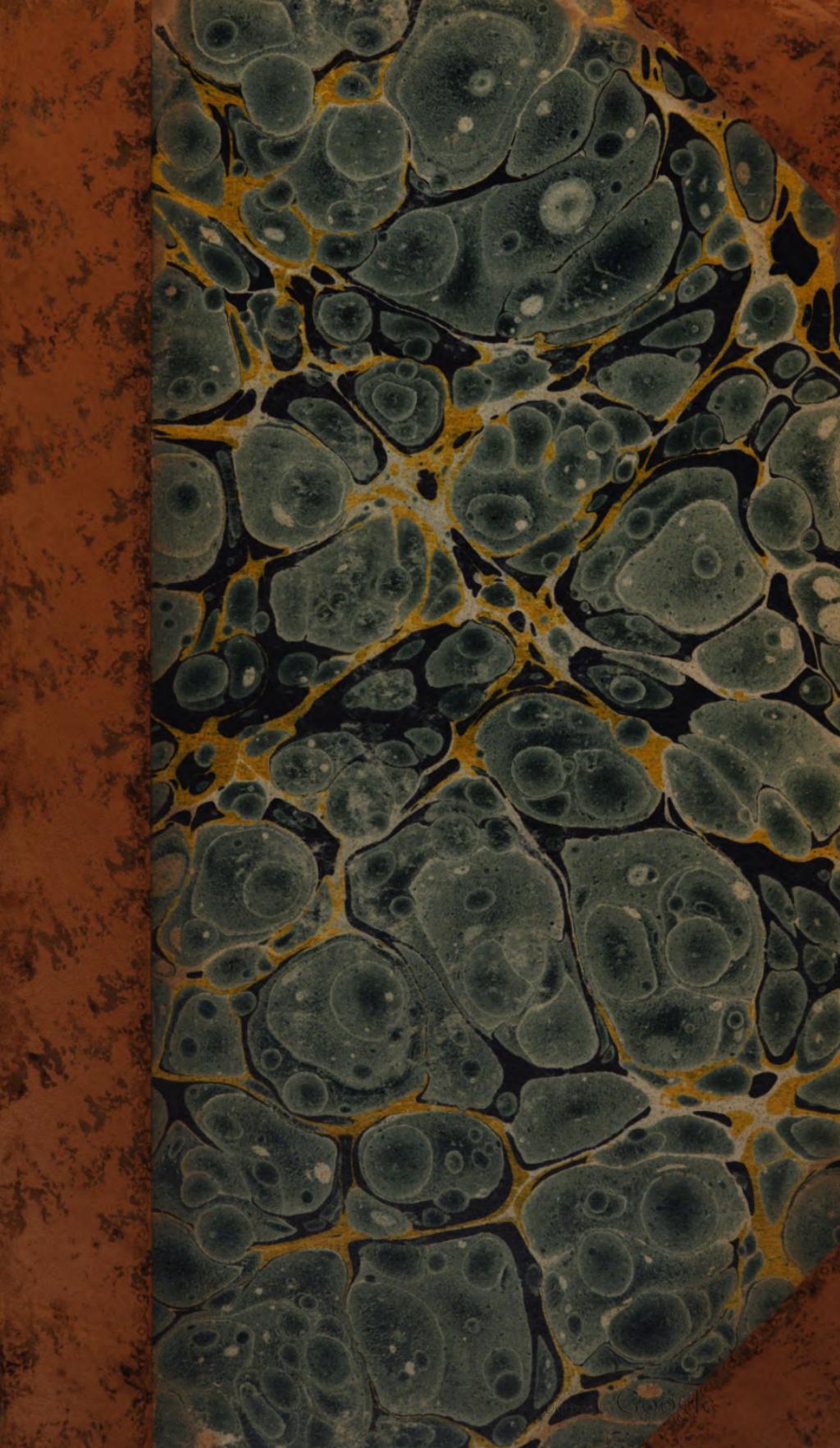
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

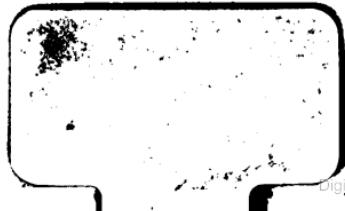
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1192

Soc. 20465 e. 92
2



1192

Soc. 20485 e. 92
2



MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADEMIQUE
DE SAVOIE,

*Extrait de l'Article 34 des Réglements
de la Société.*

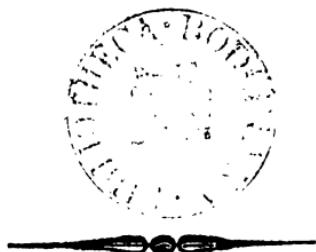
« La Société remet un exemplaire de ses
» Mémoires imprimés à chacun de ses Membres
» effectifs.
» Elle en remet également un exemplaire à
» ceux de ses Associés ou Correspondans qui lui
» ont fait parvenir quelques Mémoires ou Arti-
» cles conformes au but de son institution et de
» nature à être accueillis avec intérêt. »

Extrait de l'Article 39.

« La Société n'entend ni adopter, ni garantir
» toutes les opinions émises dans les Mémoires
» dont elle aura autorisé l'impression ou la lec-
» ture publique. »

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADEMIQUE
DE SAVOIE.

TOME SECOND.



CHAMBERY,
IMPRIMERIE DE F.-R. PLATTET.

—
1827.

T A B L E

DES MATIÈRES.

Pages.

NOTICE PRÉLIMINAIRE sur les travaux de la Société, depuis le mois de mars 1825, jusqu'au mois d'août 1826; par M. G.-M. RAYMOND, Secrétaire Perpétuel.	j
<i>Agriculture et Économie rurale.</i>	iiij
<i>Arts industriels.</i>	vij
<i>Sciences mathématiques et physiques, Histoire Naturelle, Sciences médicales.</i>	jx
<i>Sciences morales et philosophiques.</i>	xx
<i>Histoire et Antiquités.</i>	xxij
<i>Littérature.</i>	xxv
<i>Biographie.</i>	xxvj
MÉMOIRES.	xxvij
NOTICE sur la constitution agricole de 1825, dans le Duché de Savoie; par M. le Docteur GOUVERT.	i
NOTICE sur l'intempérie du printemps de 1826 et ses effets; par le même.	35
DES EFFETS que la fumée peut produire dans l'atmosphère pour préserver la végétation d'un abaissement de température capable de la détruire; par M. l'Abbé RENDU.	48
ARTICLE I. ^{er} <i>Du refroidissement des corps.</i>	49
ARTICLE II. <i>Formation de la rosée.</i>	53
ARTICLE III. <i>Gelée blanche.</i>	56
ARTICLE IV. <i>Moyens préservatifs.</i>	60

OBSERVATIONS sur le principe philosophique de M. de LA MENNAIS touchant le fondement de la certitude; par M. G.-M. RAYMOND.	65
REMARQUES préliminaires et objet de ce Mémoire.	ibid.
§ I.er Exposition de la doctrine de M. de LA MENNAIS sur le fondement de la certitude.	69
§ II. Des bases de la Philosophie.	84
§ III. Si l'autorité est l'unique fondement de la certitude.	96
§ IV. Si le consentement commun est une autorité insaillible.	130
§ V. Quelques considérations essentielles sur la manière dont s'établit la certitude selon les cas.	154
§ VI. De la signification des expressions autorité, consentement commun, raison générale.	166
§ VII. De quelques-unes des conséquences de la doctrine de l'Auteur de l'ESSAI et conclusion.	179
APPENDICE au Mémoire précédent.	186
SAINT FRANÇOIS DE SALES considéré comme écrivain; par M. G.-M. RAYMOND.	199
RÉSUMÉ des Observations météorologiques faites à Chambéry en 1823; par M. le Chanoine BILLIET, aujourd'hui Evêque de Maurienne.	234
RÉSUMÉ des Observations météorologiques faites en 1824; par le même.	239
RÉSUMÉ des observations météorologiques faites en 1825; par le même.	244
REMARQUES.	248
DE LA TRANSLUCIDITÉ APPARENTE, ou Observations sur un phénomène appartenant à l'harmonie du concours des deux yeux, appliquées à l'art du Dessin; par M. le Général Comte de LOCHE.	252

DES MATIÈRES

vij
Pages.

TABLE du lever et du coucher du Soleil, à la latitude de Chambéry.	265
NOTICE sur la situation géographico-topographique de la ville de Chambéry; par M. G.-M. RAYMOND.	269
I. Latitude de Chambéry.	270
II. Longitude de Chambéry.	272
III. Élevation de Chambéry au-dessus du niveau de la Mer.	274
IV. Longueur du Pendule à secondes, à la latitude de Chambéry.	281
MÉMOIRE et Observations sur les engorgemens squirreux des seins et des testicules; par M. le Docteur GOUVERT.	285
CHAPITRE I. ^{er} De quelques-unes des causes des engorgemens squirreux et cancereux.	291
CHAPITRE II. Traitement des engorgemens squirreux des seins et des testicules.	304
CHAPITRE III. Observations.	312
NOTICE sur un Caducée de bronze trouvé à Lémenc près de Chambéry; par M. le général Comte DE LOCHE.	327
SUR LA RESTAURATION du Monastère d'Haute-combe; par M. l'Avocat Auguste DE JUGE.	334
SUITE des dons faits à la Société.	338

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page xvij de la Notice préliminaire, ligne 6, *es divisé*,
lisez : est divisé.

Page 11, ligne 21, *Billet*, *lisez* : Billiet.

— 220, — 11 de la Note, je vous dit, *lisez* : je vous
dis.

— 222, — 14 de la Note, un grand fond, *lisez* : un
grand fonds.

— 224, — 22, *devoirs*, *lisez* : devoirs.

N.B. Après la page 231, les quatre pages suivantes,
numérotées par erreur 132, 133, 134 et 135, doivent
être numérotées 232, 233, 234 et 235.

Page 387, ligne 1^{re}, découlait, *lisez* : découlaient.

— 340, — 15, *interno*, *lisez* : *intorno*.

NOTICE DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE SAVOIE,

Depuis le mois de mars 1825, jusqu'au mois d'août 1826 inclusivement.

PAR M. G.-M. RAYMOND,
Secrétaire Perpétuel de la Société (1).

DANS la Notice que nous avons donnée en tête du Volume précédent, sur l'établissement de la Société Académique de Savoie et sur ses premiers travaux, nous nous sommes arrêtés au mois de mars 1825. Nous allons reprendre notre exposé dès cette époque; et ainsi l'on trouvera successivement, d'un Volume à l'autre, un tableau analy-

(1) Membre de l'Académie Royale des sciences de Turin, de la Société Royale des sciences de Goëttingue, de la Société pour l'avancement des Arts de Genève, de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, de la Société Philotechnique de Paris, des Académies de Dijon, de Ni-

tique et suivi de tout ce que la Société aura fait dans l'intérêt public, depuis son origine et dans le cours des années postérieures.

Cette série de Notices successives suppléera à l'ordre chronologique , qu'il ne sera pas toujours possible de garder dans le classement des Mémoires dont la Société aura arrêté l'impression ; car la distribution de ces Mémoires sera souvent déterminée par le degré de leur importance relative , ou par leur étendue plus ou moins considérable , qui obligeront quelquefois d'en anticiper ou d'en différer l'insertion d'un Volume à l'autre. C'est ainsi que quelques Mémoires , qui , selon l'ordre des temps, auraient dû paraître dans le premier Volume , ont été renvoyés à celui-ci , pour céder la place à d'autres articles moins étendus.

Ces mêmes Notices serviront à faire connaître soit par des indications sommaires , soit par des analyses suffisantes ou par des extraits , tous les Mémoires quelconques communiqués à la Société , qui , par des considérations particulières , quoique plus ou moins intéressans par leur objet , n'au-

mes, de Lyon, de Grenoble, de Soissons et d'Arras, ancien Officier de l'Université de France , ancien Professeur d'Histoire , Professeur actuel de Mathématiques , Préfet honoraire du Collège Royal de Chambéry , etc.

raient pas été jugés susceptibles d'être publiés textuellement.

Comme dans chacune des Notices préliminaires les divers objets dont la Société se sera occupée seront exposés par ordre de matières, on a pensé que cet ordre devenait moins nécessaire dans la distribution des Mémoires à imprimer; il présentait d'ailleurs l'inconvénient de retarder la publication des Volumes, par la raison qu'il faudrait attendre la réunion de tous les Mémoires qui doivent entrer dans un Volume, avant d'en commencer l'impression. Ainsi, à l'avenir, les Mémoires à imprimer seront mis sous presse au fur et à mesure que l'on en pourra disposer.

Agriculture et économie rurale.

M. le docteur Gouvert a lu, sous le titre de *Constitution agricole de 1825 dans le Duché de Savoie*, une Notice intéressante que l'on trouvera dans le présent Volume. La Société a complètement partagé la pensée de l'auteur sur l'importance qu'il y aurait à recueillir annuellement des remarques faites, dans le cours de l'année agricole, sur les phénomènes météorologiques, sur l'influence que ceux-ci auraient exercée dans le développement et les progrès de la végétation, sur la quantité, le degré de maturité et la qualité des principaux produits de

l'agriculture; travail périodique qui offrirait une suite de tableaux dont l'utilité se ferait de plus en plus sentir, à mesure que s'augmenterait le nombre des données fournies par l'observation et l'expérience.

Le même Membre a lu une Notice relative à la mise en pratique de paragrèles dans les environs de Chambéry.

M. Saint-Martin, au retour d'un voyage dans le Canton de Vaud, dont l'objet était de recueillir les notions que la pratique et l'expérience auraient pu déjà fournir ailleurs sur la disposition des paragrèles et sur leur efficacité, a communiqué à la Société les observations qu'il a été dans le cas de faire à cet égard; d'où l'on a pu déduire de nouveaux motifs d'encouragement pour les essais entrepris dans quelques communes voisines de Chambéry, et conclure qu'il n'y avait rien à changer aux mesures déjà prises à ce sujet, mesures aussi sagement qu'utilement secondées par M. l'Intendant Général de la Division.

M. le docteur Gouvert a lu postérieurement quelques observations sur les dispositions qu'il jugeait convenables pour compléter le système de paragrélage du bassin de Chambéry.

Si ces appareils remplissent quelque jour les espérances que l'on commence à concevoir de leur effet, la Société Académique de Savoie

aura à se féliciter d'avoir manifesté de bonne heure sa sollicitude à cet égard , et d'avoir donné , dans les Etats de S. M. , la première impulsion pour tenter des essais que le bien public semblait réclamer impérieusement dans l'intérêt de la vérité , qui ne doit pas rester incertaine dans un cas de cette importance. On a vu , dans la Notice préliminaire de notre premier Volume , que la Société s'était déjà occupée de cet objet à plusieurs reprises ; et les paragrèles établis en 1825 dans un grand nombre de communes des environs de Chambéry , l'ont été sous la direction principale de l'un des membres de la Société , M. Michel Saint-Martin (1).

S'il fallait renoncer à l'espoir d'une utilité réelle de ces appareils , la Société aurait encore à se louer d'avoir concouru à faire décider la question par l'expérience ; car , ainsi que nous l'avons dit ailleurs à ce même sujet , lorsqu'une nouvelle découverte est annoncée comme un utile préservatif contre des dangers réels , il importe de la soumettre à l'épreuve de l'expérience , ce juge impartial , dont les arrêts sont définitifs , les théories

(1) Voyez le Rapport à M. l'Intendant Général de la Savoie , par MM. Saint-Martin et Lacoste , inséré d'abord en italien dans le *Calendario generale pe' Regii Stati , etc.* de 1826 , et publié plus tard en français.

les plus plausibles dussent-elles se trouver en défaut. Si la découverte a le mérite qu'on lui attribue, l'intérêt public fait un devoir de le constater d'une manière péremptoire ; et si elle n'est qu'une illusion, c'est encore rendre un service à la société que de dissiper l'erreur par des faits bien avérés. Or, dans les deux cas, c'est à l'expérience seule à prononcer, parce qu'à elle seule appartient cette autorité irrécusable qui manque au raisonnement, lorsqu'au lieu de s'appuyer sur des faits, il n'a d'autre base que des systèmes sujets à contestation.

M. Gouvert a donné lecture d'une Notice sur le froid qui a eu lieu dans la nuit du 29 au 30 avril 1826, et sur les effets que paraît avoir produits la fumée des feux allumés cette nuit dans un grand nombre de cantons, dans l'espoir de prévenir les dommages que causent dans cette saison le froid et la gelée blanche (voyez plus bas l'article des *Sciences physiques*). Cette Notice est insérée dans le présent Volume.

M. le Général Comte de Loche a lu un Mémoire contenant des détails neufs et intéressans sur l'abeille considérée comme ouvrière en cire.

Arts industriels,

M. le Comte Roget de Cholex, Ministre et Premier Secrétaire d'Etat pour les affaires intér-

rieures, qui, dans l'exercice de son ministère, porte une attention éclairée sur tout ce qui intéresse le bien public, M. le Comte de Cholex, disons-nous, avait fait passer à M. le Président de la Société, dont il est Membre, un échantillon d'une bourre de coton provenant de l'île de Sardaigne, avec invitation de le soumettre à l'examen et de lui transmettre l'avis de la Société sur la qualité de ce coton, sur les usages auxquels il pourrait convenir et sur les avantages que pourrait offrir sa culture. Une Commission nommée à cet effet s'est empressée de répondre aux intentions du Ministre. Après avoir examiné la bourre dont il s'agit et pris l'avis de quelques fabricans et négocians capables d'en juger, elle a fait, par l'organe de M. Saint-Martin, un Rapport détaillé, embrassant chacun des points sur lesquels la Société était appelée à prononcer. Ce Rapport, approuvé par la Société, dans sa séance du 20 mars 1825, a été transmis dans le temps à M. le Comte Roget de Cholex.

M. Saint-Martin a présenté à la Société quelques échantillons de rubans noirs de diverses qualités, de la fabrique nouvellement établie à Chambéry, dans la maison Ville-neuve, par MM. Lanfray et Comp.^e

Le même Membre, au nom d'une Commission chargée de constater la qualité du sucre provenant de la raffinerie établie à Montcalier, par

M. Chevalley aîné, Correspondant de la Société, a annoncé verbalement, dans la séance du 3 avril 1825, qu'il résultait de l'examen des nouveaux échantillons de ce sucre, qu'il réunissait maintenant toutes les qualités convenables pour pouvoir soutenir la concurrence avec les sucres étrangers.

M. Pacthod, artiste-mécanicien, Correspondant de la Société, avait présenté un projet de treillages en fer, développé dans un Mémoire et accompagné d'un dessin pour indiquer la construction des appuis et la disposition du treillage. M. le Rapporteur de la Commission à laquelle ce projet avait été renvoyé, après avoir établi, par des calculs comparatifs, le genre d'avantage et d'économie que présente ce mode de treillage, et indiqué les modifications que la Commission aurait jugé convenable d'y apporter, a conclu par applaudir aux vues de l'auteur du projet, en l'invitant à faire quelque essai en grand qui permette de prononcer avec certitude sur le mérite de son invention.

Un Membre a fait un Rapport sur une balance à bascule qui présente d'utiles modifications introduites dans la balance de Quintenz, par le sieur Marie-Julien Pignal, artiste-mécanicien demeurant à Saint-Jeoire en Faucigny. La Société, adoptant les conclusions du Rapporteur, a ap-

plaudi aux changemens faits par le sieur Pignal
à la balance de Strasbourg.

Sciences mathématiques et physiques, Histoire Naturelle, Sciences médicales.

M. G.-M Raymond, Secrétaire Perpétuel de la Société, a lu un Mémoire sur la signification et l'interprétation donnée par les Géomètres, à l'expression analytique :

Le même Membre a lu un Mémoire d'analyse contenant une démonstration élémentaire du principe fondamental de la théorie générale des Equations.

M. Saint-Martin a fait lecture d'un Mémoire sur les causes du froid qui se manifeste le matin, au moment du lever du Soleil, et sur les effets présumés de la fumée répandue dans l'atmosphère, en vue de prévenir ou d'atténuer les effets de la gelée sur la végétation du printemps.

M. l'Abbé Rendu, qui s'est aussi occupé de ce dernier objet, a donné, dans un Mémoire sur la formation de la rosée et de la gelée blanche, quelques explications déduites de la théorie du calorique rayonnant, d'où il a tiré des conséquences relatives aux effets de la fumée et aux circonstances où il lui paraît convenable de l'établir au-dessus des terrains menacés par des froids intempestifs.

M. Saint-Martin a communiqué une Note sur

quelques formes cristallines de la neige et de la gelée blanche , qu'il a observées à Pésey , le 21 octobre 1825.

M le Chanoine Billiet (aujourd'hui Evêque de Maurienne) avait extrait de son Mémoire sur les observations météorologiques faites à Chambéry , dont nous avons fait mention dans la Notice préliminaire du Volume précédent , un résumé des observations faites pendant l'année 1822. En présentant ce résumé, il avait annoncé qu'il en pourrait dresser de semblables pour les trois années suivantes. Les tableaux pour 1822 ont été insérés dans le premier Volume de nos Mémoires , et ceux des années 1823, 1824 et 1825 font partie du présent Volume. L'auteur a accompagné ceux-ci de quelques rapprochemens utiles et de diverses remarques dont les unes sont particulières à notre pays et les autres intéressent la Météorologie en général.

M. le Comte de Loche avait lu un Mémoire d'un grand intérêt sur un phénomène curieux d'optique, auquel il a donné le nom de *translucidité apparente* , parce qu'il consiste à donner l'effet de la transparence à un corps opaque interposé entre l'un des yeux de l'observateur et un objet éloigné , de telle sorte que les détails de celui-ci se projettent sur la surface du corps opaque , et que les deux images de l'un et de l'autre paraissent superposées. M. Saint-Martin ,

Rapporteur de la Commission chargée d'examiner ce Mémoire , avait annoncé qu'outre les observations de chacun des Membres de la Commission , il avait recueilli celles de quelques autres personnes tant dans le sein que hors de la Société. La Commission a décerné un juste tribut d'éloge aux observations délicates et aux considérations piquantes qu'elle avait remarquées dans le Mémoire de M. le Comte de Loche. L'auteur, qui s'était proposé de le revoir et d'y faire quelques changemens , l'a reproduit postérieurement dans l'état où il se trouve inséré au présent Volume.

L'établissement de l'Ecole des Mines de Moûtiers , qui est l'une des preuves multipliées de la royale munificence et de la sollicitude éclairée de S. M. le Roi **CHARLES-FÉLIX**, notre auguste Souverain, pour tout ce qui tend à l'utilité générale dans ses Etats , avait excité la reconnaissance universelle des habitans de ce Duché , et particulièrement de la ville de Moûtiers , qui a célébré par des fêtes l'inauguration de la nouvelle Ecole Royale de Minéralogie établie dans son sein. Cette inauguration a eu lieu le 1.^{er} juillet 1825. M. Despine , Ingénieur des Mines , Directeur de cette Ecole , Correspondant de la Société , a fait passer une intéressante relation de la cérémonie et des réjouissances qui ont eu lieu à ce sujet, suivie d'une Notice contenant l'énu-

mération des principales richesses minérales des Etats de S. M. , et l'historique des institutions et des divers établissemens relatifs à cette partie.

M. Borson , Membre de l'Académie Royale des Sciences de Turin, Professeur de Minéralogie à l'Université Royale et à l'Ecole des Mines de Moûtiers , Membre non résidant de la Société, a présenté , dans la séance du 6 août 1826 , à laquelle il a assisté , un échantillon de *phyllade* , provenant des Mines d'anthracite de la Tarentaise , couvert d'impressions de fougères et autres végétaux , d'un blanc d'argent et d'un tact savonneux. Un tel minéral découvert en premier lieu par M. le professeur Brochant , dans divers lieux de la Tarentaise , prouve que les montagnes de cette province n'appartiennent point aux terrains primitifs , comme on l'avait cru jusqu'alors , mais aux terrains de transition. Les élèves de l'Ecole actuelle des Mines de Moûtiers , sous la direction de M. le Professeur Borson , ont découvert de grandes masses de ce phyllade , chargé des mêmes impressions ; ils en ont même trouvé qui contiennent des *bélemnites* ; ce qui est un fait nouveau dans l'histoire de la science.

M. le Docteur Gouvert , au nom d'une Commission , a fait un Rapport sur un ouvrage de M. J.-B. Peytavin , intitulé : *Nouvelle théorie de l'électricité relativement aux corps organ-*

nisés, adressé à la Société par l'auteur, l'un de ses Correspondans.

M. le docteur Guilland, Vice-Protomédecin, a commencé la lecture d'une dissertation sur les nouvelles doctrines médicales.

M. le docteur Gouvert, au nom d'une Commission, a fait un Rapport sur un Mémoire intitulé : *Observations sur la variole et la vaccine*, par M. le docteur Dufresne, Membre de la Faculté de Genève, Mémoire adressé à la Société par l'auteur, aujourd'hui l'un de ses Correspondans. Comme ce Mémoire est imprimé, et que d'ailleurs il a été inséré dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève, nous n'entrerons ici dans aucun détail sur la nature des observations de l'auteur, ni sur les conséquences qu'il en tire. Nous nous bornerons à dire que M. le Rappor teur, après un court exposé historique de l'introduction de la vaccine en Europe, a fait un résumé lumineux des expériences et des observations contenues dans le Mémoire du docteur Dufresne. Il a discuté les unes et les autres avec les connaissances théoriques et pratiques approfondies qu'il possède dans cette partie. Tout en indiquant ce qui peut manquer encore dans les observations de l'auteur, pour qu'on puisse en conclure des résultats certains, il n'en a pas moins rendu justice à la haute importance de ces observations et au mérite de l'auteur, d'avoir

donné un signal intéressant aux hommes de l'art, en appelant leur attention sur les phénomènes dont il s'est occupé, et en leur montrant la route à suivre pour arriver à des conclusions positives à cet égard.

Le même Membre a lu un Mémoire sur les engorgemens squirreux du sein et des testicules. La Société ayant pensé que le bien de l'humanité réclamait la publication des importantes observations recueillies par l'auteur, a décidé que ce Mémoire ferait partie de son second Volume.

M. le docteur Guilland, Vice-Proto-Médecin, a fait un Rapport très-détaillé sur un écrit imprimé de M. le docteur Foderé, Professeur de Médecine légale à Strasbourg, Correspondant de la Société, écrit relatif aux maladies chroniques de l'utérus traitées par des opérations chirurgicales, et concernant la variole et la vaccine. M. le Rapporteur a discuté d'une manière judicieuse et dans l'intérêt de l'humanité, les principales vues de l'auteur, qu'il a adoptées, sur le danger presque toujours inutile des opérations dont il s'agit.

M. le docteur Gouvert, au nom d'une Commission, a fait un Rapport sur la Notice imprimée de M. le docteur Charles Carron d'Annecy, touchant les bains de vapeur en général, et sur l'établissement d'Annecy en particulier. M. le Rapporteur a jeté d'abord un coup-d'œil sur les divers genres de bains usités chez les an-

ciens et sur ceux qui sont pratiqués chez quelques peuples modernes de l'Orient. Il a parlé ensuite des moyens que la Médecine a empruntés à la Chimie pour varier la nature des bains et les rendre applicables au traitement d'un grand nombre de maladies. Après avoir fait observer ce qui lui a paru manquer dans la Notice de M. Carron, soit sous le rapport de l'hygiène et de la thérapeutique, soit quant aux détails qui seraient nécessaires pour faire connaître l'établissement d'Annecy, il a conclu que, ces omissions à part, les sentimens philanthropiques de l'auteur, ses connaissances profondes et variées, son zèle, ses efforts et ses sacrifices pour le bien de l'humanité, méritaient les éloges et les suffrages de la Société.

M. Saint-Martin a communiqué à la Société une nouvelle Notice sur la préparation de l'*Emetine*, par M. Calloud d'Annecy, Pharmacien, Membre associé.

M. Ringuet ainé, de Rumilly, ancien Répétiteur à l'Ecole Vétérinaire de Lyon, Correspondant de la Société, lui avait fait parvenir un Mémoire ayant pour titre : *Aperçu sur les causes qui peuvent retarder l'amélioration des chevaux en Savoie, et sur les moyens que l'on croit propres à y remédier*. M. le docteur Gouvert, au nom de la Commission chargée de l'examen de ce Mémoire, a fait un juste éloge

de l'instruction de l'auteur dans les principes de son art, de ses connaissances pratiques et de ses observations judicieuses sur des abus qui pourraient nuire à l'intérêt public, dans la culture des races de chevaux du pays, et qui s'opposeraient au succès des vues bienfaisantes du Gouvernement, si les lumières et le zèle des préposés à cette partie ne garantissaient de tout danger de leur introduction. Enfin, M. le Rapporteur a déclaré que le Mémoire dont il s'agit avait paru à la Commission mériter le suffrage de la Société et le témoignage de sa satisfaction à l'auteur.

L'épizootie qui a attaqué les chevaux, d'une manière si grave, dans une partie de l'Europe, au printemps et pendant l'été de 1824, ne pouvait manquer d'exciter l'attention du Vétérinaire éclairé qui s'était occupé avec intérêt de l'amélioration des races indigènes de cet utile et bel animal. Aussi M. Ringuet a-t-il transmis à la Société, sur cet objet, un Mémoire qui a été renvoyé à la même Commission que le précédent, et dont le Rapport a encore été fait par M. le docteur Gouvert.

L'épizootie dont il s'agit, très-meurtrière dans son origine, a principalement régné dans la partie septentrionale de la France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. Elle s'est introduite en Savoie au commencement de mai, avec un caractère de bénignité qui l'a rendue, dit M. le

Rapporteur, à la fois peu générale et peu dangereuse. M. Aragon, des Echelles, est celui qui a eu le plus de chevaux malades, sans en perdre aucun; et de tous ceux qu'a soignés M. Ringuet un seul a péri.

Le Mémoire dont nous nous occupons est divisé en trois parties. La première comprend un rapide exposé des ravages qu'a faits la maladie dans les contrées où elle a sévi avec le plus d'intensité, de son introduction dans ce Duché, de son caractère et de ses causes; le tableau des symptômes qui en spécifient les diverses époques, de sa gravité, de sa simplicité et de ses diverses complications. La seconde partie est consacrée au traitement prophylactique de la maladie, et la troisième, à son traitement curatif, dont les détails se trouvent mêlés à ceux de quelques observations pratiques qui terminent le Mémoire.

M. le Rapporteur a analysé avec soin chacune de ces trois parties, et voici le jugement qu'il a énoncé, au nom de la Commission, sur l'ensemble du travail.

« En lisant, dit-il, le Mémoire de M. Ringuet, on ne peut se refuser à la justice que mérite l'ardeur de son zèle pour l'art qu'il exerce, à reconnaître en lui un homme qui, formé à une Ecole du premier ordre, familier avec les écrits des auteurs les plus distingués, se trouve au courant et à la hauteur des principes de la

» science hippiatrique. Mais on regrette , en
» même temps , de trouver dans l'ouvrage qui
» nous est soumis , quelques omissions et quel-
» ques superfluités. C'est ainsi que l'auteur a
» été trop laconique sur les causes générales de
» l'épizootie les plus probables , telles que la
» chaleur brusque et vive du printemps , la sé-
» cheresse du sol , les variations de température ,
» les fréquentes alternatives des vents du Sud
» et du Nord , la qualité des fourrages ou leur
» défaut , la disette du vert dans un temps où
» il abonde ordinairement , la sécheresse ou la
» trop grande activité des premières luzernes et
» des premiers trèfles , etc. ; conditions et cir-
» constances si favorables au développement des
» maladies inflammatoires , et surtout des voies
» digestives. »

On observe encore , dans le rapport , que l'auteur du Mémoire n'a pas assez caractérisé les diverses formes de la maladie d'après l'état individuel des sujets , duquel résulte la nécessité de grandes modifications dans le traitement ; et qu'il a émis une opinion erronée , lorsqu'il a avancé que la marche ordinaire des épizooties est de débuter par emporter beaucoup d'animaux et de s'apaiser ensuite par degrés , à mesure qu'elles avancent dans leur cours. M. le Rapporteur observe qu'il doit en être des épizooties comme des épidémies quelconques , considérées les unes et

les autres sous le rapport de leurs causes et de leur marche ; qu'il est constaté par l'expérience de tous les temps , que les épidémies naissent , croissent , s'élèvent à leur plus haut degré , déclinent et s'éteignent , et que l'époque où elles sont arrivées au maximum de leur intensité , est aussi celle où elles sévissent le plus généralement . Enfin , la Commission aurait désiré que l'auteur du Mémoire se fût abstenu de tous détails étrangers à son sujet .

« Malgré ces imperfections , dit-elle , sur les- » quelles on nous trouvera peut-être trop sé- » vères , l'ouvrage de M. Ringuet mérite les » éloges de la Société par les principes et les » vues saines de théorie et de pratique qui s'y » trouvent , et surtout par l'importance de la » matière . On ne saurait en effet recueillir avec » trop de soin , pour les porter à la connaissance » de l'avenir , les descriptions et les effets de ces » fléaux qui dévastent parfois des provinces » et même des royaumes . Ce sont des dépôts » précieux , utiles à consulter dans des circons- » tances analogues ; ils fournissent alors toutes » les lumières et toute l'expérience du passé . » En considérant le travail de M. Ringuet sous » ce point de vue , nous aurions proposé de le » mettre au nombre de nos Mémoires à im- » primer , si déjà des hommes du premier mé- » rite dans l'art hippiaque , placés sur les lieux

» où la maladie s'est montrée dans toute sa force
 » et a exercé le plus de ravages, et par-là même
 » riches de tous les faits qui lui appartiennent et
 » de tout ce qui complète son histoire, si, dis-
 » je, ces hommes de l'art ne les eussent déjà
 » fait connaître par plusieurs bons écrits, parmi
 » lesquels on doit consulter l'excellent Mémoire
 » de M. Raynard, Professeur à l'Ecole Royale
 » Vétérinaire de Lyon. »

Sciences morales et philosophiques.

M. G.-M. Raymond a lu un Mémoire ayant pour titre : *De deux systèmes principaux auxquels on peut ramener les divers principes adoptés ou proposés pour l'éducation ou l'instruction de la jeunesse.* L'auteur de ce Mémoire a recueilli sous deux points de vue généraux les principaux systèmes connus d'éducation et d'instruction, la plupart des maximes et des principes proposés ou mis en pratique. En rattachant ces divers détails à chacune des branches auxquelles ils appartiennent respectivement, il a offert un parallèle des deux méthodes dérivant chacune d'un principe fondamental opposé, qui porte son influence sur le système entier de l'éducation, en détermine la direction et imprime à toutes les vues qui y sont relatives un caractère particulier. De-là des conséquences plus ou

moins appropriées, ou plus ou moins opposées à la véritable condition de l'homme social et aux fins de son existence. Il résulte de la comparaison des deux tableaux successivement exposés par l'auteur, que, sans aucune discussion, les diverses pratiques qu'il indique laissent entrevoir d'elles-mêmes, les unes leurs inconvénients, leurs dangers et leurs funestes conséquences, les autres leurs avantages et les succès assurés qu'elles garantissent.

M. l'Abbé Rendu a lu un Discours touchant l'influence du Christianisme sur les institutions sociales, dans lequel il a exposé les salutaires réformes que la Religion Chrétienne a opérées dans les mœurs et la législation, chez tous les peuples qui ont reçu la lumière de l'Evangile, et rappelé les innombrables bienfaits que cette religion divine a exercés parmi les hommes. L'auteur a répandu dans ce discours les connaissances et le talent que réclamait le riche et beau sujet qu'il avait choisi.

M. G.-M. Raymond a donné lecture de quelques Chapitres d'un *Essai d'un Cours de Logique française*.

Le même Membre a lu, dans trois séances consécutives, un Mémoire ayant pour titre : *Observations sur la doctrine philosophique de M. l'Abbé de La Mennais touchant le fondement de la certitude*. La Société, qui a pris un

vif intérêt à la discussion de cette importante matière , à laquelle se rattachent non-seulement les plus grandes questions de la philosophie , mais les plus hautes considérations morales et religieuses , a voté l'insertion du travail de l'auteur en entier dans les Volumes de ses Mémoires (1).

Histoire et antiquités.

M. le Comte de Loche a lu une Notice historique et militaire sur les Allobroges , dans laquelle , par une transition naturelle , il a rendu hommage à la valeur et aux talents militaires que S. Exc. M. le Comte d'Andezeno , Gouverneur général du Duché de Savoie , qui honorait l'assemblée de sa présence , a déployés dans ces mêmes Alpes jadis le théâtre de l'héroïsme des Allobroges ; et il a payé un tribut de reconnaissance à la sagesse de son gouvernement.

M. Datta , Professeur de Paléographie et de Diplomatique , attaché aux Archives royales de la Cour de Turin , avait envoyé à la Société un exemplaire de son Mémoire imprimé , ayant pour titre : *Spedizione in Oriente di Amedeo VI*

(1) Il est inséré dans le présent volume.

Conte di Savoia ecc. M. Raymond, Secrétaire Perpétuel, a fait un rapport sur cet ouvrage.

Tous les historiens de Savoie, a-t-il dit, ont rapporté que le Comte Vert, Amédée VI, avait été engagé par le Pape Urbain V à se rendre en Grèce avec une armée, pour secourir Jean Paléologue, empereur de Constantinople, contre Amurat, empereur des Turcs, et contre le roi des Bulgares, qui retenait Paléologue prisonnier; que le Comte de Savoie s'était d'autant plus facilement déterminé à entreprendre cette expédition, qu'il était lui-même parent de Jean Paléologue, par sa mère Yolande de Montferrat, et qu'étant assuré du secours de plusieurs souverains, il espérait rendre un grand service à la Chrétienté. M. Datta observe qu'il faut distinguer l'expédition d'Amédée VI en Grèce, de la délivrance de l'empereur; qu'il est fait mention de la première dans plusieurs monumens historiques, mais qu'il n'existe sur l'autre aucun document positif. Aussi a-t-elle été contestée et envisagée comme une invention des historiens de Savoie; les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont traité de fiction la captivité et la délivrance de Jean Paléologue (1).

(1) *L'Art de vérifier les dates*, Tome XVII de la première partie, page 179, édition de Paris, 1819, in-8°.

M. Datta a découvert dans les Archives royales de Turin un document resté inconnu aux historiens du pays : c'est un grand rouleau de parchemin, long de 180 pieds, contenant le *compte d'Antoine Barberi*, Trésorier d'Amédée VI pendant son voyage en Orient, depuis le 12 juin 1366 inclusivement, jusqu'au 22 janvier 1368 exclusivement. Cette pièce importante et les autres documens consultés et indiqués par M. Datta, ne laissent aucun doute sur les détails de l'expédition du Comte Vert, tant contre les Bulgares que contre les Turcs, et constatent sans réplique un fait éclatant qui mérite de conserver sa place parmi ce grand nombre d'actions glorieuses que l'histoire de nos Princes offre à l'admiration de la postérité.

Les diverses pièces jointes au Mémoire de M. Datta, très-curieuses à consulter, a dit le Rapporteur, sont surtout pour notre pays d'un intérêt tout particulier, en ce que l'on y trouve les noms d'un grand nombre de familles qui existent encore. Enfin il pense que ce travail, qui présente une narration suivie et bien écrite de l'expédition d'Amédée VI et des événemens qui s'y rattachent, doit tenir un rang distingué parmi les Mémoires relatifs à l'histoire de notre patrie.

On a découvert, il y a peu de temps, à Lémenc, dans le clos des Dames de la Visitation, un caducée de bronze pur, d'une exécution par-

faite. La nature de ce beau monument et la dé- couverte antérieure faite dans ce lieu, de divers autres fragmens de même métal, font présumer avec beaucoup de vraisemblance que les uns et les autres ont appartenu à une statue de Mercure que l'on retrouvera peut-être quelque jour. Nous renvoyons le lecteur à une Notice que M. le Comte de Loche a lue à ce sujet dans l'une des séances de la Société et que l'on trouvera dans le présent Volume.

Littérature.

La Société a entendu avec beaucoup d'intérêt la lecture faite par M. l'Abbé Rendu, de deux pièces de vers de M. l'Avocat Auguste de Juge, Correspondant, l'une, insérée dans le présent Volume, sur la restauration du Monastère d'Haute-combe exécutée en vertu de la pieuse et souveraine détermination de S. M. CHARLES-FÉLIX, et l'autre relative à la glorieuse expédition de la Division navale de S. M. devant Tripoli.

M. de Juge a lu lui-même, dans une séance à laquelle il a assisté, un chant poétique sur les Princes de la Maison de Savoie.

M. Aimé Burdet, Correspondant, a lu une autre pièce de poésie intitulée : *l'Eglise abandonnée*, dans laquelle la Société a loué à la fois

le mérite de la composition et le choix du sujet, qui honore les sentimens religieux de l'auteur.

Un Membre a lu une pièce de vers ayant pour titre : *Fragment d'un Poème intitulé : Souvenirs et Projets ; l'Histoire* ; par M. Mauris, d'Annecy.

M. G.-M. Raymond a fait lecture d'une Notice sur saint François de Sales *considéré comme écrivain*, dont la Société a voté l'insertion dans ce second Volume.

Biographie.

M. le Chanoine Charvaz, Grand-Vicaire, aujourd'hui chargé de l'éducation des enfans de S. A. S. le Prince de Savoie-Carignan, a continué la lecture de sa Notice sur la vie et les œuvres du Cardinal Gerdil.

M. G.-M. Raymond a lu une Notice biographique sur la vie et les travaux de M. Claude-Marie Pillet, natif de Chambéry, Membre de la Société Académique, Rédacteur en chef de la *Biographie universelle*, mort à Paris, le 5 février 1826.

FIN DE LA NOTICE PRÉLIMINAIRE.

MÉMOIRES.

NOTICE SUR LA CONSTITUTION AGRICOLE DE 1825, DANS LE DUCHÉ DE SAVOIE; PAR M. LE DOCTEUR GOUVERT.

*Ex anni autem constitutionibus, (in universum) siccitates imbribus
salubiores et minus mortiferae. Hipp. Aphor. XV, Sect. 3.*

(Lue dans les Séances des 8 et 22 janvier 1826.)

CETTE sentence du père de la médecine n'est que le simple résultat et l'énoncé véridique d'une constante et longue observation de l'influence des constitutions annuelles sur la santé de l'homme et sur les maladies qui lui sont propres; le grand nombre de siècles qui nous séparent de lui n'a fait qu'en confirmer la justesse et la vérité. En la prenant pour épigraphe sur ce que j'ai à dire de la constitution agricole de 1825 dans ce Duché, je n'en altérerai point le sens; je le laisse en son entier, et en fais une rigoureuse application à un autre ordre d'êtres vivans (nos végé-

taux indigènes et usuels), qui, dans les diverses périodes de leur existence, ne sont pas moins que l'homme assujettis à l'action vivifiante ou délétère des qualités sensibles de l'air, des principes gazeux ou gaziformes qui le constituent ou qui en font accidentellement partie, ainsi qu'à la marche régulière ou anomale des saisons.

Les végétaux en effet sont des corps organisés et pénétrés, comme les animaux, d'un ensemble de forces ou propriétés vitales en vertu desquelles ils germent, croissent et s'organisent, par une suite de fonctions dont l'assimilation, par une véritable nutrition, est le complément; et la mort, ou le dessèchement qui en termine l'existence, n'est elle-même que l'extinction de ces mêmes forces qui les agitent et les pénètrent durant leur vie. La contractilité et la sensibilité latentes et organiques, auxquelles ils sont bornés, ne peuvent entrer en exercice que sous l'action des excitans extérieurs. Ainsi le sol qui les soutient, l'atmosphère où ils s'élèvent, l'humidité qui les arrose, la chaleur qui les pénètre et les dilate, la lumière qui les excite, etc., sont les causes motrices et stimulantes des propriétés de la vie végétative, et sans lesquelles tout ne serait qu'un état de mort, ou plutôt de néant perpétuel.

Si la vie des végétaux se renferme dans un cercle de fonctions plus étroit que celle des ani-

maux, si ces mêmes fonctions sont plus indépendantes les unes des autres dans les premiers que dans les derniers; s'il existe chez eux moins de centres de vitalité, et si les rapports et l'influence de ces foyers sont moins intimes et moins dépendans, c'est que par la nature de leur structure et de leur organisation, ils sont soumis d'une manière plus directe à l'action des agens extérieurs, à laquelle ils ne sauraient se soustraire, et qu'ils ne peuvent ni maîtriser ni modifier; fixés en effet sur le point du sol qui les voit naître, ils ne tirent que de lui et de l'atmosphère les principes qui leur conviennent, et qui soumis à l'action de leurs organes, s'y élaborent, s'y assimilent et fournissent à leur développement et à tous les produits qu'offrent les diverses périodes de leur existence annuelle.

En absorbant dans l'atmosphère les substances que leur mode de sensibilité leur y fait distinguer et saisir, ils y versent à leur tour celles qui ne leur conviennent plus et qui sont le produit des analyses et des décompositions opérées en eux par les forces de la vie qui leur est propre. Ainsi donc destinés à tirer leur subsistance de la terre et de l'atmosphère, les végétaux restent sous la dépendance directe et nécessaire des qualités et des propriétés connues et inconnues de ces deux sources de la vie commune. Ces qualités et ces propriétés du sol et de l'atmosphère qui l'enve-

loppe sont à leur tour en raison de la marche régulière des saisons et des travaux d'une agriculture méthodique et raisonnée.

Observer et étudier les constitutions annuelles n'appartient donc pas moins à la pratique de l'agriculture qu'à celle de la médecine. Ce genre de connaissances n'intéresse pas moins l'agriculteur que le médecin : l'un et l'autre en doivent faire une étude particulière et suivie, comme devant y trouver une des bases fondamentales de leurs opérations respectives. Le précepte que donne Hippocrate dans les premières lignes de son immortel ouvrage *De aere, aquis et locis*, est aussi applicable à l'agronomie qu'à l'art de guérir : *Medicinam quicumque vult rectè consequi, hæc faciat opportet: primùm quidem anni tempora animadvertere, quid horam quodque possit efficere.*

Sans parler encore de la grande influence que l'état de l'année a nécessairement sur la végétation et ses produits, est-il une opération agricole, même celle qui paraîtra la plus simple, pour laquelle on ne doive consulter le temps et chercher à prévoir, autant que possible, s'il sera stationnaire ou passager? Telle semence veut être confiée à la terre sous une température sèche et chaude, telle autre l'exige chaude et humide; celle-ci redoute les pluies fraîches pour sa levée, celle-là ne germe jamais mieux que par elles. S'il

s'agit de la culture de la vigne, s'exposera-t-on, à la tailler sans avoir la certitude qu'il ne surviendra plus de gelée assez forte pour altérer la substance délicate et moelleuse du sarment qu'on va couper et exposer à toutes les intempéries ? altération qui ne manquerait pas de s'étendre jusqu'aux boutons laissés pour la pousse de l'année, et pour le dire en passant, telle est la méthode encore suivie généralement dans la culture de nos meilleurs vignobles. Comme les travaux de la vigne sont nombreux, longs et exigent beaucoup de temps, on s'empresse de les commencer de bonne heure, même au commencement de février, d'abord par la taille, ensuite par les provins, et successivement par les divers labours qu'elle exige. Cet ordre est une grande faute ; les froids qui surviennent presque toujours après une taille si prématuée sont extrêmement nuisibles. On pourrait sans inconvénient, je dirai même, avec avantage, provigner pendant l'hiver, avec l'attention de combler de suite les creux, pour que l'eau et la neige n'y séjournent pas ; les provins n'en réussiraient que mieux : on conçoit qu'alors le sarment aurait moins à souffrir des diverses tortures qu'on lui fait subir pour le coucher, que lorsqu'il sera imprégné par la sève, et les bourgeons épanouis ou près de l'être ; tailler ensuite vers la pleine lune de mars. Si alors on a encore à craindre les gelées blanches et

quelques retours de froid, ils ne peuvent être assez forts pour nuire au bois.

S'agit-il de récolter? quelle attention ne doit pas apporter le cultivateur pour s'assurer si le temps est fixe, propice ou non! Ira-t-il moissonner son champ, faucher son pré et surtout son trèfle sous les pluies souvent longues et soutenues qui arrivent vers le solstice d'été et l'équinoxe d'automne? quelle quantité énorme de regain et de trèfle fut entièrement pourrie et perdue par les pluies du commencement de l'automne de 1824!

On jugera déjà que, même pour ses travaux habituels et journaliers, l'agriculteur doit nécessairement prendre connaissance des signes qui indiquent les dispositions du temps; et s'il ignore l'usage des instrumens inventés à cet effet par la physique, il leur en substitue d'autres que ses propres observations lui ont fait connaître, ou dont la connaissance lui a été fournie par ses anciens, et qui ne sont pas toujours sans mérite et sans valeur. La direction de tel ou tel vent, l'aspect que lui présentent le soleil et la lune, des nuages placés sur telle ou telle montagne, leur forme et leur marche; l'état particulier du ciel sur les divers points de l'horizon; le chant de certains oiseaux, le vol élevé ou près de terre de quelques-uns; l'apparition insolite de quelques animaux, comme du crapaud et de la salamandre;

l'humidité ou la sécheresse du sel , de quelques parties de la maison ; la difficulté ou la facilité de fermer une porte ou une fenêtre ; la chute de la suie de la cheminée , la manière dont le bois brûle au foyer , la direction que prend la fumée ; le développement et l'état de certaines sources ; le son des cloches de quelques paroisses voisines , etc. etc. Tels sont les instrumens météorologiques dont se servent les habitans de la campagne , et qui , pour la plupart , seraient des guides assez sûrs , s'ils les observaient avec attention , s'ils n'étaient mus par une sorte d'habitude et de routine , et s'ils mettaient moins d'indifférence et d'abandon dans la plupart de leurs occupations.

Ce serait trop circonscrire le sens attaché aux mots *constitution agricole* , que de le renfermer dans le cercle resserré des observations journalières et minutieuses de météorologie , à l'aide des instrumens qui nous les fournissent ou de tous autres moyens. Ces mots , considérés en eux-mêmes , portent à l'esprit un ensemble d'idées dont les objets divers se rapportent tous ; en dernière analyse , à la science agronomique , et dont l'extension ne trouve ses bornes qu'au-delà d'elle et de tout ce qui peut influer sur ses résultats. Exposer d'abord la nature du climat qui , dans un pays montagneux et coupé de mille manières , tel que le nôtre , est autant variable qu'il s'y trouve de sites divers ; connaître les différentes espèces de

terres qui composent le fond du sol , leur mélange , leurs rapports , leurs proportions , et déduire de là leur aptitude à prendre et à retenir l'eau , à se dessécher , à devenir friables ou compactes ; connaître et signaler les vents les plus fréquens ; décrire l'ordre et la marche des saisons ; noter avec soin leur liaison , leur transition , ce que chacune peut offrir de plus remarquable , et surtout les grandes anomalies qui les dénaturent et les changent quelquefois ; observer les météores qui leur sont propres ou insolites ; les qualités sensibles de l'air , leur dégré , leur durée , leurs alternatives ; et les effets soit en bien soit en mal de toutes ces causes sur les produits agricoles en tout genre : en un mot , une constitution agricole n'est que l'exposé de l'état de l'année , de ses rapports et de son influence sur les travaux et les divers produits de l'agriculture.

Néanmoins , dans le léger aperçu que je me propose de donner de la constitution agricole de 1825 , je ne prétends pas entrer dans tous les détails des divers objets qui lui appartiendraient : je me bornerai à signaler d'une manière générale ce que l'année a offert de plus remarquable , surtout dans sa température généralement sèche et chaude et coupée par des alternatives heureuses , proportionnées d'une manière favorable aux productions de la terre. Ce court exposé sera mêlé de quelques observations qui ne seront pas sans

intérêt et desquelles je conclurai, conformément à l'aphorisme cité d'Hippocrate, que les grandes sécheresses sont moins à craindre en Savoie que les grandes pluies.

La Société s'étant proposé l'agriculture et tout ce qui lui appartient comme un des principaux objets de ses recherches et de ses travaux, je pense qu'il serait utile qu'elle se fit présenter, au commencement de chaque année, dans sa première séance de janvier, le tableau de la constitution agricole de l'année qui vient de s'écouler, auquel serait joint, comme devant nécessairement en faire partie, un précis des observations météorologiques, et même un court exposé des maladies qui auraient régné, sous forme de constitution médicale : ce Mémoire ferait partie des volumes imprimés de la Société.

Les impressions diverses que font sur nous le temps et les événemens qui l'accompagnent dans sa marche annuelle, s'effacent en se succédant ; et toutes se trouvent perdues pour l'histoire, si on n'a soin de les confier à des recueils qui, en les sauvant de l'oubli, les tiennent toujours présentes. Nous passons d'ailleurs trop rapidement sur ce fleuve qui roule de sa source à sa source, dans lequel on ne jette pas l'ancre ; et si nous ne transmettons à ceux qui nous remplacent le peu que nous voyons durant ce court passage, nous devenons coupables envers eux et envers la science.

J'observerai d'abord, relativement à la première partie, que l'histoire de l'année agricole devrait commencer par les semaines de l'automne. C'est en effet alors que commence et finit le règne annuel de la végétation. D'ailleurs on ne saurait s'attacher à la division ordinaire de l'année : si elle est conforme aux lois de l'astronomie, en établissant par là les rapports de la terre dans son mouvement annuel avec le soleil, elle est loin de se rapporter à la température dont la dénomination de chaque saison donne naturellement l'idée.

La nature âpre et variable de notre climat, rendu tel, particulièrement par le nombre et la hauteur de nos montagnes, donne à l'hiver une prépondérance notable sur les autres saisons ; de sorte qu'en prenant la température comme base de la division de l'année, on pourrait, à la rigueur, ne la diviser qu'en deux parties à peu près égales, l'hiver et l'été, dont le passage de l'un à l'autre comprendrait le printemps et l'automne, avec cette différence entre ces deux dernières saisons, que la première n'est le plus souvent pour nous qu'une alternative plus ou moins longue et toujours fâcheuse de chaleur et de froid, un mélange d'été et d'hiver d'autant plus dangereux, que le temps se sera montré de bonne heure favorable à la végétation ; tandis que la dernière, toujours assez belle dans sa première partie, lie brusque-

ment l'été à l'hiver, qui ne s'en trouve en quelque sorte séparé que par le mois d'octobre.

CHAPITRE PREMIER.

Aperçu de météorologie pendant l'année 1825.

1.^o L'automne de 1824 fut froide et humide ; les pluies furent si abondantes en octobre dans toute l'Europe, que les eaux produisirent en divers endroits, et surtout dans le Nord, des inondations très-considerables. La moyenne barométrique de ce mois a été de 735 millim. 4, il y avait long-temps qu'elle n'avait été aussi basse. L'état thermométrique d'octobre et de novembre n'a rien présenté de remarquable.

2.^o A la suite des grandes pluies d'octobre et de novembre, l'atmosphère a paru comme épuisée de vapeurs ; les mois d'hiver se sont écoulés presque sans pluie et sans neige ; deux fois seulement celle-ci est tombée en rase campagne en petite quantité, et y a peu séjourné. Le baromètre s'est élevé et s'est maintenu presque jusqu'à la fin de mars à une très-grande hauteur. La moyenne des quatre mois, décembre 1824, janvier, février et mars 1825, a été à Chambéry de 742 millim. 56; ce qui est beaucoup au-dessus de la hauteur ordinaire. Les *maxima* d'élévation barométrique

que ont été , le 31 décembre , de 753 , 0 ; le 31 janvier , de 754 , 6 ; et le 11 février , de 752 , 3 .

3.^o En général l'hiver de 1824—1825 n'a point été rigoureux ; le temps a peu varié , il a été presque constamment sec , et le froid assez continu , mais modéré ; les vents prédominans ont été le Nord et le Nord-Ouest . La dernière pluie de l'hiver est tombée le 4 mars .

4.^o Le printemps a été pour nous la plus remarquable des quatre saisons , par une sécheresse sans exemple dans notre climat . Le baromètre ne s'est point maintenu à l'élévation extraordinaire qu'il avait eue pendant l'hiver ; il est redescendu à sa position habituelle .

La moyenne barométrique des mois d'avril , mai et juin a été de 738 , 19 . Du 4 mars au 25 mai , il n'est point tombé de pluie dans la plaine . Durant ces quatre-vingt et plus de jours , les vents du Nord et Nord-Ouest , du Sud et Sud-Ouest ont régné successivement par plusieurs alternatives , sans néanmoins amener la pluie . Le vent du Sud couvrait le ciel de nuages qui semblaient la promettre , mais aussitôt le Nord-Ouest lui succédant , rafraîchissait l'atmosphère , couvrait les montagnes de quelques nuées , qui y versaient passagèrement un peu de pluie . Tel a été l'état du ciel pendant cette longue suite de jours , qui se sont écoulés sous plusieurs alternatives plus ou moins longues de chaud et de froid , toujours

très-secs et excessifs l'un et l'autre pour la saison. Par une pluie douce, chaude et soutenue, les derniers jours de mai vinrent apaiser les craintes qu'inspirait cette longue et désolante sécheresse.

5.^o Les chaleurs de l'été ont été plus précocees, plus fortes et plus soutenues qu'à l'ordinaire, mais moins intenses qu'en 1822. Ce que cette saison a présenté de plus remarquable, et en même temps bien favorable à la récolte, a été une succession exacte et proportionnée au besoin de pluie et de beau temps ; c'est ainsi qu'on l'a vue tomber à propos et en quantité suffisante, de 8 en 8, de 15 en 15, ou de 20 en 20 jours, comme le prouveront le notes suivantes :

Du 4 mars au 25 mai, point de pluie ; elle tomba chaude et douce les derniers jours de ce mois.

Le dimanche, 12 juin, pluie d'orage vers les 4 heures de l'après-midi, qui, mêlée de grêle et tombant par torrens, ravagea la commune de St. Jean-de-la-Porte, et ne s'étendit pas au-delà.

Le lendemain 13, à la même heure, même pluie d'orage, sans grêle et sans dégâts.

Les 20 et 21, pluie chaude et abondante sans interruption.

Les derniers jours de juin et les premiers de juillet a eu lieu une alternative de douces et légères pluies et de beau temps. Le 8 juillet fut

remarquable par une pluie abondante et froide, avec un peu de neige sur la montagne de Grenier, la plus haute de celles qui nous environnent. Le vent du Sud-Ouest a été le dominant.

Du 8 juillet au 24, chaleurs excessives et soutenues.

La nuit du 23 au 24¹, pluie douce, sans orage ni tonnerre, abondante et soutenue tout le jour du 24.

Le 31, nuageux et humide; pluie forte et soutenue dans la nuit; la terre fut trempée à plusieurs pouces.

4 Août, chute subite du baromètre, vent de Sud-Ouest, ciel couvert, légère pluie le matin.

Le 5, même vent, même état du ciel, temps orageux dès midi, tonnerre et pluie abondante depuis cinq jusqu'à dix heures du soir.

Le 10, vent du Sud, ciel chargé de gros nuages, pluie d'orage et tonnerre vers le soir; pluie douce dans la nuit. Temps frais le 11 au matin.

Du 15 au 21, vent Sud et Sud-Ouest, ciel habituellement couvert, pluie par intervalles.

Du 21 août au 14 septembre, chaleurs fortes et continues, vent du Nord, sauf les cinq derniers jours, Sud et Sud-Ouest, et pluies abondantes le 14 et le 15.

Le 22, vent du Sud, pluie jusqu'à midi, baromètre au beau.

Le 3 octobre, vent du Sud, pluie depuis midi et toute la nuit suivante.

Le 4, petite pluie par intervalles, ainsi que la nuit du 4 au 5.

Jusqu'au 18, beau et sec, vent du Nord, chaleur et brouillard le matin; le baromètre très-haut.

Le 18, Nord-Ouest violent et fort.

Le 19, pluie abondante et froide, neige sur les montagnes.

La nuit du 19 au 20, et le 20 tout le jour, forte pluie sans interruption; vent tourné au Sud, chute considérable du baromètre; inondation en divers endroits, par le débordement des torrens excessivement enflés et impétueux.

Le 21, vent du Nord et froid, neige jusqu'au pied des montagnes; ascension du baromètre.

Le 23 et suivants, beau, froid et gelées blanches abondantes, qui ont promptement dépouillé la terre et les arbres de leur verdure et de leurs feuillages, conservés frais jusqu'alors.

Les derniers jours d'octobre ont été incertains, variables et généralement nuageux, pluvieux et froids; la neige s'est soutenue sur le sommet des montagnes. Il en a été de même de novembre jusqu'au 24, où le vent du Nord pur a rendu le ciel serein et sans nuages. Le baromètre qui s'était soutenu vers le variable, est monté et se trouvait, le 25, au beau fixe; élévation rare et extraordinaire pour la saison.

6.º On voit par ce court exposé, que l'été et

le commencement de l'automne ont été très-propices à la végétation, que, comme nous l'avons déjà dit, les chaleurs ont été précoces, soutenues et assez fortes, sans être aussi intenses qu'en 1822, comme on en jugera par le tableau des moyennes thermométriques ci-après :

La moyenne des mois de juin, juillet et août, a été,

En 1822 . . . de	22°, 48.
En 1823 . . . de	19°, 15.
En 1824 . . . de	20°, 07.
En 1825 . . . de	20°, 20.

Le maximum de chaleur a été en 1822, de + 34°, 0; en 1823, de + 31°, 0; en 1824, de + 33°, 5; en 1825, de + 33°, 3.

Les orages ont été peu nombreux et peu violents en 1825; la grêle n'a pas endommagé la récolte dans le bassin de Chambéry: il est possible que les paragrêles, qui déjà en occupent une partie, y aient contribué, en soutirant de l'atmosphère une partie de l'électricité qui la surcharge dans les temps d'orages, au jeu et à l'action de laquelle se rapporte la grêle, quelle que soit la théorie employée pour expliquer ce terrible météore. De nouveaux faits recueillis en Suisse, pendant l'année qui vient de s'écouler, sur la propriété des paragrêles, tous en faveur

de la nouvelle pratique , semblent déjà la rendre moins incertaine et moins problématique.

Si , comme tout paraît le faire espérer , la méthode et l'usage des paragrêles se généralisent ; si dans leur emplacement et leur distribution , on s'attache particulièrement à la forme du pays , pour armer de préférence les crêtes , les pointes , les gorges , et enfin les points sur lesquels on sait , par expérience , que se forment les orages , on ne doit pas douter alors que leur vertu préservatrice ne se montre jusqu'à l'évidence .

En attendant que cette opération générale soit terminée , je me permettrai d'observer qu'il est de la plus grande importance de veiller à la conservation des paragrêles ; que , si , par un règlement spécial , on n'avise pas aux moyens de les conserver , soit en les mettant sous la surveillance et la responsabilité des communes , soit en les retirant pendant les saisons exemptes d'orages , on les verra promptement se dégrader et devenir annuellement un grand sujet de dépenses . Les vents impétueux de l'automne en ont cassé , renversé ou fait pencher un grand nombre . Mais on peut se reposer désormais , pour la conservation des paragrêles , sur le même intérêt et le même zèle que l'Administration a mis à leur établissement ; et déjà , S. M. , par Lettres - Patentés Royales du 17 février 1826 , a daigné ordonner à ce sujet des mesures conservatrices , que le

Sénat de Savoie a mises à exécution, par son Manifeste du 27 du même mois.

CHAPITRE II.

De l'influence de la constitution météorologique sur les produits agricoles de 1825.

1.^o Comme déjà je l'ai fait observer, l'hiver ayant succédé à une automne très-pluvieuse, a été beau, sec et d'un froid modéré; en conséquence très-propice aux blés d'automne, et surtout favorable aux réparations et aux travaux en préparation des terres destinées aux semaines du printemps. Il est à remarquer que notre agriculture ne s'est améliorée que depuis que nos paysans se sont livrés au travail pendant l'hiver. Cette saison, qui est en quelque sorte le sommeil de la végétation, ne doit pas l'être pour l'agriculteur sensé: miner, enlever les pierres, transporter la terre amoncelée sur quelques points et manquant sur d'autres, l'égoutter par des pierrees, curer les fossés, surtout le long des grands chemins qui se remplissent pendant l'été d'un gras limon, lequel, amoncelé et desséché pendant quelque temps, devient un des meilleurs engrais; faire les plantations, et enfin préparer convenablement chaque champ selon la nature de la semence qui doit lui être confiée: tels sont les

principaux travaux que commande cette saison, dont l'utilité est aujourd'hui si bien reconnue, surtout pour la pomme de terre.

La culture de ce tubercule précieux et si généralement répandu ne repose point encore sur des principes fixes et certains. On a pensé jusqu'ici qu'il exigeait impérieusement un terrain gras et bien fumé ; l'observation semble prouver qu'il se plaît de préférence dans une terre nouvelle pour lui, et qui n'aura point été fatiguée par la culture antérieure d'autres produits : ainsi, un demi-minage, un labour profond, à l'aide duquel on ramène à la surface une couche en repos depuis long-temps, paraît lui convenir le mieux.

J'avais fait miner, en février, à 18 pouces, un champ maigre, épuisé et rempli de mauvaises herbes, pour être ensemencé en pommes de terre au commencement d'avril ; je fis, à dessein, mettre du fumier dans une petite portion de ce champ qui paraissait même en avoir le moins besoin, et le reste n'en reçut point. Je n'ai observé aucune différence dans la quantité et le volume des pommes de terre.

Dans le même temps je fis arracher une vigne, pour en faire un verger ; j'y fis mettre des pommes de terre et beaucoup de fumier pour le rendre plus herbeux ; le fond de sa nature était en outre bon et en bon état. Les pommes de terre

y ont été plus petites et en moindre quantité que partout ailleurs.

Je ne conclurai point de ces observations que le fumier soit nuisible à la pomme de terre, mais seulement que, de toutes les productions fumées du printemps, elle est la seule qui puisse s'en passer sans un préjudice notable, pourvu toutefois qu'on la change de place chaque année, et qu'on prépare la terre pendant l'hiver par un demi-minage ou un profond labour. Cette remarque est d'autant plus utile, que les vignes, le chanvre, le maïs et les jardins absorbent alors beaucoup de fumier, qui devient, par ce motif, rare et bien recherché, surtout dans un pays de vignobles.

2.^o Des quatre saisons de l'année, le printemps a été la seule défavorable à la récolte; si, relativement, il eût eu la marche et les qualités qu'ont eues les autres, l'année aurait été d'une fécondité remarquable et peut-être sans exemple. Mais la sécheresse qui, sans interruption, en a occupé la presque totalité, et le froid glacial qui s'est fait sentir vers le milieu de mai, portèrent une atteinte fâcheuse à tous les produits de l'agriculture, soit en altérant, soit en retardant la végétation et même la germination. C'est ainsi que dans les gorges et les bas-fonds voisins des rivières et des marais, on vit les noyers, les mûriers, les arbres à fruits, les vignes, les trèfles

fles et les prés hâtifs gâtés en majeure partie par la gelée, qui frappa de préférence, comme plus délicate, la pousse des jeunes noyers, ainsi que celle des gros, mais seulement des branches les plus près de terre ou tournées vers le nord; les trèfles, plantes plutôt grasses et humides, furent desséchés et détruits presque partout dans leur première coupe. Heureusement, l'atmosphère desséchée était entièrement privée d'humidité; tout eût été perdu sans cette circonstance. Les céréales d'automne, seigle et froment se présentèrent d'abord sous une végétation belle et riante. Ils languirent dès la fin d'avril, devinrent clair-sémés, chétifs et étaient au moment de périr, lorsque les douces pluies de la fin de mai vinrent, en quelque sorte, les ressusciter. C'est en suivant leur dégradation et leur restauration, que j'ai eu le loisir de faire sur le froment une observation de physiologie végétale assez curieuse.

On sait que la floraison du froment se montre dès que l'épi est formé; ce qui n'arrive pas au seigle, qui ne passe à la fleur que long-temps après. Or, j'ai observé que celui qui s'est trouvé dans un terrain gras et à gros fond, ayant mieux résisté à la sécheresse, a suivi la marche ordinaire à sa végétation, est devenu beau et bien fourni; tandis que celui qui s'est trouvé dans une terre légère et à peu de fond, a végété d'abord avantageusement, mais arrêté plutôt par le défaut

d'humidité, est resté petit et chétif. Dans cet état de misère et de souffrance, l'épi s'est bien développé, mais il n'a fleuri qu'après les premières pluies, trois semaines au moins après sa naissance.

Je me suis permis, à ce sujet, les réflexions suivantes :

La floraison est aux plantes ce que la puberté est aux animaux; dans l'un et l'autre règne, la nature a fixé cette époque à celle de la force et de la plénitude de la vie, et dont la durée est relative à celle de la vie même; or l'état languissant et vraiment maladif du froment en question ne lui permettant pas de remplir l'acte de sa fécondation, la naissance de ses organes sexuels s'est trouvée par-là même retardée et ralentie, et ils ne se sont développés que lorsque la chaleur et l'humidité sont venues réveiller et exciter la vie dans la plante, qui a pris dès-lors assez de force pour féconder son grain.

Les productions du printemps les plus généralement reçues et les plus adaptées à notre climat et à notre sol sont, pour la plaine et les coteaux, la pomme de terre, le maïs, les plantes légumineuses, comme fèves et pois de différentes espèces, les chanvres, et parmi les céréales, la petite orge seulement, tantôt pure, tantôt mêlée à de l'avoine. La même culture se suit en montagne, avec cette différence que l'avoine s'y

cultive en abondance, et non le maïs, qui ne peut y mûrir. C'est encore dans cette saison qu'on séme le trèfle, ou dans le froment ou dans l'orge, et qu'on fait des plantations d'arbres.

Les travaux de ces diverses cultures se font principalement en avril ; c'est alors que tout germe et tout végète sous l'influence vivifiante de la chaleur et de l'humidité. La terre privée, cette année, de la dernière par une longue sécheresse, réduite sur plusieurs points à une sorte de pulvérulence, a conservé, jusqu'à la première pluie, la plupart des semences, telles qu'on les lui avait confiées, sans y laisser développer le plus léger mouvement de germination. On craignait même qu'elles ne germassent pas, que l'année ne fût encore désastreuse et ne prolongeât la misère produite par la grêle du 18 juillet de l'année précédente. Si la plupart des semences du printemps restaient intactes dans le sein de la terre, l'état fâcheux et languissant que présentaient les céréales d'automne rendaient le présage plus sinistre encore.

Quoi, en effet, de plus triste que l'affligeant tableau qu'offrait alors la province de Savoie-Propre, surtout le canton de Chambéry, dévasté dans le plus grand nombre de ses meilleures communes, par le fléau du 18 juillet, qui détruisit en entier toutes les ressources agricoles ; on dut dès-lors pourvoir à la fois aux moyens de

subsister pendant une année entière, et de se procurer les semences, soit d'automne, soit du printemps. Les trésors de la charité s'ouvrirent dans tous les rangs de la société, la terre fut ensemencée comme de coutume dans les deux saisons, et les malheureux habitans vécurent en s'imposant; à la vérité; de grandes privations.

Dans cet état de choses, la récolte prochaine était attendue avec impatience, comme pouvant seule mettre un terme aux besoins qui devenaient de jour en jour plus pressans, et qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de supporter plus long-temps.

Que de justes alarmes ne dut donc pas donner la longue sécheresse du printemps, par l'effet de laquelle, d'une part, les céréales d'automne deséchées étaient au moment de périr, tandis que, de l'autre, les semences du printemps restaient en partie dans le sein de la terre sans germer; et s'il en germait quelques-unes, on les voyait languir et se flétrir en naissant! Le poids de la misère présente, les craintes d'un ayenir plus fâcheux encore donnaient à tous les visages la sombre teinte de la tristesse et du malheur, lorsque les pluies restaurantes des derniers jours de mai vinrent y répandre la douce expression de la joie et de l'espérance, en même temps qu'elles ravivèrent les productions de la terre près de s'éteindre.

Les effets de cette sécheresse et des pluies bienfaisantes qui la terminèrent pourraient fournir le sujet d'autant d'observations qu'il y a d'espèces de produits agricoles. Je me bornerai seulement à quelques généralités les plus remarquables.

J'avais fait miner un champ pendant l'hiver, pour le nettoyer des pierres et des mauvaises herbes. La terre assez forte de sa nature, gelée pendant ce travail, se détachait par gros morceaux qu'on espérait voir se diviser par les pluies du printemps. Privé de ce moyen, on fut obligé d'y suppléer en labourant, en passant la herse et le rouleau, et même en cassant la terre, qui, principalement argileuse, s'était durcie comme la pierre. Par ces diverses opérations, cette terre fut desséchée au dernier degré. Des pommes de terre y furent semées au commencement d'avril; elles s'y conservèrent sèches, flétries et sans germer jusque après la pluie de la fin de mai; aucune ne parut à la surface que vers le milieu de juin; elles n'en ont pas été moins belles ni moins abondantes.

J'en fis planter à la même époque dans un terrain qui n'avait pas reçu les mêmes préparations et qui conservait encore, par places seulement, l'humidité nécessaire au développement du germe. Elles germèrent et levèrent, mais partiellement et à des intervalles relatifs au degré de

sécheresse ou d'humidité du point où se trouvait le tubercule ; mais toutes se développèrent à la suite de la pluie.

Il en a été de même de toutes les semences : la levée ne s'en est faite que successivement, et toujours par localités, en raison du degré d'humidité qui s'y trouvait : l'orge, l'avoine, le maïs, les pommes de terre, les légumes et les trèfles, ne se sont montrés en totalité que par l'effet des pluies de la fin de mai ; de sorte qu'on voyait dans le même champ les plantes élevées par degrés, au point que les unes étaient en épis, et les autres à peine naissantes. J'ai vu en divers endroits ressemer les trèfles et le maïs, et je l'ai fait faire moi-même pour le dernier, mais inutilement ; car, après la pluie, toutes les graines germèrent, et en les mondant, on s'est vu forcé d'arracher un grand nombre des tiges les plus chétives. C'est par cette raison que les maïs, quoique beaux et abondans, ont été très-retardés dans leur maturité, malgré la beauté de l'été et de la première partie de l'automne ; quelques-uns n'ont pas pu arriver à leur parfaite maturité.

De ces observations, je pense qu'on est en droit de conclure que, si dans une terre privée d'humidité, la semence ne peut germer et se développer, on a au moins la certitude qu'elle s'y conserve intacte, sans danger, et que tôt ou tard elle se montrera ; ce qui n'arriverait certainement

pas sous l'influence d'un excès d'humidité longue et permanente, où elle ne manquerait pas de s'altérer soit avant, soit après la germination. *Siccitates imbribus salubrioress et minus mortiferæ.*

3.º Si la longue sécheresse dont on vient de parler a retardé la récolte en tout genre et en a modéré l'abondance, nous devons convenir que la fin du printemps, l'été et le premier mois de l'automne ont été de nature et disposés de manière à lui être bien favorables.

Les alternatives salutaires, bien proportionnées et comme mesurées sur le besoin, de pluie et de chaleurs; le règne successif des vents du Nord et du Sud, qui tour à tour ont agité l'atmosphère; une chaleur soutenue, parfois humide, et le plus souvent sèche, ont maintenu la terre dans cet état heureux de mouvement et de fermentation vivifiante qui a imprimé à tous ses produits une énergie et une activité qu'on était loin d'attendre. Aussi a-t-on vu tout ce qui avait échappé à l'aridité du printemps et qui conservait encore assez de vie pour être susceptible de restauration, reprendre rapidement de la vigueur, au point d'arriver à son terme et de remplir, au-delà de toute attente, les désirs du cultivateur, comme le prouvera le tableau synoptique suivant de l'état des principaux articles de la récolte.

1.º Les blés , moins abondans en paille , ont eu des épis gras et d'un grain bien nourri.

2.º Le sarrazin ou blé-noir, qu'on cultive peut-être trop dans ce pays , vu la casualité de sa réussite , le peu de valeur de son grain , l'inutilité de sa paille , qui ne vaut pas même pour litière , et vu surtout l'épuisement de la terre , qu'il effrite en entier , a été extrêmement abondant. J'observerai , à ce sujet , qu'on sème ordinairement ce grain après la moisson du seigle et conséquemment à une époque de l'année à laquelle on peut apprécier déjà quelle sera la récolte en général. Si l'on juge alors qu'elle suffira à la consommation de l'année , on ne devra faire du blé-noir que pour en conserver de copieuses semences , qu'on emploira , en plus ou en moins , l'année suivante , en raison du déficit que présenteront les autres grains , ainsi que les autres produits en tous genres.

3.º Les chanvres semés en mai , ayant eu la pluie à temps et à propos , ont eu une bonne levée et sont devenus beaux.

4.º Le maïs , quoique très-retardé par la sécheresse du printemps , favorisé par un été propice , et surtout par le prolongement des chaleurs jusqu'au milieu d'octobre , a été abondant , et , à une très-petite quantité près , est arrivé à une parfaite maturité.

5.º La pomme de terre , devenue une de nos

premières ressources, et l'un des plus utiles produits de notre agriculture, a été généralement belle, abondante et de bonne qualité. Il en a été de même des légumes à gousse, en tout genre.

6.º La plupart de nos bons vignobles, écrasés par la grêle du 18 juillet 1824, devaient naturellement laisser de bien faibles espérances sur la récolte de 1825, vu surtout que le sarment chétif et mutilé n'avait pu permettre de faire un seul provin; cependant, à la faveur de la marche avantageuse de la belle saison, la récolte, sans être abondante, a été au-dessus de la médiocre, mais d'une qualité excellente, peut-être même supérieure à celle de 1822. La parfaite maturité du raisin, la graine franche, grosse et bien remplie, les vendanges faites de bonne heure, à la fin de septembre et au commencement d'octobre, par un temps sec et chaud, la fermentation rapide, tout a obligé de laisser peu cuver et de presser promptement.

En 1822, les chaleurs de l'été furent plus intenses et plus soutenues; le raisin arriva de bonne heure à une extrême maturité, la graine en était plus petite, plus dure, la pellicule plus forte et moins fine; les vendanges se firent, du 15 au 20 septembre, par une chaleur au-dessus de 20 degrés (Réaumur); la fermentation fut également prompte. Ne s'arrêtant pas assez à toutes ces considérations, beaucoup de propriétaires

laissèrent trop cuver, et leur vin ne passa pas l'année sans se détériorer. Eclairé par cette observation, on a surveillé de plus près les vins de 1825. Deux jours de fermentation ont suffi, et malgré cela, la plupart sont d'une couleur très-foncée, qui paraît moins due au degré de fermentation qu'à la grande maturité de toutes les parties de la graine; car il est à observer que la vendange s'est pressée avec une rare facilité, et qu'à quantité égale, elle a beaucoup plus donné de vin et moins de marc que de coutume.

7.º Tous les fruits ont été de bonne qualité; il y a eu peu de pommes, beaucoup de poires et de pêches de toutes espèces. Les froids du printemps ont été nuisibles aux noix et surtout aux colzas.

8.º L'article auquel la sécheresse du printemps a encore essentiellement nui, et dont le prix restera élevé jusqu'à la récolte prochaine, c'est l'article *fourrage* en général. En effet tous les foins ont été en petite quantité; la première coupe des trèfles a été nulle, celle des luzernes et autres prés artificiels, très-chétive, et les paille-s rares et courtes; de sorte qu'il sera coûteux et difficile d'hiverner le bétail pour ceux surtout qui n'ont point l'habitude de leur donner des pommes de terre.

9.º Si généralement la constitution de l'année a été favorable à la récolte de la plaine, elle l'a

été bien davantage à celles des montagnes , qui, depuis long-temps, n'en ont pas eu d'aussi abondante et d'autant heureuse ; et les raisons de cette différence sont bien faciles à trouver : les neiges qui, du plus au moins, couvrent toujours pendant l'hiver une partie de la surface des montagnes, y maintiennent habituellement un degré d'humidité , surtout au moment de leur fonte ; les petites pluies qu'elles ont eues , de loin en loin , pendant le printemps , et auxquelles , comme nous l'avons déjà dit , se bornaient les apparences de changement de temps ; la chaleur qui, en montagne , est toujours inférieure à celle de la plaine ; le retard que la végétation y éprouve : telles sont les causes qui ont rendu les montagnes si fertiles, cette année , en les faisant jouir de tous les avantages de la plaine , sans en avoir éprouvé les inconvénients ; aussi tout y a réussi : les blés de toutes les espèces, les pommes de terre , les légumes , les fruits et même les fourrages.

10.º Ce n'était point assez que la récolte , restaurée par les pluies de la fin de mai, se développât dès-lors et parcourût heureusement , jusqu'à parfaite maturité , toutes ses périodes ; il fallait encore que le temps qui lui avait été si favorable , continuât de la protéger pour sa dessication , jusqu'à ce qu'elle fût entièrement cueillie. Cette époque n'est pas pour elle la moins critique , au

moins pour certains articles, tels que le trèfle et le seigle. Nous voyons souvent les pluies qui accompagnent, suivent ou précèdent le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, lui porter des atteintes bien funestes. Il n'en a pas été ainsi cette année : tout s'est passé pour le mieux, tout s'est retiré en bon état et sans accidens. Les qualités de chaque produit ont été parfaites ; les insectes même, ennemis ordinaires de la récolte, comme les chenilles, les vermisseaux de différentes espèces, les hannetons, les limaçons, etc., ont été peu communs. De sorte qu'on peut avancer que 1825 a été une année bonne et fertile, surtout pour un pays dont les récoltes sont si casuelles, ou dans leur totalité ou dans quelques-uns de leurs objets seulement, et que, comme le prouve l'observation, c'est à la chaleur et à la sécheresse que nous la devons : *Siccitates imbribus salubrioress.*

NOTICE

SUR

L'intempérie du printemps de 1826 et ses effets ; Par M. le Docteur GOUVERT.

(Lue dans la Séance du 28 mai 1826.)

APRÈS un hiver sec, froid et prolongé jusqu'aux premiers jours d'avril, qui ont été remarquables par de fortes gelées blanches et même de la glace, la végétation ainsi retardée semblait dès-lors devoir être à l'abri des atteintes du froid. Cependant les derniers jours d'avril, marqués par des temps et une température qui s'observent rarement à cette époque de l'année, l'ont vivement menacée, et l'ont altérée du plus au moins, en divers endroits, dans quelques-uns de ses produits.

Dès le 24, vent Nord-Ouest, ciel nuageux, refroidissement extrême de l'atmosphère, pluies fréquentes et froides dans la plaine, neige continue en montagnes. Le 28 et le 29, la neige tomba partout à différentes reprises, tantôt par giboulées, tantôt par flocons, comme au cœur

de l'hiver. La terre en fut couverte un moment, mais elle disparut promptement de la plaine.

Vers le soir du 29, vent tourné au Nord, ascension du baromètre, froid vif, ciel calme et serein, thermomètre à deux degrés au-dessus de zéro ; tout annonçait une gelée d'autant plus à craindre, que la terre et les plantes étaient mouillées par la neige, qui, en fondant, se convertit en glaçons par le froid de la nuit, lesquels furent observés le lendemain, tapissant la surface des feuilles. C'est ainsi que je les ai trouvés dans le jardin de la Maison de Saint-Benoît. La terre fraîchement labourée était durcie et crépissante à sa surface. Le danger parut si grand que dans nombre de communes, surtout dans celles à vignobles, les paysans passèrent la nuit à disposer de petits tas de mauvais combustibles propres à produire beaucoup de fumée, pour y mettre le feu vers la fin de la nuit, afin d'obscurcir l'atmosphère d'un brouillard artificiel et s'opposer ainsi à la formation de la gelée blanche, qui se développe particulièrement le matin, à l'heure du froid le plus intense. Tout fut en mouvement depuis Chambéry jusqu'à Chignin inclusivement, ainsi que dans les vastes Abîmes de Myans et d'Apremont. Tous les paysans sur pied, flottans entre la crainte et l'espérance, offraient le spectacle le plus touchant ; chacun à la tête de sa propriété, se plaçant sous le vent qui, quoique

léger, soufflait du Nord au Sud, disposait ses moyens de défense. Dès les deux heures du matin, les feux allumés sur tous les points obscurcirent l'horizon de vapeurs et de fumée, qui, condensées par le froid, s'élèverent peu et ébuvrèrent la terre d'un épais brouillard. Au point du jour, le ciel, jusqu'alors serein, se couvrit peu à peu ; il n'y eut que peu ou point de gelée blanche. La journée fut comme la précédente, sombre, froide, nébuleuse et humide ; tous les jours suivants ont été de même, toujours sombres, humides et froids.

Le 30, au matin, fut donc un jour d'alarmes ; la glace observée en divers endroits, les rapports affligeans qui nous arrivaient de toutes parts de la campagne, tout portait à croire que le mal était grand ; que les vignes, les noyers et les mûriers étaient gelés. On craignait même pour quelques céréales, telles que le seigle. Aujourd'hui qu'il est facile de voir et d'évaluer tout le mal causé par le froid, il est bien consolant de pouvoir assurer qu'il se réduit, pour beaucoup de communes, à peu de chose ; qu'il en est cependant qui ont beaucoup souffert dans une de leurs principales ressources (la vigne) : l'infortunée paroisse de Cruet est de ce nombre.

Les objets qui ont, du plus au moins, été endommagés, sont les vignes, les noyers, les mûriers, et, en quelques endroits, les colzas. Il

est certain néanmoins que le mal paraît maintenant peu sensible, surtout dans les communes qui ont fait fumer. Pour la vigne, il se réduit à la mort de beaucoup de vieilles souches qui ont péri par la longueur et l'intensité du froid de l'hiver, au ralentissement de la pousse, à avoir rougi, rendu chétif et languissant tout ce qui était développé; mais peu de jets ont été déci-dément gelés.

Il est à remarquer que, cette année, la végé-tation de la vigne n'a pas suivi sa marche ordi-naire, qu'elle s'est opérée successivement et par-tiellement; qu'à l'époque des derniers froids, sauf les provins, on voyait peu de boutons épa-nouis; le plus grand nombre ne présentaient encore qu'un simple renflement, et beaucoup même ne paraissaient point avoir bougé. La rai-son de cette marche successive semble se trouver dans l'influence des gelées de l'hiver, dont les effets ont été relatifs à l'âge et à la force du cep; ce qui a fait que tous ceux qui se sont trouvés vieux et chétifs ont péri, et les autres, restés languissans et valétudinaires, ont poussé plus ou moins tard, selon le degré de torpeur où les a laissés l'hiver. On en observe même beaucoup qui ne sont morts qu'en partie, c'est-à-dire, que si le pied porte deux ou trois cornes, une ou deux se trouvent desséchées, et l'autre poussera des bourgeons tardifs et languissans. Les noyers, qu'on

eroyait perdus , parce qu'ils étaient avancés et avaient d'abord changé de couleur , se sont rétablis parfaitement , et les noix s'y montrent en abondance. Les mûriers étaient peu avancés , ils n'ont été endommagés que par localités , et maintenant la feuille paraît généralement belle.

On se demandera sans doute comment , par une suite de jours d'une intempérie aussi meurtrière , qui n'étaient réellement que des jours d'hiver , où la pluie , la neige , les giboulées et la glace se sont succédées sous la direction constante du vent Nord-Ouest toujours froid ; on se demandera , dis-je , comment ont pu résister les produits tendres et délicats d'une végétation naissante. On peut , ce me semble , trouver la raison de ce phénomène dans le concours heureux de quelques circonstances.

En effet , pour que le froid altère et désorganise le nouveau jet de la plante , il ne suffit pas seulement qu'il soit à tel ou tel degré du thermomètre , il faut encore que l'atmosphère , le ciel et la terre se trouvent dans des conditions particulières. Le ciel doit être pur et serein , l'atmosphère calme et tranquille , et la terre , ainsi que la plante , pénétrée d'un certain degré d'humidité. C'est sous l'ensemble de ces conditions que se forme ce météore destructeur (la gelée blanche) qui tue , brûle et dessèche rapidement tout ce qu'il touche , surtout si le soleil

vient le frapper et le dissoudre ; et le mal sera d'autant plus grand et plus prompt, que les rayons seront plus vifs et plus chauds. Les beaux jours de l'automne nous offrent souvent d'une manière soudaine ce phénomène de mort et de destruction : la nature encore fraîche et parée la veille, se présente nue et desséchée le lendemain ; la nuit qui a séparé les deux jours a préparé le mal, et le beau soleil qui l'a suivie l'a consommé.

Notre climat se fait remarquer en ce que ce sont toujours les gelées blanches qui ouvrent et ferment les portes de l'hiver ; mais ces deux époques ne sont pas également funestes aux produits de la terre. Lorsque les gelées de l'automne nous arrivent de bonne heure, tout ce qui est encore en végétation est détruit à l'instant : le sarrazin, les maïs fourrages, les derniers trèfles, les légumes potagers, se flétrissent, tombent et se putréfient rapidement. Cet accident n'est bien sensible que dans les communes pour lesquelles le blé noir ne laisse pas d'être d'une grande ressource.

Les gelées blanches d'automne nous arrivent toujours par le beau temps et l'annoncent même. Si elles ne sont pas trop précoces, elles sont plus utiles que nuisibles : en suspendant le mouvement des sucs, elles mettent un terme à la végétation, qui en se prolongeant inutilement, ne peut que nuire à la plante ; elles la prépa-

rent au sommeil de l'hiver, et amènent la maturité de la pousse de l'année. En dépouillant les arbres de leurs feuilles, elles leur ôtent des organes et une parure qui leur deviennent inutiles ; elles les précipitent sur la terre, qui semble les recevoir en compensation des principes fournis par elle pendant le règne de la végétation, ou bien les livrent au cultivateur pour mieux encore les utiliser.

Il n'en est pas de même des gelées blanches printanières, toujours du plus au moins fanestés. Elles le sont d'autant plus, que la fin de l'hiver et le commencement du printemps se seront montrés favorables à la végétation, parce qu'il est toujours comme certain que le mois d'avril et souvent même le mois de mai ne se passeront pas sans se faire remarquer par quelques jours d'une fâcheuse intempérie.

Nous observerons cependant qu'il paraît que, c'est moins des gelées blanches, que d'un froid atmosphérique ou thermométrique réel, que la végétation a eu à souffrir ce printemps, surtout dans les communes qui ont eu soin de se couvrir de fumée. Ce qui semble le prouver, c'est que le mal a été beaucoup moins sensible dans les lieux bas et humides, favorables à la formation de la gelée blanche, que dans les lieux élevés. Les hauteurs du vignoble de Montmélian et de ceux qui l'avoisinent ont été bien plus

maltraitées que les bas-fonds des Abîmes de Myans. Cependant, d'après les renseignemens qui me sont parvenus du canton d'Yenne, j'observe le contraire. Tout ce qui s'est trouvé dans les parties basses, vignes, noyers, mûriers, etc., a été profondément altéré, tandis que les points élevés ont été respectés. On a cru trouver la raison du mal observé de préférence dans les régions supérieures, dans le plus long séjour qu'y a fait la neige, laquelle en fondant s'est aussitôt congelée. Ne pourrait-on pas croire que la fumée fortement condensée par le froid, s'est peu élevée et n'a protégé que les régions inférieures et moyennes sur lesquelles elle se trainait en forme d'épais nuages ? Pourquoi, dans le canton d'Yenne, où l'on a négligé de faire fumer, ne rencontre-t-on le mal que dans les lieux bas ? Ne pourrait-il pas se faire encore que le ciel qui, le matin, ne se couvrit que partiellement, n'ait protégé que les surfaces de la terre placées sous les nuages, et que celles sur lesquelles il s'est trouvé pur et serein, aient été frappées par la gelée blanche ?

Quoi qu'il en soit, il est constant que les lieux qui ont été ombragés par la fumée ont généralement moins souffert que ceux qui ne l'ont pas été, abstraction faite de toutes les circonstances de localités qui ont pu mitiger ou aggraver le mal.

Comme ce pays est annuellement exposé aux funestes effets des gelées blanches printanières, la recherche d'un moyen propre à les prévenir serait bien digne d'occuper le physicien et l'agriculteur, comme encore de fixer l'attention de l'Autorité, qui en ordonnerait la mise en pratique, une fois que l'expérience en aurait constaté les effets.

Jé n'entrerai dans aucun détail théorique, relatif à la formation de la gelée blanche, et à sa manière d'agir sur quelques parties du règne organisé qu'elle altère si souvent; je me borne-nerai à rappeler que les faits relatifs à la formation de la gelée blanche se rattachent, comme je l'ai déjà observé, à certaines conditions du ciel, de l'atmosphère et de la terre, sous une température à peu près déterminée, de zéro à 3 ou 4 degrés au-dessus, telles que beauté et pureté du ciel, calme, ou faible agitation de l'atmosphère, et humidité de la terre et des plantes. La gelée sera d'autant plus forte et abondante, que ces conditions réunies seront plus renforcées et portées à un plus haut degré.

En effet, quel que soit le froid, si le ciel est nuageux et couvert, si l'atmosphère est fortement agitée par un vent quelconque, si la terre et les plantes se trouvent desséchées, on ne verra que peu ou point de gelée blanche; et s'il s'en trouve, elle ne s'observera que dans les bas-fonds. Tels

furent les effets du froid qui se fit sentir vers le milieu de mai de 1825, et qui ne le céda pas en intensité à celui du 30 avril 1826. Mais alors, par l'effet d'une sécheresse sans exemple dans cette saison, la terre était desséchée jusqu'à la pulvérulence ; la plante conservait à peine l'humide radical nécessaire à la vie ; le vent du Nord soufflait constamment : aussi la gelée blanche ne parut-elle que dans le voisinage des eaux et des marais, où tout fut gelé. Partout ailleurs, la pousse des noyers, peut-être la plus sensible et la plus délicate, fut seule altérée dans certains endroits, et seulement sur leurs branches les plus près de terre.

Relativement à la manière d'agir de la gelée blanche, il est à remarquer que, par l'effet des propriétés vitales dont jouissent tous les corps organisés, chacun à leur degré et à leur manière d'être, ils conserveront toujours à peu près leur température propre dans des milieux dont la température sera différente ; que ce n'est que lorsque cette différence est excessive, que la vie est menacée, qu'une partie d'un corps vivant résistera, plus ou moins, à l'action stupéfiante et destructive du froid, en raison du nombre et de l'activité de ses puissances conservatrices ; que cette partie, quoique gelée, n'est point encore entièrement privée de la vie ; qu'en la soustrayant à temps à l'influence du froid, et la ramenant

insensiblement et par degrés à sa température, on la préservera de sa destruction totale ; tandis que si on se hâte de la faire passer rapidement à une chaleur empruntée, on n'en accélère que plus vite la désorganisation et la perte.

L'exposé de tous ces faits n'est que le résultat d'une constante observation, de laquelle il est permis de déduire qu'on peut s'opposer à la formation de la gelée blanche, en produisant, entre la terre et le ciel, un nuage artificiel, par le moyen de la fumée ; que l'heure la plus favorable au succès, est depuis l'aurore jusqu'après le lever du soleil, dont les premiers rayons sont toujours si malfaisans en pareil cas, en soumettant trop brusquement la plante, ne fût-elle qu'engourdie par le froid, à un degré de chaleur dangereux.

Je pourrais appuyer cette vérité de l'autorité d'une observation spéciale. Le 30 avril dernier, dans la commune de Chevron et les voisines, sur l'Hôpital-sous-Conflans, on sonna les cloches, à 2 heures du matin, pour avertir qu'il fallait allumer les feux ; la vallée et les coteaux furent bientôt couverts d'une épaisse fumée ; le froid, dès la veille y était à la glace, et cependant il est de fait que tous les *bas* n'ont point eu de mal, que les hauteurs seules ont été endommagées. Une observation qui s'est généralement faite et dont il est bon de donner la raison, c'est que les ceps

qui se sont trouvés près de chaque foyer ont été trouvés gelés le lendemain , ce qui a fait croire que la fumée avait été , non-seulement inutile , mais même nuisible.

Il est aisé d'expliquer ce fait très-curieux par lui-même. D'abord le froid atmosphérique était à la glace , dès le commencement de la nuit , surtout dans cette étroite vallée exposée au Nord-Ouest et voisine de l'Isère ; à deux heures du matin , la terre était gelée , ainsi que les jets de la vigne. Les ceps placés près des feux furent promptement dégelés par la chaleur qu'ils en recevaient , et par là même promptement désorganisés et privés de vie. Ce fait m'a été rapporté par un propriétaire du lieu , homme judicieux et intelligent , qui a été satisfait de l'explication que je lui en ai donnée.

Je pourrais confirmer le principe , que le mode d'un dégel trop prompt est aussi dangereux que la gelée même , par une observation qui m'est propre. En 1802 , la nuit du 16 au 17 mai fut extrêmement funeste à la plupart des vignes. La gelée blanche fut abondante le matin. J'allais , avant le lever du soleil , voir un malade à la maison de l'Écheraine. Pénétré de l'idée du mal que devait avoir fait la nuit , j'examinai avec soin les treilles placées près de la route le long du Petit-Massalaz , qui , cette année-là , se trouvaient fort avancées ; les jets étaient fermes , roidis par

la gelée, mais sans changement de couleur. A mon retour, le soleil, au levant duquel ces treilles se trouvaient placées, les avait frappées de ses premiers rayons ; ramollis par la chaleur, on les voyait se noircir et se pencher insensiblement.

Pressé par le temps, je n'ai pu donner à ce court exposé le développement dont il serait susceptible. Son objet me paraît d'une haute importance ; il peut facilement être soumis à l'expérience et à l'observation, qui seules en doivent fixer le mérite et la valeur ; et j'espère que d'autres s'en empareront et le traiteront d'une manière plus digne de lui. Les progrès de l'agriculture ne consistent pas seulement dans la recherche et la pratique des procédés et des méthodes d'amélioration, mais encore dans celles des moyens propres à la mettre à l'abri des accidens qui en menacent et en altèrent les produits (1).

(1) On trouvera, sur ce qui fait le sujet de la présente Notice de M. Gouvert, dans le Mémoire suivant de M. l'Abbé Rendu, des explications et quelques conséquences, déduites de la théorie du calorique rayonnant.



DES EFFETS

QUE

La fumée peut produire dans l'atmosphère pour préserver la végétation d'un abaissement de température capable de la détruire; par M. l'Abbé RENDU.

(Mémoire lu dans la Séance du 11 juin 1826.)



LES pays qui entourent les montagnes élevées dont les sommets sont chargés de neiges, sont sujets à des retours de froid qui détruisent souvent en une seule matinée l'espérance du laboureur. On a dû chercher à s'en garantir, comme on avait cherché à se garantir du tonnerre et de la grêle. Dès le temps d'Aristote, on avait observé que la gelée blanche qui, pour l'ordinaire, accompagne ce fléau, ne se forme que pendant les nuits calmes et sereines. La présence des nuages ou l'agitation de l'atmosphère sont donc des préservatifs. Dans l'impuissance d'agir sur les couches d'air pour les déplacer et produire le vent, on a essayé de former des nuages factices pour remplacer ceux que le ciel nous refuse. A cet effet, on allume des matières combustibles

et préparées de manière à produire le plus de fumée possible, pour couvrir les productions que l'on veut défendre.

En attendant que l'expérience, qui seule a droit de convaincre dans ces sortes de matières, ait démontré l'efficacité de ce moyen, voyons quels rapports il peut avoir avec les théories que la physique nous fournit relativement aux phénomènes qu'il doit prévenir. Nous ne pourrons parvenir à ce but sans rappeler 1.^o comment et d'après quelles lois les corps se refroidissent; 2.^o quelle est la véritable cause de la rosée; 3.^o ce que c'est que la gelée blanche.

ARTICLE PREMIER.

Du refroidissement des corps.

Tout corps dont la température est plus élevée que celle des corps qui l'entourent, communique à ceux-ci des quantités de calorique proportionnelles à son excédant (1). L'expérience prouve que les pertes qu'il fait dans la succession des *temps égaux* qu'il met à attein-

(1) Nous adoptons en ceci la théorie la plus généralement reçue, que le calorique est un fluide qui se met en équilibre par des échanges réciproques entre ces divers corps.

dre l'équilibre, se font dans une proportion géométrique; mais les quantités positives de calorique émises dans l'unité de temps ne sont pas égales pour tous les corps: elles dépendent de plusieurs circonstances que le tâtonnement seul a pu faire connaître, sans que la science ait pu jusqu'à ce jour trouver la raison de ces différences, qui cependant peuvent être constatées par l'expérience suivante de M. Leslie. On prend un prisme creux de métal poli, dont les parois latérales soient formées de quatre faces rectangulaires et parfaitement égales. Assignons à chacune des faces les numéros 1, 2, 3, 4. Remplissons le prisme d'eau à 100 degrés. Il est clair que si les surfaces sont égales, construites de la même substance, d'un poli égal et d'une même couleur, elles perdront des quantités de calorique égales dans des temps égaux; cette vérité pourra être rendue sensible par le thermomètre à air ou thermoscope de Rumfort, dont on se sert de préférence dans ces épreuves, parce qu'il est plus sensible aux petites quantités de calorique, et parce que ses indications sont indépendantes des variations accidentnelles de la température atmosphérique. Si l'on place un de ces instruments vis-à-vis de chacune des faces du prisme, on verra les *index* s'éloigner de zéro de quantités égales dans des temps égaux.

Mais si l'on couvre la face 1 d'une légère cou-

che de noir de fumée, la face 2 d'une plaque de verre poli, la face 3 d'une enveloppe animale, et que la face 4 garde son poli métallique, on verra les quatre thermoscopes marquer des températures inégales. L'index du thermoscope qui sera vis-à-vis du noir de fumée éprouvera la plus grande répulsion; celui du verre poli, une répulsion un peu moindre; celui de l'enveloppe animale, une moindre encore; et celui du poli métallique n'aura été que très-peu déplacé. En appliquant ces expériences à différents corps, on en a déduit cette vérité, que, toutes choses égales d'ailleurs, les corps différens émettaient des quantités de calorique inégales dans des temps égaux; et comme ces corps mis en regard avec des températures égales conservent cette égalité de température, on en a conclu que ceux doués de la plus grande faculté d'émettre le calorique, ont aussi une faculté proportionnelle et égale de l'*absorber*.

Voici un tableau dans lequel les pouvoirs *émissifs* et par conséquent les pouvoirs *admissifs*, qui leur sont égaux, sont mis en comparaison pour les substances les plus habituellement en usage. Les nombres n'indiquent rien d'*absolu*, mais seulement des différences.

Noir de fumée. . . 100.	Papier à écrire. . . 98.
Eau 100.	Verre commun. 90.

Encre de Chine.	88.		Fer poli.	15.
Eau glacée.	85.		Etain , argent ,	
Mercure.	20.		or , cuivre. . .	12.
Plomb brillant. .	19.			

Il est essentiel , avant de perdre de vue ce tableau , d'observer que le pouvoir rayonnant de l'eau est égal à celui du noir de fumée , qui se trouve le plus grand de tous.

Ce tableau , que j'emprunte de M. Biot , ne présente que l'influence que la nature même des substances peut apporter dans les pertes et dans les acquisitions de calorique ; mais il est d'autres circonstances qui peuvent les faire sensiblement varier , telle que le plus ou moins de poli dans les surfaces , et le plus ou moins de brillant dans la couleur. Ainsi , de deux surfaces d'une même substance , celle qui sera plus dépolie , plus anguleuse , armée de pointes , jouira d'un pouvoir rayonnant plus étendu ; de deux surfaces dont l'une sera blanche et l'autre noire , celle-ci aura le plus de pouvoir rayonnant.

De ces expériences nous pouvons conclure que des corps très-rapprochés , ou même en contact par certains points , pourront avoir des températures inégales , à cause des pertes ou des acquisitions inégales de calorique. Or c'est précisément ce qui arrive pour la plupart des corps qui sont en contact avec l'air atmosphérique.

M. le docteur Wels , savant physicien anglais ,

a été le premier à observer ce phénomène. Avant lui on croyait que l'abaissement de température dans les corps qui sont à la surface de la terre était un effet de la chute de la rosée ; il a prouvé que cet abaissement qui la précédait en était la cause.

ARTICLE DEUXIÈME.

Formation de la rosée.

Pendant une nuit où l'atmosphère est en repos ou presque en repos, si le ciel est pur et l'air frais, tous les corps terrestres lancent vers le ciel des rayons de calorique ; l'air *transparent* qui les entoure n'ayant qu'une propriété rayonnante bien inférieure, ne leur enverra d'en haut que des quantités de calorique moindres, surtout eu égard au froid qui règne dans les régions supérieures de l'atmosphère ; de sorte qu'après un certain temps, n'ayant pas reçu des compensations égales à leurs pertes, leur température sera baissée. Dans ce cas, de deux thermomètres dont l'un serait dans l'air un peu élevé, et l'autre en contact avec les corps rayonnans, celui-ci marquera une température inférieure (2). Ceci est

(2) Ce fait indique assez pourquoi les thermomètres dont on se sert pour les observations rigoureuses, doi-

parfaitement conforme à l'expérience. On peut même faire baisser davantage la température, en mettant le thermomètre en rapport avec une portion plus considérable de l'atmosphère, au moyen d'un miroir concave tourné vers le ciel, dans le foyer duquel on le place; mais si le miroir est tourné vers la terre, le thermomètre s'élève. Cette expérience est si concluante qu'elle devient presque une démonstration en faveur de la théorie du rayonnement.

Les couches inférieures sont remplies des vapeurs aqueuses, qui rayonnent elles-mêmes du calorique soit vers les couches d'air supérieures, qui ne leur en rendent point ou presque point, soit vers les corps terrestres, qui leur en rendent moins qu'elles n'en donnent elles-mêmes; puisque d'après le tableau de l'article précédent, il conste que l'eau jouit de la plus grande de toutes les propriétés rayonnantes. Ces vapeurs, en se dépouillant de calorique, seront obligées de tomber sur les surfaces qui les environnent, et continueront à tomber pendant tout le temps du rayonnement. En effet, l'expérience prouve que, depuis le coucher du soleil, il en tombe jusqu'à son lever. La rosée n'est plus abon-

vent être isolés. Peut-être même serait-il bon que la distance au sol fût toujours la même.

dante à ce dernier moment, que parce que les pertes de calorique ont duré plus long-temps et que les différences de température sont devenues plus considérables.

C'est une erreur de croire que la rosée vienne de couches atmosphériques éloignées des surfaces qu'elle couvre : ces couches voisines sont souvent les seules qui en déposent. Si l'on recouvre exactement une portion de terre avec une cloche de verre dont la voûte soit à peine élevée d'un pied et demi, cette surface se couvre de vapeurs, qui proviennent de la couche d'air renfermée sous la cloche,

Maintenant il est facile d'expliquer pourquoi il n'y a point de rosée quand le ciel est couvert de nuages. Dans ce cas, les nuages rayonnent vers la surface de la terre, pendant que celle-ci rayonne vers eux ; et s'il n'y avait pas égalité dans les échanges, ce serait à leur détriment. Ainsi la terre doit alors plutôt produire une nouvelle quantité de vapeurs, que de condenser celles qui sont déjà formées à sa surface.

Quand il y a du vent, il ne se forme point non plus de gelée blanche. C'est que le vent est, encore plus que les nuages, favorable à l'évaporation, probablement parce que, en changeant continuellement de position, les parties d'air avec lesquelles le sol se trouve en rapport, apportent de nouvelles quantités de calorique. On peut

assigner encore une autre raison à la rapidité du desséchement produit sur les corps par le vent. On sait qu'une quantité d'air donnée ne peut contenir qu'une quantité donnée de vapeurs ; de sorte que si la vapeur formée reste autour du corps humide, il ne s'en forme pas davantage ; mais si le mouvement la disperse dans l'atmosphère, il pourra s'en former des quantités nouvelles.

Quand on expose à l'air libre des surfaces métalliques polies, elles ne se recouvrent point de rosée à côté d'objets qui en sont couverts ; la chose doit être ainsi : les surfaces polies n'ayant que peu de pouvoir rayonnant, laissent aux vapeurs qui les entourent, le calorique qui leur est nécessaire pour rester dans leur état actuel.

On sait encore que certaines plantes, certaines terres, certaines surfaces se couvrent d'une plus grande quantité de rosée que d'autres qui pourtant se trouvent précisément à côté. Cette différence inexplicable dans tout autre système, n'est qu'une conséquence nécessaire de la différence des pouvoirs rayonnans.

ARTICLE TROISIÈME.

Gelée blanche.

De la rosée à la gelée blanche, il n'y a qu'un pas. Si la première goutte de vapeurs qui tombe sur un corps déjà refroidi par le rayonnement,

se trouve subitement, au contact, privée du calorique qui lui suffisait pour se maintenir à l'état liquide, elle passe à l'état solide par la congélation. Dès-lors, au lieu d'être un petit corps liquide, transparent, sans couleur, invisible à cause de sa transparence, la goutte de vapeur devient un petit globe, un peu opaque, visible, et de couleur blanche, parce qu'il réfléchit la lumière par toutes ses faces, D'autres viendront se joindre à lui, et peu à peu, la surface sera couverte de ce qu'on appelle *gelée blanche*.

Menant supposons qu'à l'instant où les premières gouttes de vapeur se condensent, la différence de température ne soit point encore assez grande pour opérer la congélation, la surface se couvrira de ces gouttes de vapeur, et sera toute humide; mais comme une surface humide acquiert le plus grand pouvoir rayonnant, la différence de température qui existait déjà entre cette surface et l'air atmosphérique, deviendra plus considérable et pourra s'accroître assez pour produire la congélation de ces gouttes d'eau qui se rassemblent sur différens points de la surface. Telle est l'origine de ces petits glaçons que l'on trouve le matin des nuits fraîches, sur les feuilles de laitues, de choux, et autres plantes (3).

(3) C'est un fait connu qu'au Bengale on expose de

Si la plante sur laquelle ces congélations, soit de la première soit de la seconde espèce, se sont formées, contient des fluides aqueux, comme cela arrive dans le temps de la sève et de la végétation printanière, ces fluides eux-mêmes éprouveront une soustraction de calorique et se congeleront. Mais comme l'eau, en se congelant, augmente son volume de $\frac{1}{7}$, il s'ensuit que les canaux qui la contenaient à l'état liquide, se distendent et même se rompent dès l'instant où la congélation a lieu. Dès-lors l'organisation intérieure est altérée au point que la plante peut être disposée à entrer en putréfaction. Cependant, ainsi durcie, elle conservera sa forme, sa couleur et sa position jusqu'à la fusion opérée par le retour de la chaleur. Mais à la présence des rayons du soleil, les fluides ne retrouvant plus les canaux qui devaient servir à la circulation, se mêleront, resteront stagnans, et la dissolution devra commencer rapidement.

D'après toutes les observations précédentes, on voit que la gelée blanche doit se former tandis que le thermomètre atmosphérique est encore au-dessus de zéro; or, c'est précisément ce qui est constaté par l'expérience.

l'eau dans des espèces de terrines, d'environ 15 lignes de profondeur, au rayonnement, sous un ciel pur et serein, et cette eau se convertit en glace, quoique la température soit bien au-dessus de zéro.

La gelée blanche se formera plutôt et plus facilement quand il y aura plus de vapeurs dans l'air ou plus d'humidité sur les plantes ; or c'est ce qui est encore constaté par l'expérience.

Dans le retour de froid qui eut lieu vers le milieu de mai 1825, on remarqua, comme cela s'observe assez ordinairement en pareille circonstance, que les endroits les plus bas avaient le plus souffert, et que dans certains lieux, comme dans la plaine qui s'étend de Bissy à la Motte, il n'y avait de gelé que ce qui était compris dans la couche inférieure de l'atmosphère, jusqu'à la hauteur d'environ 25 pieds. La ligne de démarcation était si régulière, qu'on aurait pu la tracer par une droite parallèle à l'horizon. Les branches de noyers qui étaient au-dessous de cette ligne étaient gelées, et les supérieures n'avaient point de mal. C'est-là en effet la couche dans laquelle doivent se trouver les vapeurs grossières qui se sont élevées pendant la nuit. Et ceci, loin d'être une supposition, peut être vérifié, pour peu que ces vapeurs soient visibles. Dans les matinées qui n'ont pas été assez fraîches pour les convertir en rosée ou en gelée blanche, elles se traînent à la surface de la terre et occupent une zone plus ou moins épaisse, selon leur plus ou moins grande densité ; cette zone est surtout sensible quand on s'élève jusque au-dessus du plan régulier qui la termine. Si la densité de ces

vapeurs est un peu considérable, on croirait voir la surface d'une eau très-calme et très-transparente : j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'admirer ce spectacle. Mais supposons qu'à l'instant où les choses en sont à ce point, le ciel devienne pur et que la température se rapproche de zéro, la partie des plantes qui se trouvera dans la zone vaporeuse sera plus humide, et par conséquent plus disposée à émettre son calorique et enfin à se geler ; la partie de la même plante qui s'élèvera au-dessus de cette zone restera sèche, retiendra son calorique et sera préservée. Un coteau dont le pied sera dans cette zone et dont le sommet sera au-dessus, sera gelé dans le bas, sans avoir souffert dans le haut. C'est ce qui se voit dans presque toutes les gelées du printemps. Voilà encore pourquoi les bords des marais et en général les lieux humides sont plus exposés aux gelées blanches.

ARTICLE QUATRIÈME.

Venons maintenant aux moyens préservatifs,

Si l'on peut mettre au-dessus du corps que l'on veut garantir, un corps dont le pouvoir rayonnant soit égal au sien, il se fera entre ces deux corps des échanges de calorique égaux ou à peu-près égaux ; dès-lors, la température ne

s'abaissera pas , les vapeurs ne se condenseront point et la gelée blanche n'aura pas lieu. Les jardiniers peuvent donc garantir une plante en la recouvrant avec une pièce d'étoffe , une couche de paille , ou toute autre substance capable d'intercepter la communication entre la plante et le ciel. Ainsi les substances transparentes ne paraissent pas propres à remplir cet effet , puisqu'elles donnent un libre passage au calorique rayonnant , à moins qu'elles ne soient en couches très-épaisses ou recouvertes d'assez de poussière pour altérer ou même détruire leur transparence. On fera donc bien de recouvrir de paille les vitraux des couches dans lesquelles se trouvent de jeunes plantes , et même les cloches de verre qui recouvrent les melons.

Ces moyens , qui ne sont applicables que sur une petite surface , peuvent être remplacés dans une étendue plus considérable , par un nuage de fumée que l'on aurait soin d'exciter dans l'air au moment du danger. Ce nuage agirait sur toute l'étendue qu'il couvrirait , comme la couverture que l'on met sur une plante agit sur elle. L'action de ce moyen qui , dans la théorie , paraît ne rien laisser à désirer , pourrait cependant n'être pas assez puissant pour empêcher tout le mal. L'expérience seule pourra faire connaître toute l'étendue de son influence.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'instant où il faut produire la fumée.

Si la différence du pouvoir rayonnant qui existe entre l'air atmosphérique et les surfaces que l'on veut préserver était parfaitement connue, on pourrait, par le moyen des observations thermométriques, indiquer l'instant précis où le danger commence, en retranchant de la température de l'air, toujours un peu plus haute, *sont* excédant sur la température des surfaces rayonnantes, toujours un peu plus basse. Par exemple, si la différence était d'un degré, aussitôt que le thermomètre de l'air arriverait à un degré au-dessus de zéro, les surfaces rayonnantes seraient à zéro, et la congélation aurait lieu. On peut connaître cette différence par l'observation, en remarquant le degré précis du thermomètre à l'instant même où la gelée blanche commence à se former. Néanmoins, il est à propos de considérer que, dans le cas d'un certain degré de sécheresse de l'air atmosphérique, la rosée, et par conséquent la gelée blanche pourraient ne commencer à se former qu'à une température plus basse que celle qui vient d'être indiquée.

En attendant, toutes les fois que le ciel sera pur, l'air tranquille, et que le thermomètre ne

sera pas plus de deux degrés et demi au-dessus de zéro, on pourra allumer les feux. Comme il y a toujours un peu de mouvement dans l'air, il sera nécessaire de placer les feux sous le vent, en tête de l'espace de terrain que l'on veut préserver, afin que la fumée, en suivant le mouvement de l'air, s'étende de proche en proche sur toute la surface.

Les feux qui ont été allumés au mois de mai dernier, n'ont pas été partout dirigés avec cette prudence ; on a vu même des fermiers qui, n'attendant l'effet qu'ils désiraient, que de la présence du feu, hâtaient tant qu'ils pouvaient la combustion et faisaient de la flamme au lieu de fumée.

Comme ces effets ne dépendent que de la différence des pouvoirs rayonnans, on sent qu'il est des circonstances où il serait impossible de les obtenir ; et alors il serait bien inutile d'allumer des feux, qui, quelque grands qu'ils fussent, ne suffiraient jamais pour donner à l'atmosphère générale un seul degré de chaleur.

Ainsi toutes les fois que le thermomètre de l'air sera au-dessous de zéro, il indiquera un froid qui échappera à nos moyens, parce que alors le nuage artificiel que l'on ferait, se trouvant dans une couche d'air au-dessous de zéro, se mettrait lui-même en équilibre de température et ne pourrait faire avec le sol que des échanges de calorité.

que proportionnelles à la quantité qu'il en aurait, et par conséquent insuffisantes pour éléver sa température au-dessus de zéro et le soustraire au danger. Il est fort probable que c'était-là, du moins dans plusieurs localités, la nature du dernier froid que nous avons ressenti.

OBSERVATIONS

SUR LE

Principe philosophique de M. de LA MENNAIS touchant le fondement de la certitude; par M. G.-M. RAYMOND, Secrétaire Perpétuel de la Société.

(Mémoire lu dans les séances des 24 juillet, 7 et 14 août 1825.)

REMARQUES PRÉLIMINAIRES ET OBJET DE CE MÉMOIRE.

M. DE La Mennais, jetant un coup-d'œil clairvoyant sur l'état actuel de la société, a vu que la maladie principale du siècle, maladie qui n'est pas nouvelle, mais qui semble avoir fait de nouveaux progrès, et contre laquelle des écrivains du premier ordre se sont élevés avec la plus grande énergie, M. de La Mennais, disons-nous, a vu que la plaie la plus grave du corps social est une dédaigneuse et froide indifférence sur les croyances religieuses, sur les rapports de l'homme avec le ciel et sur ses destinées futures; indifférence au règne de laquelle contribuent même

les violens efforts de l'impiété. M. de La Mennais a vu que rien n'était plus oublié, parmi les hommes du jour, que le point capital qui devrait être la grande affaire de tous, laquelle, loin de nuire aux intérêts temporels, au bien-être des individus et à ce qu'on appelle la prospérité publique, ferait goûter au contraire à l'homme privé des jouissances plus dignes de sa raison, répandrait dans l'ordre civil et politique un principe de vie qui lui manque, et donnerait toutes les garanties de l'ordre et de la stabilité. M. de La Mennais a vu le mal, il en a sondé la source, et il a publié son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, production remarquable d'un beau génie, ouvrage d'une plume éloquente, où respire une haute et vive indignation contre les causes de la dégradation du siècle, et qui fera époque dans les annales de la philosophie morale et religieuse.

L'illustre auteur de l'Essai considère d'abord quatre genres d'indifférence religieuse, dont il signale les caractères et les effets; savoir, celle des athées, des déistes, des hérétiques et des insouciants. Pour tirer les hommes du sommeil funeste où ils sont plongés, il entreprend de démontrer toute l'importance de la Religion par rapport à l'homme, par rapport à la société, et par rapport à Dieu.

Comme il ne peut y avoir qu'une seule reli-

gion véritable, c'est celle-là que l'homme est intéressé à connaître et à pratiquer, pour assurer sa félicité dans la vie future. Afin de lui fournir le moyen de discerner, d'une manière irrécusable, quelle est la vraie religion, l'auteur examine s'il est un principe infaillible de certitude, sur lequel puissent s'appuyer toutes les connaissances humaines et qui puisse servir de règle sûre à nos jugemens. Après avoir exposé le principe qui lui paraît l'unique fondement de toute certitude, il en fait l'application à la recherche de la vraie religion, dont il indique et développe successivement les caractères essentiels.

Nous n'entrerons pas plus avant dans le plan de l'auteur, n'ayant pour objet, dans ce Mémoire, que de nous occuper de la question spéciale du principe philosophique de la certitude avancé par M. de La Mennais.

Cet écrivain, en se proposant de traiter l'important sujet que nous venons d'indiquer, avait-il à craindre de rencontrer des adversaires non-seulement parmi les hommes qui partagent tous ses vœux en faveur d'un meilleur ordre de choses, mais encore dans les rangs de ceux qui, par état, sont appelés à la défense même de la Religion et qui s'y consacrent tout entiers autant par sentiment que par devoir? Nous verrons bientôt d'où a dû naître la vive opposition qui s'est manifestée de toutes parts, opposition qui

toutefois ne touche en rien au fond du sujet et ne porte aucune atteinte aux grandes et nobles intentions de l'auteur. Il ne s'agit que de son opinion sur le fondement de la certitude, objet assez grave, il est vrai, pour qu'on ne doive pas s'étonner du degré d'attention qu'il a excité.

Si le système de M. de La Mennais, proposé comme un moyen de combattre avec plus de succès les incrédules du siècle, n'avait essuyé que les attaques des ennemis du Christianisme, ces attaques, loin d'infirmer les vues de l'auteur, auraient été un sujet de présomption en faveur des nouvelles armes dirigées contre les adversaires de la foi; elles auraient prouvé que l'auteur avait frappé au but. Mais, lorsqu'on voit des hommes pieux et pleins de lumières, des ecclésiastiques respectables et éclairés se prononcer contre un système qui leur paraît de nature à renverser les véritables fondemens de la certitude; lorsqu'on voit des Evêques interdire dans leurs Séminaires l'enseignement de la doctrine de l'auteur de l'Essai sur les bases de la Philosophie; lorsqu'on voit, d'un autre côté, l'impiété sourire à l'aspect d'une division élevée parmi les défenseurs de la Religion et s'applaudir de ne plus les trouver d'accord sur quelques points importans, on ne peut que déplorer un tel résultat, qui tend à affaiblir l'impression salutaire qu'avait faite la première partie de l'Essai, accueillie avec

tant d'applaudissemens et répandue avec tant de succès; on doit craindre dès-lors qu'une fâcheuse préoccupation n'ait détruit d'avance une partie des heureux effets qu'attrait produits la suite de ce grand ouvrage. Il faut convenir que les critiques dont le système de M. de La Mennais a été l'objet, sont de nature à exciter quelques doutes contre cette doctrine, et à faire sentir le besoin de la soumettre à un examen sérieux.

Nous nous déterminons sans crainte à produire les observations contenues dans ce Mémoire, parce que nous avons la confiance que les ennemis de la Religion n'en pourront déduire aucune conséquence favorable à leurs vues.

§. I.^{er} — *Exposition de la doctrine de M. de LA MENNAIS sur le fondement de la certitude.*

L'incrédulité prétendue philosophique des siècles modernes a été considérée comme la fille de l'hérésie. Celle-ci avait secoué le joug de l'autorité; elle a dit à ses partisans: « A chacun » de vous appartient le droit d'interpréter l'Ecriture; votre raison seule doit être la règle de « votre foi. » De-là les symboles variant au gré des opinions particulières, et cette multitude innombrable de sectes diverses, dont chacune a un droit égal à condamner toutes les autres. La

philosophie est venue ensuite, qui, avide d'indépendance et applaudissant aux coups portés à l'autorité, a érigé la raison, aveuglée par l'orgueil, en juge suprême de toutes les vérités, et dès-lors s'est jouée à la fois de l'Ecriture, des dogmes et de toute croyance religieuse.

C'est à l'aspect de ces tristes écarts d'une faible et présomptueuse raison, que s'est enflammé le noble zèle de M. de La Mennais. Frappé de cette tendance d'une fausse philosophie à fouler aux pieds les droits de l'autorité, il a voulu ramener l'attention sur ce principe de certitude, et lui donner un crédit et une force nouvelle, afin d'opposer à l'esprit du siècle des armes assorties aux circonstances : c'était là une vue très-juste. Mais, pour restituer toute leur force aux preuves qui résultent du témoignage, pour redonner, si l'on peut ainsi dire, à l'autorité toute son autorité, il fallait se garder d'affaiblir les autres fondemens de la certitude, et d'aller contre le but en anéantissant les appuis sur lesquels repose l'autorité elle-même. Il était à craindre qu'en voulant étendre les limites de l'autorité hors de sa propre sphère, en l'appliquant à des objets qui lui sont étrangers, auxquels elle n'a rien à faire et qui peuvent se passer d'elle, on n'en vînt ainsi à lui faire contester sa validité dans les choses mêmes qui sont de son ressort et dont elle est l'indispensable soutien.

Toute règle a des bornes, et l'autorité a les siennes. Il est des vérités de divers ordres, qui ne peuvent s'établir que par des preuves qui leur conviennent. On a observé, avec une grande justesse, que Dieu n'a pas réduit l'homme à un seul moyen de parvenir à la connaissance des vérités qui intéressent son état actuel et ses destinées à venir; mais qu'une sage, puissante et généreuse Providence lui a prodigué les secours qui pouvaient l'aider dans ses recherches, et les a appropriés soit à la diversité des objets, soit à la variété des situations où l'homme peut se trouver. Quant à l'autorité, sa compétence est déterminée dès long-temps, et des esprits éminemment éclairés en ont apprécié les droits avec un juste discernement.

» Le respect, dit Pascal, que l'on porte à l'antiquité, est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il devrait avoir le moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril; et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons. Mon intention n'est point de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop; et je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique

» l'on veuille établir leur autorité seule au pré-
» judice du raisonnement. Mais, parmi les cho-
» ses que nous cherchons à connaître, il faut
» considérer que les unes dépendent seulement
» de la mémoire et sont purement historiques,
» n'ayant alors pour objet que de savoir ce que
» les auteurs en ont écrit; les autres dépendent
» seulement du raisonnement et sont entière-
» ment dogmatiques, ayant pour objet de cher-
» cher et de découvrir les vérités cachées. Cette
» distinction doit servir à régler l'étendue du res-
» pect pour les anciens.

• • • • •
» Mais où l'autorité a la principale force, c'est
» dans la Théologie, parce qu'elle y est insépa-
» rable de la vérité et que nous ne la connais-
» sons que par elle.

• • • • •
» Il n'en est pas de même des choses qui tom-
» bent sous les sens ou sous le raisonnement.
» *L'autorité y est inutile; la raison seule a*
» *lieu d'en connaître; elles ont leurs droits*
» *séparés.* L'une avait tantôt tout l'avantage;
» ici l'autre règne à son tour.

• • • • •
» L'éclaircissement de cette différence doit
» nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui
» apportent la seule autorité pour preuve dans

» les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la Théologie, au lieu de l'autorité de l'Ecriture et des Pères.

• • • • •

» Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance; et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que s'ils fussent restés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité, du fruit de leurs inventions.

• • • • •

» Cependant il est étrange de quelle façon on révère leurs sentimens. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme si s'ils n'avaient plus laissé de vérités à naître. N'est-ce pas là indignement traiter la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans

» cesse ; au lieu que l'instinct demeure toujours
» dans un état égal (1) ? »

Telle est la part que fait à l'autorité le célèbre auteur des *Pensées*, en réservant aux facultés naturelles de l'homme les attributions respectives que leur a réparties le Créateur. M. de La Mennais, au contraire, refuse tout à ces mêmes facultés ; selon lui, l'autorité est l'unique fondement de toute certitude, et il affirme sans cesse qu'il ne saurait y en avoir d'autre. Voici en peu de mots la substance de son système, exprimée, autant que possible, dans ses propres termes.

« Les seuls moyens de connaître que nous trouvions en nous sont les sens, le sentiment et le raisonnement. Or, il est de fait que souvent les sens nous trompent, que le sentiment intérieur nous trompe, que la raison nous trompe, et que nous n'avons en nous aucun moyen de reconnaître quand nous nous sommes trompés, aucune règle infaillible du vrai.

» Qu'il y ait contradiction entre les rapports des sens, les témoignages intérieurs de l'évidence, ou les jugemens raisonnés de plusieurs individus, sur-le-champ le défaut d'accord pro-

(1) *Oeuvres de Pascal*, Tome II, pages 1-7, édition de 1779.

duit l'incertitude, et l'esprit demeure en suspens, jusqu'à ce que le consentement commun ramène avec soi la persuasion. *Un principe, un fait quelconque est plus ou moins douteux, plus ou moins certain, selon qu'il est adopté, attesté plus ou moins universellement. Toutes les idées humaines sont pesées à cette balance; les hommes n'ont pas d'autre règle pour les apprécier. Le consentement commun, sensus communis, est pour nous le sceau de la vérité; il n'y en a point d'autre.* » (Tome II, Chap. XIII.)

Le consentement commun, règle infaillible du vrai, prouve l'existence de Dieu. « Dieu est, parce que tous les peuples attestent qu'il est; et Dieu connu, tout s'explique; les intelligences créées remontent à leur source, à l'intelligence éternelle d'où elles sont émanées.. L'homme a reçu, au moment où il est sorti des mains du Créateur, tout ce qui lui était nécessaire pour se conserver et se perpétuer comme être intelligent, aussi bien que comme être physique. Donc il a reçu la pensée, la vérité, la parole. Cette première révélation, en nous expliquant notre existence, incompréhensible sans elle, explique encore notre intelligence, et nous en montre le fondement dans les vérités essentielles reçues dans l'origine, et invinciblement crues sur *le témoignage de Dieu, dont l'autorité devient*

ainsi la base de la certitude, et la raison de notre raison. » (Ibid. Chap. XV.)

Ainsi la raison générale dérive immédiatement de la raison divine et ne peut errer ; d'où il s'ensuit que le *consentement commun ou l'autorité du genre humain est infaillible* (1).

Mais autant M. de La Mennais élève et ennoblit la raison générale, autant il s'attache à anéantir la raison privée et à dépouiller l'homme individuel, de tous les secours qu'il croirait trouver dans l'usage des facultés physiques et intellectuelles qu'il a reçues avec l'être et la vie, lesquelles sont bien aussi chactue un don de la munificence divine, et qui sont, après tout, les seuls élémens en vertu desquels il existe une société humaine et une raison générale.

Pascal, qu'on ne peut accuser d'avoir méconnu la misère de l'homme et la faiblesse de sa raison, Pascal avait dit : « L'homme n'est qu'un roseau, » le plus faible de la nature, mais c'est un roseau « pensant. Il est dangereux de trop faire

(1) Oserait-on affirmer que la raison particulière ne procède pas de la raison divine ? et de ce que la raison individuelle est un don de Dieu, s'ensuivrait-il qu'elle ne peut s'égaler ? Si l'on dit que la chute de l'homme a obscurci la raison privée, comment s'y prendrait-on pour prouver que cet obscurcissement est resté sans influence sur la raison générale ?

» voir à l'homme combien il est égal aux bêtes,
 » sans lui montrer sa grandeur. Que l'hom-
 » me donc s'estime son prix : car il a en lui une
 » nature capable de bien. Il a en lui la
 » capacité de connaître la vérité. Je blâme
 » également et ceux qui prennent le parti de
 » louer l'homme , et ceux qui le prennent de le
 » blâmer. Ce sont deux excès également
 » dangereux , d'exclure la raison , de n'admettre
 » que la raison (1). »

M. de La Mennais est venu ensuite , qui a dit : « On ne saurait se défendre d'une pitié pro-
 » fonde à la vue d'une faiblesse si extrême et si
 » incurable. Et cependant cette raison hautaine
 » osera vanter sa grandeur , et s'enorgueillir inso-
 » lemmment , au milieu de ses domaines fantas-
 » ques et de ses richesses imaginaires. Faisons-
 » lui donc sentir une fois sa prodigieuse indi-
 » gence ; dépouillons-la comme un roi de théâ-
 » tre , de ses vêtemens empruntés , et que se-
 » voyant telle qu'elle est , nne , infirme , défail-
 » lante , elle apprenne à s'humilier , et à rougir
 » de son extravagante présomption. »

Voici maintenant quel cas fait cet écrivain de ce qu'il appelle lui-même les *seuls moyens de connaître que nous trouvions en nous* , c'est-

(1) *Pensées de Pascal* , passim.

à-dire, des seuls moyens que Dieu nous ait donné, pour parvenir à quelque connaissance; car les moyens qui seraient hors de nous ne peuvent rien sur nous que par l'intermédiaire de nos facultés.

» La première leçon que *les sens* nous donnent, est de nous en défier. Chacun d'eux nous abuse; ils se convainquent mutuellement d'imposture; un point sur lequel on parviendrait à les accorder, pourrait n'être qu'une erreur commune. Quand nous réussirions toujours à les concilier, nous n'en serions pas plus avancés: un sixième sens ne pourrait-il pas troubler leur accord? Une légère modification dans nos organes détruirait peut-être toute notre science. Peut-être y a-t-il des êtres qui tiennent pour faux ce qui est vrai pour nous. Qu'est-ce que sentir? qui le sait? suis-je même certain que je sente? quelle autre preuve en ai-je que ma sensation même (1), ou plutôt je ne sais quelle croyance souvent trompeuse? Le oui, le non a ses vraisemblances; et qui démontrerait que la vie entière n'est pas un rêve, une chimère indéfinissable, ferait plus que n'ont pu faire tous les philosophes jusqu'à ce jour.

(1) *La sensation ne prouve pas la sensation.* Nous aurons occasion de rappeler cette manière de raisonner de l'auteur de l'*Essai*.

» Le *sentiment*, et sous ce nom il faut comprendre l'*évidence*, n'est pas une preuve plus certaine de vérité que les sensations. Le sentiment du vrai et du faux, du bien et du mal, varie selon les circonstances, les intérêts, les passions. Rien ne nous est aujourd'hui si évident, que nous puissions nous promettre de ne le pas trouver demain ou obscur ou erroné. La force avec laquelle le sentiment nous entraîne ne prouve rien en faveur des principes que nous adoptons sur son autorité. Nos sentimens les plus intimes et nos principes les plus évidens peuvent n'être que de pures illusions.

» En vain appelons-nous à notre secours *le raisonnement* : fragile barrière contre le doute ! ou plutôt torrent impétueux qui brise toutes les digues, emporte et submerge toutes les certitudes. Rien ne l'arrête, rien ne lui résiste ; il ébranle la nature même. Quelle est la vérité que le raisonnement ait laissée intacte ? On peut tout soutenir, tout contester, même sans recourir à des principes divers (1). Ce n'est pas tout. Lors-

(1) M. de La Mennais ne ferait-il par hasard aucune distinction entre le raisonnement proprement dit et le sophisme ? Nous pouvons être conduits à l'erreur de deux manières par la voie du raisonnement : 1.^o en partant d'un principe faux et en tirant de ce principe une conséquence juste ; 2.^o en tirant une fausse conséquence

que notre esprit compare, infère, conclut, que fait-il que mettre en œuvre les matériaux que lui fournit *la mémoire*? entièrement à la merci de cette faculté mystérieuse, il dispose et combine les idées qu'il reçoit d'elle aveuglément. Or, dépourvus de tout moyeu de vérifier ses rapports, nous ne saurions nous assurer que nos réminiscences ne sont pas des illusions. La mémoire seule atteste la fidélité de la mémoire, nous en croyons son témoignage sans l'ombre même d'une preuve; nous n'avons aucune certitude que la mémoire ne nous trompe point. » (Tome II, Chap. XIII) (1).

d'un principe vrai. Mais une conséquence légitime déduite d'un principe vrai, sera nécessairement une vérité. Pour accuser le raisonnement de nous égarer toujours, il faudrait donc supposer ou qu'il n'existe aucune vérité quelconque, ou que nous sommes dans l'impuissance absolue de démêler une conséquence réellement contenue dans une proposition donnée. Le raisonnement n'est autre chose qu'un acte de l'intelligence mise en pratique. Dirons-nous que l'intelligence n'a été donnée à l'homme que comme une lueur essentiellement trompeuse, pour l'égarer de toute nécessité? Que l'on puisse abuser du raisonnement, cela ne prouve pas qu'un esprit droit, dirigé par la bonne foi, n'en puisse faire un bon usage.

(1) « Notre logique manque de base, dit l'auteur de *l'Essai*; elle s'appuie uniquement sur des hypothèses gratuites, aussi douteuse elle-même que ces hypothèses. . . . Les règles du raisonnement, relatives à notre

Nous avons beaucoup abrégé cet acte d'accusation contre les seuls moyens dont l'homme se sert, dès l'origine des choses, pour acquérir des connaissances quelconques ; nous disons encore une fois *les seuls moyens*, car les notions et les vérités qui nous sont communiquées par la tradition et par le témoignage, nous ne les recevons que par l'entremise des sens, et nous n'en conservons le dépôt que par le secours de la mémoire. Cette censure anière et exagérée des facultés naturelles de l'homme, qui tend à renverser des principes traditionnels admis dans toutes les Ecoles les plus saines de philosophie, ne s'accorde guères avec l'estime que professe M. de La Mennais pour les traditions humaines, et nous paraît peu propre à recommander son système.

» nature, ne sont peut-être pas moins fautives que les premières notions d'où on les déduit, et nous ignorons si notre logique, au lieu d'être un instrument de vérité, n'est point une théorie de l'erreur. » (Tome II, page 16). Cette logique qui manque de base, l'auteur l'avait appelée l'*inflexible logique* (Tome I, page 211) ; et c'est, en effet, avec le secours des lois inflexibles du raisonnement, qu'il renverse d'une manière si victorieuse toutes les doctrines qu'il combat dans son premier volume. Aurait-il donc à craindre de n'avoir employé que *des règles fautives et une théorie de l'erreur*, dans les arguments pressans qui lui ont servi à confondre les athées, les déistes et les protestans ?

Nous n'ignorons pas que M. de La Mennais dit, dans la *Défense de l'Essai* (page 136), que la première partie de son Chapitre XIII n'est autre chose qu'*une analyse sommaire des principaux systèmes de philosophie*, et qu'il a négligé d'en avertir le lecteur *par une ou deux phrases* qu'il aurait pu ajouter. C'est-à-dire, que, selon lui, l'impuissance des facultés de l'homme privé, telle qu'il l'a exposée, serait la conséquence de tout système de philosophie qui ne prend pas l'autorité générale pour base unique de la certitude; d'où il s'ensuit que cette impuissance est, à ses yeux, nécessairement conforme au tableau qu'il en a tracé; puisque c'est à cause de cette impuissance telle qu'il la conçoit, qu'il a cherché une base plus solide dans l'autorité. Et en effet, cette opinion sur les facultés de l'homme privé lui est si bien personnelle, que parlant ailleurs très-certainement en son nom, d'une manière expresse qui ne laisse aucune incertitude, il a dit, ainsi que nous aurons occasion de le rappeler plus loin, *qu'il faut mépriser la raison particulière, au point de douter toujours de ce qui lui semble le plus évident, et que l'on doit constamment supposer qu'elle se trompe.* (Tome II, Note de la page 23).

Dans la *Défense de l'Essai*, il dit, il est vrai, qu'il n'avait point prétendu avancer que les sens, le sentiment et le raisonnement nous trom-

peut *toujours*, mais que ces moyens pouvant nous tromper quelquefois, cela suffit pour qu'ils ne puissent être considérés comme infaillibles. (*Défense*, pages 149 et 150). Mais, d'un autre côté, M. de La Mennais assurant que nous n'avons en nous, hors de l'autorité, aucun moyen de reconnaître quand les sens, le sentiment et le raisonnement ne nous trompent pas, il reste toujours l'opinion expresse que, *dans aucun cas*, ils ne peuvent nous donner une certitude infaillible, sans le recours à la raison générale. Aussi l'auteur répète-t-il dans la *Défense*, à l'endroit même cité plus haut, que *l'homme isolé ne saurait être certain de rien*; et c'est là le principe que nous ne saurions admettre sans exception.

Dans le cours des observations que nous entreprenons de consigner ici touchant la doctrine de M. de La Mennais relative au fondement de la certitude, il arrivera sans doute que, sans avoir lu, à beaucoup près, tous les écrivains qui ont déjà combattu cette doctrine, nous nous rencontrons avec eux sur plusieurs points (1) : un

(1) Nous déclarons qu'entre autres écrits publiés contre la doctrine philosophique de M. de La Mennais, qui nous sont inconnus, nous n'avons point lu ceux de MM. Jondot, Baston et Paganel. Si des circonstances fortuites nous ont procuré la lecture de quelques résu-

même sujet doit naturellement faire naître les mêmes réflexions ; mais , en reproduisant des remarques qui ont pu déjà être faites, peut-être les présenterons-nous sous un autre point de vue , et peut-être aussi trouvera-t-on dans ce Mémoire quelques observations nouvelles ou accompagnées de nouveaux développemens.

§. II. *Des bases de la Philosophie.*

M. de La Mennais pense que tous les systèmes de philosophie conduisent nécessairement à un scepticisme universel , parce qu'ils manquent de base , selon lui , c'est-à-dire , d'une vérité première qui soit hors de toute contestation. « Rien n'est prouvé , dit-il , parce que les preuves même auraient besoin d'autres preuves , » et ainsi en remontant jusqu'à l'infini. »

Pour admettre le système de M. de La Mennais , on est donc fondé à lui demander sur quelle base il l'établit , quelle est la vérité première d'où il part. Il pose en fait l'existence de l'homme social , pour qui la raison générale de

tations partielles du système de M. de La Mennais , nous avons voulu à dessein ignorer , avant la publication de notre Mémoire , les observations de la plupart des adversaires de cette doctrine , afin de conserver à nos réflexions toute leur indépendance .

vient le fondement de toutes les croyances. Mais comment l'homme social sait-il qu'il est homme social ? comment sait-il même qu'il existe ? Est-ce par le sens intime ? c'est-là le principe de Descartes, que l'auteur n'admet pas. Est-ce par le témoignage du genre humain ? il est donc certain de l'existence des autres hommes, avant de l'être de la sienne propre. Et comment sait-il qu'il y a d'autres hommes ? qui lui garantit que l'existence du genre humain n'est pas une illusion qui le trompe ? Si toute preuve a besoin d'une autre preuve, comment la doctrine seule de M. de La Mennais serait-elle exempte de cette nécessité ? L'homme social n'est-il pas un individu comme un autre ? Et si un homme seul ne peut être assuré de rien, un homme quelconque ne peut se regarder comme appartenant à une famille, avant de savoir si cette famille existe.

M. de La Mennais, pour échapper à l'objection qu'il fait aux philosophes qui veulent tout établir *par le raisonnement*, dit que toute saine philosophie doit commencer *par un acte de foi*, ce que nous ne voulons point contester. Mais quel est pour lui cet acte de foi ? « Le » même sentiment, dit-il, qui nous attache à « l'existence, nous force de croire et d'agir con- » formément à ce que nous croyons. Il se forme, « malgré nous, dans notre entendement, une

» série de vérités inébranlables au doute , soit
 » que nous les ayons acquises par les sens , ou
 » par quelque autre voie. . . . C'est cette im-
 » puissance de douter , ou du moins , si l'on
 » doute , l'assurance d'être déclaré fou , inépte ,
 » ignorant , par les autres hommes , qui cons-
 » titue toute la certitude humaine. Le consent-
 » ement commun , *sensus communis* , est pour
 » nous le sceau de la vérité ; il n'y en a point
 » d'autre (Tome II , pages 19. et 20). »

Si le consentement commun est l'unique sceau de la vérité , s'il n'y a pas d'autre certitude , les vérités inébranlables au doute dont on vient de parler ne sont donc certaines que parce qu'elles sont attestées par le consentement commun. Mais , pour savoir si elles sont réellement attestées par l'autorité du genre humain , il faut être certain si le genre humain existe ; et cette autre certitude , pourra-t-elle se tirer du consentement commun , unique sceau de la vérité , seule garantie de toute vérité quelconque ? ce serait à n'en plus finir. On voit qu'il est impossible de se tirer des difficultés qui naissent du principe de M. de La Mennais.

En vain répétera-t-on sans cesse que ce qui est attesté par le témoignage universel est certain : le témoignage suppose l'existence des témoins , et c'est l'existence des témoins qu'il faut prouver. Ici l'auteur de l'*Essai* nous prête

ses propres armes : en se servant d'une forme d'argument fréquemment employée par lui, on peut dire : Pour croire au témoignage de la raison générale, il faut être certain qu'il existe une raison générale ; or la raison générale ne peut être la preuve de la raison générale, puisque c'est elle qu'il s'agit de prouver. (1).

Est-il donc vrai qu'un homme sensé puisse en venir jusqu'à douter de sa propre existence, faute de trouver en lui une première vérité certaine, un point fixe sur lequel il puisse d'abord s'appuyer ? Un philosophe cherche la base de la certitude, le principe primitif de toute connaissance. Il écarte de son esprit toutes les notions qu'il possède ou qu'il croit posséder ; il remet, si l'on veut, tout en question. Sachant que les sens peuvent le tromper, il récuse leur témoignage et suppose que, dans le système entier des impressions qu'il éprouve, il se peut faire qu'il ne soit que le jouet d'une complète illusion : il n'y a donc plus d'univers pour lui. Arrivé là, il pourrait dire : J'ignore s'il existe quelque chose hors de moi ; mais j'éprouve des impressions telles que je devrais les éprouver si j'étais un être réel et qu'il existât en effet des objets autour de moi ; ces impressions, quelle qu'en

(1) Voyez ci-deyant la Note de la page 78.

soit la cause , il est certain que je les éprouve ; or , le néant ne peut rien éprouver ; je suis donc un être réel. Mais poursuivons , et laissons cet homme achever de creuser un vide absolu autour de lui. Il se dépouille de ses sens et il admet que ses impressions même puissent n'être qu'un vain prestige. Le voilà plongé dans un doute universel ; mais ce doute peut-il atteindre son intelligence ? S'il pouvait douter un instant de sa propre existence , son existence lui serait prouvée par ce doute même , car , on l'a dit avant nous , le néant ne peut douter. En se demandant s'il est quelque chose , il se rend témoignage à lui-même qu'il est un être réel , car le néant ne peut s'interroger ; là où il n'y a rien , il n'y a ni doute ni question. C'est à peu près ainsi que s'exprime Malebranche : La première de toutes nos connaissances , dit-il , est l'existence de notre ame ; nous la connaissons *par conscience* : je conclus que je suis , parce que je me sens , et que le néant ne peut être senti.

Il est donc impossible que le philosophe dont nous parlons doute de lui même. Le voilà donc certain de son existence , et , avec cet anneau qu'il vient de saisir , il ramènera devant lui toute la chaîne des êtres qui semblaient avoir disparu.

Je suis un être *contingent* , dira-t-il , et je n'ai pu être à moi-même ma propre cause. Mais l'être de qui je tiens l'existence est ou un être

contingent comme moi, ou un être nécessaire. S'il est un être contingent, son existence m'oblige de remonter à une cause antérieure, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je trouve une cause première, indépendante de toute autre cause. Ainsi le philosophe arrivera inévitablement à l'existence d'un être nécessaire, d'un être par soi, dont les attributs infinis sont une conséquence rigoureuse de sa nature, qui est la plénitude de l'être. Ainsi sera démontrée l'existence de Dieu.

Méditant sur la nature de Dieu, il n'en pourra méconnaître l'indépendance, la toute-puissance, l'immensité, la liberté, l'intelligence, la sagesse et la bonté infinies, en un mot, la plénitude des perfections qui appartiennent à l'être par soi. Dès lors, la véracité de Dieu dissipe toutes ses incertitudes sur l'existence des objets extérieurs, et l'univers paraît à ses yeux dans toute sa réalité.

M. de La Menais ne croit pas que Descartes ait pu dire : *Je pense, donc je suis*, parce que, selon lui, cela revient à dire : *Je suis, donc je suis*, attendu que la pensée suppose l'existence. Eh ! oui sans doute, la pensée suppose l'existence ; et c'est précisément par cette raison que la conclusion de Descartes est rigoureuse. Réduit à la dernière extrémité, par les efforts qu'il a faits pour dépouiller toute croyance, Descartes essaye de révoquer en doute sa propre

existence, mais il ne peut y parvenir : et, quand il le pourrait, le fait même de son doute, dont il a apparemment la conscience actuelle, est un exercice de la pensée, et cette pensée, qui est un acte de l'existence, il ne peut la nier : elle le poursuit et lui fait sentir, malgré lui, si l'on veut, sa présence ; elle l'avertit de la réalité de son être, et dès-lors il est forcée de dire : *Je pense, donc je suis.* Descartes, en vertu même de son doute universel, n'est-il pas fondé à dire : *Je pense !* Et quand il aurait voulu dire : *Je doute même si je pense*, ce nouveau doute, s'il eût été possible, n'aurait-il pas encore été lui-même un acte de la pensée, et ne l'aurait-il pas réduit à avouer le fait de sa pensée ? Or, parce que la pensée suppose l'existence, Descartes était donc, encore une fois, invinciblement entraîné à cette conséquence : *Donc je suis.*

Au reste, si l'observation de M. de La Menzais contre le raisonnement de Descartes est une réfutation, cette observation condamne tout enthymème exact, précisément sur ce qui en fait l'exactitude ; car ce genre d'argument n'est concluant qu'autant que la conséquence est essentiellement contenue dans le principe. Ainsi tout enthymème rigoureux ne serait, par là même, qu'un pléonasme. Considérer comme tel tout argument de cette forme, ce serait n'y pas remarquer la proposition générale qui y est au moins

implicitelement contenue ; ce serait confondre l'identité absolue avec une identité partielle. Des deux propositions d'un enthyémème exact , l'une est prise dans un sens plus étendu que l'autre ; et la rigueur de la conséquence peut avoir lieu dans deux cas différens : ou la vérité de la proposition particulière résulte d'une vérité plus générale qui la renferme expressément ; ou la vérité plus étendue s'ensuit d'un seul des cas particuliers dont chacun à part la suppose essentiellement. Ainsi l'existence entraînant avec elle divers attributs , qui tous la supposent , prouver un seul de ces attributs , c'est prouver l'existence elle-même : tel est le fond du raisonnement de Descartes. Comme la pensée est un attribut de l'existence , Descartes peut légitimement conclure de la pensée à l'existence , sans faire un pléonasme , sans supposer ce qui est en question ; car le *fait de la pensée* ne peut être mis en question. Si cette manière de raisonner était vicieuse , il en faudrait dire autant de ces propositions : *Dieu est infiniment parfait , donc il est souverainement juste.* Prétendrait-on que cela ne signifie autre chose , sinon que , *Dieu est juste , donc il est juste* , par la raison que la perfection suppose la justice ? Il faudrait alors renoncer à toute espèce de raisonnement.

Tout principe renferme ses conséquences ; et s'il n'était jamais permis de déduire et d'exprimer

mer ces conséquences, à moins de faire une suite de pléonasmes, toute science se réduirait à l'énoncé d'un principe unique, d'une vérité première, qui renferme implicitement toutes les autres vérités, le corps de la science tout entière (1).

On demande au philosophe qui de sa pensée conclut l'existence de son ame, s'il entend faire un raisonnement ou simplement affirmer un fait.

(1) On se persuadera difficilement qu'un homme tel que Descartes, que la postérité a placé au rang des génies du premier ordre, n'ait établi toute sa philosophie que sur un ridicule pléonasmie. M. de La Mennais traite de *naïsce la philosophie de Descartes*. MM. de Maistre et de Bouald y ont vu quelque chose de plus que de la *naïsérie*. Quelques écrivains ont assimilé M. de La Mennais au comte de Maistre, dont les doctrines philosophiques sont diamétralement opposées à celle de l'auteur de *l'Essai*. Le comte de Maistre admet sans restriction le *système des idées innées*, qui tend à donner à la raison privée un degré d'autorité que M. de La Mennais est loin de reconnaître. On a présenté comme un argument en faveur de la doctrine philosophique de M. de La Mennais, les éloges que ses ouvrages ont reçus à Rome. Nous sommes bien éloignés de contester la justesse de ces éloges, mérités à tant d'égards. Mais nous observerons que les écrits de M. de Maistre, partisan et admirateur de Descartes et de Malebranche, n'ont pas été traités bien défavorablement, comme l'on sait, dans la capitale du monde chrétien.

Dans le premier cas , on lui conteste de s'appuyer sur une première vérité; et dans le second , on lui demande *quel motif il a de croire au fait qu'il veut affirmer* : dans l'une et l'autre supposition , on lui demande comment il peut croire à sa propre raison avant de croire à la raison générale , qui seule peut confirmer le jugement de la sienne. Voici ce qu'il peut répondre :

« J'affirme un fait , et je raisonne tout à la fois. J'affirme un fait , qui est pour moi une première vérité , et je m'appuie sur cette vérité pour établir mon raisonnement. Ce fait est ma pensée. Je crois à ma pensée , parce que je la sens , et que le néant , je le répète , ne peut se sentir. Mais je ne puis sentir immédiatement l'existence des autres hommes. Pour que la raison générale puisse confirmer le jugement de la mienne , il faut auparavant que je sois assuré qu'il existe une raison générale. Or , s'il existe des hommes , je ne puis l'apprendre que par le témoignage de mes sens ; car , si je présume qu'il y a des hommes , c'est apparemment parce que je les vois , que je les entends , que je puis les toucher ; mais j'ignore encore moi-même si j'ai des sens , si j'ai un corps ; et d'ailleurs , si j'ai des sens , je ne puis , dites-vous , me fier à leur témoignage. Au moins , pour savoir d'abord si j'ai des sens , il faudra , selon vous , que je consulte la raison générale , sans laquelle , répé-

tez-vous à chaque instant, il n'y a aucune certitude quelconque. C'est-à-dire, que le genre humain m'apprendra d'abord que j'ai des sens, au moyen desquels j'apprendrai ensuite que le genre humain existe : ce qui signifie que je pourrai apprendre s'il existe des hommes, lorsque je serai préalablement assuré qu'il existe des hommes.

« Mais n'ai-je pas le droit de demander à mon tour quel motif on a de croire au fait sur lequel repose le système de l'autorité considérée comme l'unique garantie de toute certitude, savoir, l'existence de l'homme social, ou l'existence du genre humain ? Le premier acte de foi, dans le système de l'auteur de l'*Essai*, est l'existence de la société humaine ; et celui de l'homme privé, est sa propre existence. Or tout acte de foi repose sur un motif quelconque. Ce motif, pour l'homme privé est le témoignage du sens intime. Et la croyance à l'existence du genre humain supposerait d'abord l'existence de l'homme croyant, attestée par son sens intime, et ensuite la certitude du témoignage de ses sens, deux motifs rejetés par l'auteur de l'*Essai* ; il ne reste donc que l'autorité générale : c'est-à-dire, que l'on croit à l'existence des hommes, parce que l'on croit à l'existence des hommes. »

M. de La Mennais avait prévu ces difficultés : « Les objections, avait-il dit, contre la certitude

» que chaque homme , considéré individuellement et sans relation avec ses semblables ,
» prétendrait trouver en soi , peuvent , je le
» sais , se rétorquer contre la certitude qui
» résulte du consentement commun. Aussi ne
» cherché-je point à l'établir par la raison. Main-
» tenant cela serait impossible. » (Tome II ,
page 29). Il reproduit cette remarque dans la
Défense de l'Essai , et , à la suite de ces mots ,
maintenant cela serait impossible , il ajoute
en note : » Parce qu'alors nous n'avions pas en-
» core trouvé Dieu , et que , sans Dieu , il n'y
» a de certitude d'aucune espèce. » (*Défense* ,
page 187).

Ainsi , après avoir prouvé l'existence de Dieu , il peut dès-lors établir *la certitude qui résulte du consentement commun*. Mais , comment prouve-t-il l'existence de Dieu ? Par le consentement commun , qui est aussi l'unique fondement de toute certitude. C'est - à - dire , que la certitude du consentement commun prouve d'abord l'existence de Dieu , et ensuite , l'existence de Dieu prouve la certitude du consentement commun. En d'autres termes : Le témoignage des hommes démontre qu'il y a un Dieu , et l'existence de Dieu , *sans laquelle il n'y a de certitude d'aucune espèce* , prouve qu'il y a des hommes , dont le témoignage atteste son existence. On voit que , de quelque côté que l'on se

tourne dans le système de l'auteur de *l'Essai*, on ne saurait échapper à un cercle vicieux (1).

§. III. — *Si l'autorité est l'unique fondement de la certitude.*

Pour s'assurer si l'autorité est en effet l'unique fondement de la certitude, il faut examiner 1.^o si la certitude de l'autorité ne repose point sur d'autres certitudes antérieures, 2.^o si d'autres motifs de nos jugemens ne peuvent point offrir,

(1) M. de La Mennais donne, dans une Note, trois preuves de l'existence de Dieu, qui sont indépendantes de l'autorité, une preuve métaphysique, une preuve physique et une preuve mathématique. « Les preuves » particulières de l'existence de Dieu, dit-il, n'étant que « des moyens de mettre cette grande vérité à la portée » de la raison individuelle, et comme un secours à sa « faiblesse, pour lui aider à s'élever à la hauteur de » la raison générale, il n'entre pas dans notre plan de « les exposer. Cependant, en faveur de ceux qui croient à la nécessité de ce secours, etc. » (Tome II, page 57).

Il y a deux conséquences importantes à tirer de ce passage : 1.^o Que, de l'avis de l'auteur, les preuves de certitude tirées de la raison générale, ne sont pas toujours à la portée de la raison de l'homme privé; 2.^o que la plus grande de toutes les vérités, l'existence de Dieu, peut se démontrer par d'autres moyens que par le consentement commun.

dans certains cas, une certitude indépendante de l'autorité.

Or premièrement, pour savoir si l'autorité tire toute sa force d'elle-même, si elle n'emprunte rien aux autres motifs de crédibilité généralement admis en philosophie et rejetés par l'auteur de l'*Essai*, prenons le cas le plus favorable à la cause du consentement commun, et voyons quelles seront, dans ce cas, les conditions indispensables pour établir la certitude.

Nous supposerons qu'il s'agisse d'un point déterminé, qui n'offre rien de vague, rien d'équivoque dans sa nature; d'un point susceptible de frapper directement l'attention publique, d'être apprécié par un plus grand nombre de juges compétens. Et, comme il est plus facile de connaître l'assentiment d'un certain nombre d'hommes, que celui de plusieurs générations et de plusieurs nations à la fois, nous circonscrirons le temps et les lieux.

Pour obtenir la réunion de ces circonstances, nous prendrons pour exemple un événement public arrivé, si l'on veut, sous les yeux des habitans d'une ville entière. C'est ici le triomphe de l'autorité humaine; et l'on ne peut discerner qu'il ne soit bien plus facile de constater la vérité d'un fait positif de cette nature, que de s'assurer du consentement de la raison générale sur une maxime susceptible d'interprétation, sur

quelque doctrine hors de la portée de la plupart des hommes. Voyons donc quelles sont les conditions nécessaires pour la validité du témoignage, au sujet d'un fait rapporté d'abord par des témoins oculaires, et transmis ensuite par tradition.

Voici ce qu'on dira pour établir la certitude du fait dont il est question. Plusieurs milliers de témoins dignes de foi ont vu l'événement, qui s'est passé en leur présence. Or il est impossible qu'un si grand nombre d'hommes aient pu se tromper tous à la fois ; ils n'ont pu être tous ensemble et au même instant abusés par une illusion. Tous ont rapporté le fait de la même manière, quant aux circonstances essentielles ; ils ont tout au plus varié sur quelques détails particuliers et indifférents en eux-mêmes, sans qu'il y ait néanmoins de contradictions formelles dans leurs récits. Aucun habitant de la ville ne s'est élevé contre cette déposition générale ; aucun d'eux n'a contredit l'événement. Pour pouvoir en soupçonner la fausseté, il faudrait supposer un concert unanime, un accord de tous les habitans sans exception, une convention expresse pour soutenir le mensonge, pour fermer toutes les voies par où la vérité pourrait s'échapper ; il faudrait admettre dans tous les individus de cette multitude, une discréption à toute épreuve et sans exemple. Douter, en pareil

* *

cas, de la vérité du fait, serait un acte de démence. Examinons donc sur quoi repose cette certitude inébranlable aux yeux de tout homme sensé.

Et d'abord, qu'est-ce qu'un témoin *digne de foi*? C'est un homme *sain*, comme l'on dit, *de sens et d'entendement*, c'est-à-dire, régulièrement organisé, jouissant pleinement de l'usage de ses sens, et doué d'une intelligence au moins ordinaire ; c'est de plus un homme réputé véridique dans l'acte particulier de son témoignage, c'est-à-dire, racontant ce qu'il a réellement vu, n'ayant aucun intérêt à déguiser la vérité, ou la manifestant contre son intérêt même.

Il faut donc, dans l'exemple indiqué ci-dessus, qu'avant tout j'ajoute foi *au rapport des sens* de chacun des témoins. Ici nous arrêtera M. de La Mennais, qui nous dira que, si la relation des sens de chaque témoin pris à part mérite confiance dans le cas actuel, c'est parce qu'elle est fortifiée de l'accord universel du rapport des sens de tous les témoins. Mais, croire au rapport des sens en proportion du nombre des témoins, n'est-ce pas supposer que le plus grand nombre des hommes ont des sens dignes de foi? Des instruments vicieux n'en deviennent pas meilleurs par le nombre. S'il était possible qu'un point sur lequel s'accordent tous les sens d'un individu *ne fut qu'une erreur commune*, il serait tout aussi pos-

sible qu'un point sur lequel s'accorde un même sens de plusieurs témoins, ne fut également qu'une erreur commune. Il est même bien plus facile de concevoir qu'un même organe de plusieurs individus soit trompé de la même manière, que d'imaginer que des organes de nature différente se trompent à la fois sur un même point. Que plusieurs personnes aient le goût dépravé, leur jugement uniforme sur la qualité d'un mets n'en sera pas moins faux. Ce n'est pas ici le cas d'un faisceau qui se fortifie par le nombre des pièces que l'on y ajoute; car la force d'un faisceau n'augmente pas par cet accroissement, que parce que chaque pièce a une force réelle et toute la force qu'elle peut comporter. Si les sens de l'homme privé sont essentiellement suspects, la multiplicité des témoins ne prouve rien de plus: que l'on réunisse autant d'erreurs que l'on voudra, il n'en pourra jamais résulter une vérité, et une multitude d'illusions ne sauraient produire une réalité. Ainsi le degré de certitude qui résulte du nombre des témoins, quant au rapport des sens, provient réellement de la fidélité de ce rapport admise individuellement dans la personne de chaque témoin.

On peut concevoir quelque prestige en vertu duquel tous les témoins oculaires du fait se seraient trompés. Mais ce prodige n'étant pas dans l'ordre naturel des choses, nous raisonnons d'a-

près l'*analogie*, c'est-à-dire, d'après la connaissance que nous avons des lois ordinaires de la nature, lorsque nous prononçons sur l'impossibilité d'une semblable illusion. C'est l'*analogie* qui nous donne la certitude où nous sommes que cette illusion n'a pas eu lieu.

Ce que nous venons de dire des sens est applicable à l'intelligence et au discernement, que nous devons également supposer à un degré suffisant dans chaque individu, pour être assurés que les témoins ne se sont pas trompés sur la nature de l'événement; et ici nous sommes obligés de reconnaître l'*évidence* comme un caractère dont la présence a pu seule entraîner la conviction de chaque témoin. Il importe grandement de s'assurer, par exemple, qu'un fait naturel, mais hors de la sphère des connaissances des témoins, n'ait pu être pris pour un miracle; et réciproquement, qu'un miracle réel ait pu être rigoureusement constaté comme tel; examen, distinctions, décisions qui exigent l'intervention du *raisonnement*.

La certitude du fait s'appuie encore sur le rapport du *sens intime*, en vertu duquel les témoins aient pu être bien certains de ce qu'ils éprouvaient; car, si les témoins oculaires n'avaient pu être assurés des impressions qu'ils recevaient, ou même s'ils éprouvaient des impres-

*

sions quelconques, où serait le motif de la moindre confiance dans leur déposition ?

Enfin, si admettant dans la personne des témoins toutes les qualités requises pour juger sainement du fait, dans le cas où il aurait réellement eu lieu, nous tenons pour impossible que, dans le cas contraire, tous les habitans d'une ville aient pu se concerter pour en imposer, c'est encore de l'*analogie* que nous tirons notre motif de certitude à cet égard, parce que l'unanimité d'un tel concert, dont il n'y a pas eu d'exemple, nous paraît absolument contraire aux lois ordinaires de l'ordre moral.

Maintenant, quant à la tradition de l'événement, tous les habitans de la ville ne l'ont pas raconté à la fois, ce sont des hommes privés qui en ont fait le récit. Il faut donc admettre, dans chaque narrateur, nous ne dirons pas seulement la véracité, car celui qui serait tenté d'altérer la vérité aurait à craindre d'être démenti, mais il faut surtout admettre la fidélité de sa *mémoire*.

Ainsi *témoignage des sens*, *raison privée*, *évidence*, *analogie*, *sens intime*, *raisonnement*, *mémoire*, voilà les bases sur lesquelles porte l'assurance que nous avons de la vérité d'un fait, dans les circonstances que nous avons prises pour exemple. L'autorité, en pareille occurrence, est sans doute une preuve irrécusable du fait; mais l'on voit que l'autorité serait sans

*

valeur, si elle n'était appuyée sur d'autres certitudes antérieures, qui sont ses fondemens réels et que l'on ne peut ébranler sans la faire chanceler elle-même.

Si l'autorité repose essentiellement sur divers fondemens d'où elle tire toute sa force, elle devra nous paraître d'autant plus faible, qu'elle aura un plus petit nombre de points d'appui, à moins que nous ne puissions accorder à ceux-ci une plus grande confiance qui établisse la compensation. M. de La Mennais a très-bien reconnu que le nombre de témoignages requis pour produire une certitude complète *dépend, en particulier, du poids de chaque témoignage pris à part.* (Tome II, page 39). Ainsi, dans les matières qui appartiennent à l'ordre intellectuel, qui ne peuvent être saisies par les esprits ordinaires, et qui ne sauraient avoir qu'un petit nombre de juges compétens, il faut davantage accorder à la raison individuelle, si l'on veut conserver à ce genre d'autorité un degré de validité suffisant pour opérer la conviction. Ce ne serait donc pas sans danger pour un grand nombre de vérités, que l'on refuserait toute confiance à la raison privée, et que l'on voudrait regarder comme absolument éteinte dans l'homme individuel, cette lumière naturelle qui, dans le silence des passions, doit nécessairement retrouver et reproduire quelque chose de sa divine origine.

Si la certitude de l'autorité suppose, comme on vient de le voir, d'autres certitudes antérieures, il faut bien, en second lieu, que celles-ci aient quelque chose d'indépendant de l'autorité; car les bases d'un édifice ne peuvent être appuyées sur l'édifice même qu'elles soutiennent.

On a peut-être beaucoup exagéré les erreurs qui peuvent résulter du témoignage des sens. Ne voir que des instrumens trompeurs dans les organes dont le Créateur nous a pourvus, pour nous faire jouir de la magnificence de ses œuvres et des bienfaits de sa providence paternelle, ce serait accuser sa sagesse, son intelligence ou sa puissance. *L'homme*, selon l'heureuse et belle définition de M. de Bonald, est une *intelligence servie par des organes*. Si nos sens n'étaient que des imposteurs, il faudrait plaindre cette intelligence si mal servie; et l'homme ne serait alors qu'un œuvre manquée, échappé des mains de son auteur comme une grossière ébauche sortant de l'atelier d'un artiste inhabile.

Le témoignage de nos sens sera fidèle toutes les foisque nos organes régulièrement conformés seront dirigés sur des objets de leur compétence, placés dans une situation convenable. Mais si nous leur demandons des renseignemens qui ne soient pas de leur ressort, si avec eux nous interrogeons des objets situés hors des limites de leur pouvoir, sera-t-il étrange qu'ils ne puissent nous

satisfaire ? Que les détails d'un objet soient effaçés par la distance et par l'interposition de l'air, l'image qui en résulte est alors ce qu'elle doit être, et notre œil ne nous trompe point en nous la montrant telle que les circonstances l'ont faite. Qu'à l'aspect d'un tableau, nos yeux nous montrent une figure humaine sur une surface plane, ou que la glace d'un miroir nous offre l'image des objets qui sont distribués autour de nous, dirons-nous que nos yeux nous trompent ? Qu'une page écrite placée hors de la portée de notre œil, nous paraisse blanche, cela doit être ainsi ; et vouloir lire dans ce cas, c'est comme si nous voulions toucher avec les mains un corps placé à vingt pieds de distance. On voit par-là ce que devient la fameuse objection de la tour cartée qui vue de loin paraît ronde,

Les sens peuvent nous tromper, si nous voulons prononcer sur la conformité des objets aux impressions qu'ils nous font éprouver. Mais que nous importe la nature intrinsèque et réelle des objets, si les impressions que nous en recevons sont constantes et uniformes, et si à l'aide de nos sens, nous pouvons toujours distinguer les objets les uns des autres ? C'est tout ce qu'il nous faut pour en tirer les secours appropriés à notre condition. On a remarqué avant nous que les sens ne nous trompent guères d'une manière positive, que dans les choses de pure curiosité où de

spéculation, sur des faits qu'une plus grande attention, ou que l'étude des sciences qui y sont relatives peuvent nous montrer sous leur vrai point de vue : telles sont, par exemple, les erreurs d'optique. Mais ce sont là des circonstances indifférentes pour notre conservation ou nos besoins, et il y a peu d'inconvénients à se tromper dans un ordre de connaissances dont on peut se passer. Que le vulgaire croie au repos de la Terre et au mouvement du Soleil, cette croyance n'entraîne aucune conséquence nuisible à ses besoins ou à son bien-être ; la succession des jours et des nuits et la marche des saisons continuent d'avoir pour lui les mêmes résultats.

Si tel ou tel sens peut quelquefois nous induire en erreur par son seul témoignage, le secours des autres sens et l'expérience nous fournissent ordinairement les moyens de rectifier un jugement trop précipité. On sait comment les sens s'entraident réciproquement dans leur ministère combiné, en se consultant, en s'éclairant de leurs aperçus respectifs et se perfectionnant les uns par les autres.

Quant aux illusions qui résultent de l'amputation d'un membre, de l'état d'ivresse ou de délire, et de toute autre situation extraordinaire, étrangère à la condition naturelle de l'homme, il ne serait pas raisonnable d'alléguer sérieuse-

ment des exceptions de ce genre : les exceptions ne sont pas les lois de la nature.

« Si nous avions , dit M. de La Mennais , des sens différens de ceux dont la nature nous a doués , nos sensations , nos idées ne seraient-elles pas aussi différentes ? » Et qu'importe ? Nos sensations et nos idées changeraient sans doute avec notre organisation ; mais notre organisation actuelle est assortie à notre condition présente : cela suffit pour que les sens remplissent leur office conformément à l'ordre de choses établi , et pour que nous en retirions le genre de services qui nous convient. Que fait à l'exactitude des fonctions de nos sens tels qu'ils sont , toute hypothèse sur tel autre ordre de choses que Dieu aurait pu instituer ? Si nous avions d'autres organes , la Providence leur aurait sans doute assigné des fonctions relatives à la condition particulière où nous serions alors placés.

Il faut bien que les relations des sens fournissent un motif réel de certitude , puisque c'est aux sens des témoins de ses miracles , que Jésus-Christ en appelait pour justifier sa mission (1) ;

(1) » Allez , et rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu ; que les aveugles voient , les boiteux marchent , les lépreux sont purifiés , les sourds entendent , les morts ressuscitent , etc. » *Telle est* , dit ici M. de La

c'est aux sens de l'Apôtre incrédule, qu'il s'adresse pour lui prouver sa résurrection, pour dissiper jusqu'à l'ombre de son doute et lui donner un degré d'assurance *qu'il n'avait pas trouvé dans le témoignage des disciples*. M. de La Mennais en fait lui-même la remarque expresse en ces termes, lorsqu'il veut prouver que les Apôtres n'étaient pas des enthousiastes : « On » ne peut pas douter, dit-il, que les Apôtres » n'aient eu une extrême difficulté à croire à la » résurrection de Jésus-Christ. Il fallut, pour » les en convaincre, *qu'ils la vérifiassent par leurs sens, qu'ils vissent, qu'ils entendissent, qu'ils touchassent le Sauveur.* » (Tome IV, page 372). Le rapport des sens des Apôtres était donc pour eux la plus solide garantie, l'unique sceau de la vérité ; et c'est encore sur cette seule garantie que s'appuie M. de La Mennais, dans la suite du passage qui vient d'être cité, pour établir historiquement la certitude de la résurrection de Jésus-Christ transmise par la tradition.

Pour convaincre les Apôtres, le Sauveur res-

Mennais, *la constante réponse de Jésus, lorsqu'on l'interroge sur ce qu'il est : c'est à ses miracles qu'on doit le reconnaître ; il le répète sans cesse.* » (Essai, Tome IV, pages 331, 332 et 333).

suscité ne pouvait pas leur alléguer la raison générale, le consentement commun. Les Apôtres, à leur tour, prêchant Jésus-Christ ressuscité, ne pouvaient pas renvoyer le peuple à l'autorité de la raison universelle ; et, comme nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, si les premiers chrétiens qui se sont rendus à la prédication et aux miracles des Apôtres, n'avaient consulté que le consentement commun, le christianisme ne se serait jamais établi.

Si l'on est obligé d'admettre que le témoignage des sens peut produire une certitude réelle dans toutes les circonstances convenables, le *sens intime*, à son tour, quoi qu'on en puisse dire, donne la certitude absolue des impressions que nous éprouvons. Une pensée m'occupe : puis-je douter de sa présence ? je souffre : puis-je révoquer en doute la douleur que j'éprouve ? Le témoignage d'autrui, le consentement commun n'ont rien à faire ici ; et s'il m'était possible de douter de ma douleur, quelle est l'autorité extérieure qui pourrait prononcer sur ce qui se passe en moi, et déterminer mon jugement sur ce point ?

On a vu que, sous le nom de *sentiment*, M. de La Mennais comprend l'évidence ; deux choses néanmoins que tous les philosophes distinguent essentiellement ; et, à ce sujet, il dit que « Rien » ne nous est aujourd'hui si évident, que nous

» puissions nous promettre de ne le pas trouver demain obscur ou erroné. » (Passage déjà cité). Il semble pourtant que nous pouvons nous promettre avec quelque assurance que nous trouverons demain tout aussi certain qu'aujourd'hui, *qu'une chose ne peut tout à la fois exister et ne pas exister, qu'il ne peut y avoir d'effet sans cause*, et autres vérités de ce genre. S'il était en effet possible qu'une évidence du jour ne parût plus le lendemain qu'une obscurité ou une erreur, appartiendrait-il au témoignage universel de contester l'évidence réelle, ou de déclarer évident ce qui ne le paraît pas ? En vérité, n'aurait-on pas sujet de rire d'un homme qui, s'adressant à tous les passans, leur dirait : « Messieurs, j'étais persuadé hier que ma chambre était plus petite que ma maison tout entière ; voudriez-vous bien me dire si cela est encore vrai aujourd'hui, car la chose ne me paraît plus aussi claire ? » Cet homme ne serait-il pas regardé à juste titre comme un insensé ?

« Qu'est-il d'ailleurs en lui-même (le sentiment), continue l'auteur de l'*Essai*, quelles sont les causes qui le déterminent ? Sont-elles en nous ou hors de nous. Changeantes ou immuables ? etc. . . . toutes questions que le sentiment ne résout pas, et de la solution desquelles dépend néanmoins la certitude des premiers principes. » (Tome II, page 9).

Nous ne pensons point que la certitude des premiers principes dépende de la solution de ces questions, qui sont purement spéculatives et ne font rien à la réalité du témoignage du sens intime. C'est comme si l'on disait que nous ne sommes pas assurés de voir, si nous ne connaissons préalablement la nature et l'organisation de notre œil et quels sont les ressorts qui le font mouvoir. Pour être certains que nous éprouvons des impressions, est-il donc nécessaire de connaître la nature des causes qui les produisent ? Ainsi nous ne serions pas assurés de nous être brûlés sur un charbon ardent, à moins de connaître la nature intrinsèque du charbon et celle du feu. « Au fond, dit encore M. de La Mennais, nous n'avons aucune preuve de la réalité du sentiment. *Le sentiment n'en est pas une, puisque c'est lui qu'il faut prouver.* » (Tome II, page 10). Au moyen de cette manière de raisonner, que nous avons déjà fait remarquer, s'il plaisait à quelqu'un de nier qu'il est jour à midi, il pourrait dire : La lumière que je vois *n'est pas une preuve de la lumière; puisque c'est elle qu'il faut prouver.*

Si l'on attache au mot *évidence* le sens unique et rigoureux qu'il comporte, on ne peut opposer à ce genre d'autorité que cette objection usée dans l'école, tirée de ce que, dans certaines disputes, chacun prétend avoir l'évidence de son

côté. Cette objection, qu'on laisse faire aux écoliers, dans l'exercice de l'argumentation, pour leur faire sentir l'importance de bien déterminer le sens des mots, cette objection, dis-je, qui ne prouve rien contre l'évidence proprement dite, peut-elle porter atteinte aux vérités métaphysiques, qu'il suffit d'énoncer pour en établir la certitude? M. de La Mennais n'admet ces vérités que sur la foi du consentement commun; il en est de même des axiomes de la Géométrie, qu'il ne reconnaît pour vrais qu'à cette condition. On a besoin de relire les passages suivans, pour en croire ses yeux :

« Qui nierait que le tout est plus grand que sa partie. celui-là ne serait pas moins fou que s'il niait la différence du plaisir et de la douleur. Pourquoi cela? *parce qu'il chercherait l'autorité du genre humain.* » (Tome II, page 40). « La certitude des vérités évidentes repose uniquement sur l'autorité ou le témoignage d'un certain nombre d'hommes, qui attestent que leur esprit est affecté de la même manière par la même proposition. » (*Ibid*, page 55). Et ailleurs : « Les sciences exactes ne jouissent d'aucun privilége. Ce nom même d'*exactes* n'est qu'un de ces vains titres dont l'homme se plaît à parer sa faiblesse. Indépendamment des preuves générales, par lesquelles j'ai montré que la certitude n'a point

» de base solide dans la raison , il est constant
 » que la Géométrie , de toutes les sciences la
 » plus exacte , *repose* , aussi bien que les au-
 » tres , sur le consentement commun. » (Tome
 II , pages 23 , 24 et 25).

En conséquence , si nous admettons comme une vérité certaine que le tout est plus grand que sa partie , ce n'est pas que cela soit évident , mais c'est parce que tout le monde en convient . Si nous reconnaissons une différence entre le plaisir et la douleur , ce n'est pas que cette différence nous paraisse certaine en elle-même , mais c'est parce que le genre humain l'a toujours reconnue . De même , en Géométrie , *que tous les rayons du cercle soient égaux , qu'un parallélogramme soit le double d'un triangle de même base et de même hauteur , que les angles opposés par leur sommet et formés par la rencontre de deux droites soient égaux , etc.* , tout cela n'est certain que parce que tout le monde en est d'accord (1) . Ce n'est plus dans

(1) La doctrine de M. de La Mennais est une conséquence continue du renversement de l'ordre naturel de deux propositions. Au lieu de dire que tels et tels principes sont vrais , parce qu'ils sont universellement reconnus comme tels , ne doit-on pas dire au contraire que tous les hommes ont admis ces principes , parce qu'ils en ont reconnu la vérité ?

les rapports des lignes, des surfaces et des volumes, qu'il faut chercher la raison des vérités géométriques, mais uniquement dans l'opinion commune : il faut, avant tout, recueillir les voix et savoir ce qu'en pense la généralité des hommes. Il est un peu étrange, osons le dire, d'affirmer que nous ne sommes certains de l'égalité des rayons du cercle que par l'autorité (1).

Selon M. de La Mennais, on détruirait complètement la Géométrie, si on l'obligeait de prouver les axiomes et les théorèmes qui en sont le fondement. Mais qu'il y ait des choses qui ne peuvent se démontrer par le raisonnement, parce

(1) En vertu de cette doctrine, rien ne serait plus facile à faire qu'un Traité de Géométrie. Au lieu de démontrer péniblement chaque théorème d'après les conditions de construction et les propriétés des diverses parties de l'étendue, il suffirait de mettre au bas de chaque proposition : *Ce théorème est vrai, parce qu'il est universellement admis; cette vérité est prouvée par le consentement commun, etc.* Ou plutôt, on se bornerait à écrire, sans autre, l'énoncé des théorèmes, disposés comme une table de matières, et à mettre à la fin, cette démonstration commune à tous : *tout cela est démontré par l'autorité générale.* Ainsi les Mathématiques deviendraient la science la plus facile et la plus commode pour les professeurs et pour les élèves. Car cette science n'est autre chose qu'une suite de propositions distinctes, dont il suffirait de compiler le recueil et d'en charger sa mémoire.

qu'elles sont déjà démontrées par le fait et que l'on ne peut rien trouver de plus lumineux, s'ensuit-il qu'elles ne soient pas évidentes? Elles sont évidentes précisément parce qu'il n'y a rien de plus évident, et qu'ainsi elles n'ont pas besoin de preuves. Aucun logicien sensé n'exige que l'on prouve les axiomes par le raisonnement. M. de La Mennais allègue l'exemple des asymptotes, pour démontrer qu'on a tort d'assurer que *deux lignes* qui se rapprochent doivent se rencontrer. Mais les géomètres, dans l'énoncé de ce théorème, ont soin d'indiquer qu'ils entendent parler de *deux lignes droites*; ce qui fait tomber l'objection de M. de La Mennais, laquelle n'a pas besoin de réponse; car il n'est pas un seul écolier en géométrie qui ignore qu'il ne faut pas confondre les propriétés des lignes courbes avec celles de la ligne droite.

« Que si beaucoup d'erreurs, dit encore l'auteur de l'*Essai*, ont été reçues pour des vérités, c'est qu'en matière de sciences, il n'existe que des autorités particulières, presque nulles relativement à la masse des hommes. » Il n'est peut-être pas facile de démêler le sens de cette observation; mais nous ferons une remarque qui ne prouve pas beaucoup en faveur du nombre: c'est qu'il y a beaucoup moins d'erreurs dans les sciences physiques et mathématiques, que dans les théories morales et politiques, qui sont cepen-

dant à la portée d'un bien plus grand nombre d'esprits, ou qui du moins en occupent beaucoup plus, et qui d'ailleurs touchent de bien plus près aux intérêts directs et journaliers de tous les hommes.

M. de La Mennais soutient, c'est son expression, « que cette proposition : *L'univers est l'ouvrage d'un être intelligent*, est aussi évidente pour tous les hommes qu'aucun principe quel qu'il soit, et plus évidente même que cet axiome regardé comme incontestable : *deux choses identiques à une troisième, sont identiques entre elles.* » (Tome II, page 56). Nous sommes d'accord avec M. de La Mennais sur l'évidence de ces deux propositions, quoique la première ne soit point d'une évidence immédiate, puisqu'elle n'est que la conséquence d'un principe antérieur, c'est-à-dire, de cet axiome métaphysique, *qu'il n'est point d'effet sans cause*. Mais si ces deux propositions sont évidentes pour tous les hommes, c'est apparemment parce qu'elles le sont pour chaque homme en particulier. Et si elles sont évidentes par elles-mêmes, est-ce l'autorité qui nous en montre l'évidence? L'opinion du genre humain tout entier, s'il était possible qu'elle essayât de les contredire, ne pourrait en affaiblir la certitude. Il serait aussi trop extraordinaire que nous eussions besoin du témoignage universel, pour être assu-

res que deux choses égales sont réellement égales.

Venons maintenant au *sentiment* pris dans une autre acception, et considérons les mouvements du cœur et la voix de la conscience.

Un fils éprouve le besoin d'exprimer aux auteurs de ses jours les sentimens de respect et d'amour qu'il croit leur devoir : avant d'obéir à cette impulsion de la nature, attendra-t-il d'avoir consulté l'opinion commune sur ce qu'il doit faire ? J'ai reçu un bienfait et je me sens pressé de manifester ma reconnaissance : ai-je à craindre que ce sentiment ne soit une erreur ? et si je veux me régler à cet égard sur ce qui se passe dans le monde, recevrai-je sur ce point une leçon toujours conforme à la justice et au devoir ? Je rencontre un malheureux que je puis soulager ; je me sens ému d'une tendre pitié : suspendrai-je ce mouvement naturel, jusqu'à ce que je sache si l'humanité est un sentiment conforme à la raison générale ? Ai-je besoin d'interroger la raison de tous, pour savoir qu'un acte de trahison est un crime, que la lâcheté, la duplicité, l'hypocrisie sont des vices honteux ? Si le sentiment intérieur ne peut donner de certitude d'aucune espèce, il n'y aura aucun principe de justice pour l'homme qui n'est pas en situation de consulter l'autorité universelle : il n'y aura pour lui ni bien ni mal, ni vice ni vertu, jusqu'à ce que la

raison générale, lui ait appris ce qu'il doit fuir et ce qu'il doit rechercher, ce qu'il doit désirer ou ce qu'il doit craindre, ce qu'il doit aimer ou détester. Dans les détails journaliers de sa conduite, il manquera de guide à chaque instant, faute de pouvoir recueillir les opinions sur les cas imprévus. La voix de la conscience n'est plus rien pour lui : c'est l'opinion générale qui seule pourra devenir quelque jour la règle de ses actions, si jamais il est à même de la connaître (1).

— Nous avons cité plus haut un passage où l'auteur de l'*Essai*, après avoir affirmé que nous n'avons en nous aucun moyen de pouvoir assurer quoi que ce soit, pas même notre propre existence. « Dans cet état, ajoute-t-il, la raison nous » ordonne de douter de tout ; *mais la nature* » nous le défend. » M. de La Mennais aurait peut-être dû s'expliquer ici sur ce qu'il entend par cette *nature qui nous défend de douter de tout*, et qui par conséquent nous assure qu'il y a quelque chose de réel et de certain. Cette

(1) « Nous jugeons de ce qui est bien ou mal, licite ou illégitime, nuisible ou avantageux, d'après la même règle (l'accord des jugemens et des témoignages). » « Les relations sociales, la justice humaine, nos connaissances, notre conduite, notre intelligence en un mot, reposent sur ce fondement. » (*Essai*, Tome II, page 21).

nature, source de certitude, serait-elle quelque chose hors de nous ? Serait-elle par hasard *la raison générale* ? Ce serait bien la première fois que l'on aurait donné de la nature cette nouvelle et curieuse définition. Si cette nature est en nous, il est donc faux que nous n'ayons en nous aucune règle infaillible du vrai. Nous devrons au moins tenir pour vrai tout ce dont cette nature nous défend de douter. Or, ou cette nature n'est rien, ou elle n'est autre chose que ce que les philosophes appellent *le sentiment*. M. de La Mennais est donc bien près d'accorder au sentiment une autorité qu'il voudrait en vain lui refuser.

Disons donc qu'il y a des vérités absolues dont la certitude, résultat nécessaire de *l'évidence*, est indépendante de toute autorité humaine. *L'analogie* peut aussi, dans certains cas, engendrer une certitude qui n'a nul besoin de s'appuyer sur le témoignage. Toutes les vérités d'expérience, considérées dans l'avenir, sont fondées sur l'analogie, et nous ne saurions raisonnablement en douter d'avance. Pour être sûrs qu'elles se réaliseront, à moins d'un miracle particulier, nous ne sommes point obligés de le demander aux hommes. Si nous tenons pour certain que le soufre jeté sur le feu va s'enflammer, qu'une pierre que nous allons lâcher ne restera pas suspendue en l'air, ce n'est pas l'autorité qui nous donne cette certitude,

La confiance que nous avons et que nous devons avoir dans notre *mémoire*, pour agir conséquemment dans le cours de la vie, n'est-elle pas aussi le plus souvent totalement étrangère à l'autorité de la raison générale? La mémoire marche sans cesse avec nous; elle préside à toutes nos pensées, à toutes nos actions; tous les actes de notre vie sont appuyés sur elle; c'est elle qui rattache le passé au présent, qui établit la liaison dans nos impressions et l'unité dans notre existence; c'est elle qui constate aux yeux de la pensée, d'un moment à l'autre, l'identité de notre être et qui en perpétue le sentiment. Sans la certitude de la mémoire, nous ne pourrions faire aucune comparaison, nous ne saurions lier deux idées de suite: notre existence serait une suite d'impressions incohérentes; nous croirions naître à chaque instant, et mourir pour renaître immédiatement, sans aucune conscience de ces alternatives, et par conséquent sans connaître la continuité de notre *moi*. Tel serait notre état, si la certitude non interrompue du témoignage de la mémoire n'était pas en nous. Chacun de nous serait réduit à consulter tous les jours le public, pour savoir s'il est bien le même individu que la veille. Le propriétaire aurait besoin d'être continuellement rassuré par le consentement commun, sur la légitime jouissance de ce qu'il possède. Un père aurait besoin de recourir

sans cesse au témoignage de ses voisins, pour être certain de l'identité de la personne de ses enfans, les enfans sur celle de leurs parens, un ami sur celle de son ami; et malgré tout ce que pourrait faire l'autorité intervenant ainsi à chaque instant, en tout et partout, on voit dans quel étrange embarras tout le monde se trouverait, pour agir avec connaissance de cause et avec sécurité dans le commerce de la vie.

Il nous reste à considérer le *raisonnement*, que nous appliquerons à un exemple, le plus digne d'être l'objet de cette noble faculté de l'entendement. Un homme isolé, ayant l'esprit juste et un cœur droit, médite dans la retraite. Il se contemple lui-même; il considère avec le plus vif intérêt les facultés étonnantes dont il est doué: il admire cette intelligence qui règne en lui, qui le met en rapport avec tous les objets qui l'environnent, qui lui en fait apercevoir les relations, qui lui montre la liaison des effets aux causes, qui met, pour ainsi dire, l'univers à sa disposition; il admire cette lumière intérieure qui éclaire son entendement, ce sentiment qui lui donne la conscience des impressions qu'il reçoit, ce juge mystérieux, mais clair-voyant, qui les compare, les combine et prononce sur leur nature, sur leurs analogies ou leurs différences; il envisage ce phénomène de la mémoire qui retire le passé du néant et le reproduit tout

vivant sous les regards de la pensée, recueille inexplicable de trésors dont le nombre accable l'imagination, cette autre faculté créatrice qui pénètre tour à tour dans le passé et l'avenir, qui donne un corps à ce qui n'existe pas encore, et même à ce qui n'existera jamais ; il passe à ce merveilleux artifice des sens, dont l'organisation et les miracles semblent attester une si haute sagesse, et un si grand pouvoir dans la main qui les forma.

Cet homme porte son attention sur le spectacle de la nature : les merveilles se multiplient sous ses yeux ; il est frappé de cette admirable coordination des êtres, de cet enchaînement qu'il entrevoit, de cette harmonie, de ces lois constantes auxquelles tout obéit, de ce mouvement perpétuel d'une matière inerte, aveugle et impassible, de ces transformations, de ces métamorphoses miraculeuses qui reproduisent partout l'ordre et la vie et rajeunissent sans cesse l'univers.

Persuadé qu'une si belle ordonnance n'a pu se produire toute seule, et revenant à ses propres facultés, qui ne lui ont pas causé moins d'admiration et qu'il ne s'est pas données lui-même, ne s'elevera-t-il point de son propre mouvement à la pensée d'une cause supérieure, à l'idée d'un être infini, seule capable de lui expliquer l'existence de tant de prodiges ? N'y a-t-il point encore

de Créateur pour lui ? doit-il attendre que d'autres hommes lui permettent de croire à un souverain maître du monde ? Eh ! quoi, si les moyens sont refusés à cet observateur de compter les suffrages en faveur de l'existence d'un Dieu, d'apprendre ce qu'ont pu croire à ce sujet tous les hommes qui ont vécu avant lui, de savoir ce qu'en pensent aujourd'hui les habitans des régions polaires, des îles du Grand-Océan, du Chili et du Japon, devra-t-il suspendre son jugement, dans la crainte de s'appuyer sur un faux principe, ou de tirer une conséquence erronée ? A l'aspect des merveilles de la création, dont il voit bien qu'il n'aperçoit même qu'une faible partie, doit-il choisir ce moment pour se rétracter sur l'évidence motoire du principe, que les beautés et les perfections d'un ouvrage supposent un ouvrier d'une intelligence proportionnée, et attendre qu'il plaise à la généralité des hommes de le rassurer sur la justesse de son raisonnement (1) ?

(1) Nous sommes bien éloigné de ne pas reconnaître dans le consentement commun l'un des plus puissans arguments en faveur de l'existence de Dieu ; nous avons seulement voulu examiner si l'on pourrait contester la justesse du raisonnement en vertu duquel l'homme dont nous avons parlé se serait démontré à lui-même cette vérité, indépendamment du témoignage des autres hommes. Nous faisons observer que M. de La Mennais ne

Nous croyons donc que l'emploi des facultés de l'homme peut produire quelque certitude indépendamment de l'autorité du consentement commun ; condition nécessaire dans les circonstances journalières de la vie, et d'ailleurs indispensable à l'homme pour l'accomplissement de ses destinées. Et en effet, refuser toute confiance aux facultés admirables que Dieu ne lui a sans doute données que pour en faire usage, lui annoncer qu'il ne peut avoir, en toute circonstance, d'autre moyen de fixer sa croyance que le recours à la raison universelle, d'autre garant de la vérité que l'autorité du genre humain, ne serait-ce pas le placer dans une situation à devoir désespérer le plus souvent d'atteindre au but de ses recherches ? Ne serait-ce pas le plonger dans une incertitude perpétuelle ? Ne pouvons-nous pas compter les objets sur lesquels l'autorité universelle

pourrait contester la conclusion de ce raisonnement, sans se contredire lui-même, puisqu'il a dit, comme on l'a vu plus haut, que cette proposition : *L'univers est l'ouvrage d'un être intelligent*, est aussi évidente et plus évidente même que celle-ci : *Deux choses identiques à une troisième sont identiques entre elles*. Nous pouvons d'ailleurs rappeler que M. de La Mennais a donné lui-même trois démonstrations de l'existence de Dieu, l'une métaphysique, l'une physique, et l'autre mathématique, qui ne sont autre chose que des preuves de raisonnement, totalement indépendantes de l'autorité...

prononcé d'une manière décisive, et le petit nombre de cas où l'on pourra s'assurer de son témoignage constant et infaillible ? Qui pourrait dénombrer ceux sur lesquels elle n'aura aucune prise, ou qui ne peuvent être de sa compétence ? Qui pourrait évaluer le nombre des hommes qui ne savent ce que c'est que la raison générale et qui seraient bien embarrassés de la consulter ? Quoi donc ! Dieu aurait environné l'homme de toutes les sources de l'erreur, et ne lui aurait fourni qu'un seul moyen de la reconnaître ! Il aurait multiplié les pièges autour de lui, et ne lui aurait laissé qu'une voie incertaine et le plus souvent impraticable pour les éviter ! Il ne lui aurait donné une conscience, une intelligence émanée de sa raison éternelle, des organes qui le mettent en communication avec l'univers entier, la faculté de comparer ses impressions, de combiner ses idées, d'apercevoir les rapports et la dépendance des êtres, l'instinct de suivre des relations et d'en tirer des conséquences, et le tout pour le tromper sans cesse : moyens suspects, secours dérisoires, instrumens d'illusions et de mensonge, dont il ne devrait se servir que dans la crainte de s'abuser à chaque instant ! Non, telle n'a pas été la conduite de Dieu envers sa créature chérie, qu'il a placée à la tête de ses œuvres pour les connaître et les

admirer ; non , cette déplorable condition n'est pas celle du roi de la nature (1) !

On a dit que M. de La Mennais , « en pressant trop vivement la raison , dont il voulait abattre l'orgueil , a dépassé le but et s'est jeté dans le paradoxe , qu'il a laissé la vérité derrière lui (2) . » Nous de pensons aussi et nous croyons que , pour humilier la raison humaine , en lui montrant les écarts où elle se laisse entraîner , lorsqu'elle s'abandonne à une indiscrète présomption , il ne fallait pas oublier que cette même raison , qui dérive de la lumière éternelle , est le noble et seul attribut qui distingue l'homme formé à l'image de Dieu , de tous les êtres qui l'environnent sur la terre . N'est-ce pas tomber visiblement dans l'exagération , que d'affirmer *qu'il faut mépriser la raison particulière , au point de douter toujours*

(1) Un ami de M. de La Mennais , le plus distingué d'entre ses défenseurs , M. de Bonald , n'a pu s'empêcher de convenir que l'auteur de l'*Essai* a peut-être forcé les *exemples de l'impuissance de nos moyens de connaître pour arriver à une certitude infaillible dans les choses morales* . Cet aveu , échappé à la plume de l'amitié peut sans doute être pris à la lettre , avec toutes les conséquences qu'il laisse entrevoir .

(2) *Compte Rendu de l'Académie des sciences , arts et belles-lettres de Dijon , partie des Lettres , années 1822 et 1823 , page 220.*

de ce qui lui semble le plus évident, et que l'on doit constamment supposer qu'elle se trompe ? (Passage déjà cité). M. de La Mennais consentirait-il à ce que cette maxime fût directement appliquée à sa raison particulière tendante à établir sa doctrine sur le fondement de la certitude ? En vain voudrait-il alléguer que cette doctrine a pour elle la raison générale : si elle était tout établie, il était inutile de faire tant et de si beaux efforts en sa faveur, et elle n'aurait pas rencontré tant d'adversaires. Si c'est seulement M. de La Mennais qui nous assure que sa doctrine est admise par le consentement commun, oserons-nous lui dire, dans ses propres termes, quel cas il faut faire de sa raison particulière, et quelle confiance on peut accorder à son assertion ?

Il est une remarque essentielle à faire : si les apôtres et les partisans de la fausse philosophie du siècle étaient de bonne foi dans leurs opinions, nous convenons que c'est à la faiblesse de leur raison qu'il faudrait s'en prendre de leurs déplorables systèmes ; mais ils ne sont point aussi dupes qu'on pourrait le croire de leurs doctrines insensées. La source principale des erreurs les plus dangereuses en matière de religion, de morale et de politique, n'est pas dans l'esprit, mais dans le cœur. C'est la voix coupable des passions, c'est le génie du mal établi dans un cœur cor-

rompu , qui feignent de proclamer au nom de la raison particulière , des maximes et des doctrines qu'au fond celle-ci désavoue. « La raison » naturelle , dit le profond auteur du Livre de » l'*Imitation de Jésus-Christ* , conserve encore » le discernement du bien et du mal , et fait » encore la distinction du vrai et du faux , » quoiqu'elle soit dans l'impuissance d'exécuter » tout ce qu'elle approuve. » *Video meliora proboque* , dit le poète , *deteriora sequor*.

Réduire la raison individuelle au néant , est-ce donc servir avec succès la cause de la raison générale ? Et qu'est-ce que la raison générale , si ce n'est la réunion et le concours de ce qu'il peut y avoir de véritables lumières dans les membres qui composent la société humaine ? Toutes les doctrines qui intéressent l'ordre social ou l'homme privé ne sont pas immédiatement et expressément révélées de Dieu. Celles que la raison générale est censée avoir sanctionnées , n'ont pas sans doute été admises ou consacrées sans examen ; il a dû y avoir un discernement , un choix qui a séparé l'erreur de la vérité. Or , cet examen a-t-il été fait par le genre humain en corps , ou seulement par quelques bons esprits de chaque siècle ? Il peut donc y avoir dans la raison privée quelque lumière et quelque droiture. S'il n'y avait rien de fixe , rien de certain dans les hommes pris à part , d'où pourrait nai-

tre cette lumière commune et infaillible que l'on prétend faire briller à nos yeux ? Peut-on concevoir que du sein d'une multitude d'insensés, il puisse jaillir une raison supérieure ? Ou du moins, où est le dépôt toujours intact de cette inaltérable raison, et où faut-il s'adresser dans l'occasion, pour y trouver toutes les règles particulières dont on peut avoir besoin ? Y a-t-il un être collectif nommé le genre humain, qui ne participe en rien de la nature des élémens dont il se compose (1) ?

Les vérités, les maximes, les doctrines attribuées à la raison générale ont été reçueillies par des individus ; elles ont été énoncées et transmises par des individus ; et si la raison de plusieurs s'est réunie sur quelques points, d'où est résulté un suffrage collectif, c'est sans doute, si nous ne nous trompons, parce que chacun de ces individus avait, dans sa raison personnelle, les lumières nécessaires pour apercevoir la vérité ; car si les individus avaient été privés de ces lumières, jamais il n'aurait pu se former une raison générale. Ainsi la raison générale a sa source primitive dans la raison privée, comme

(1) Ceci nous rappelle un mot de M. de Maistre, qui convient d'avoir vu des Français, des Anglais, des Russes, des hommes enfin, mais qui, quant à *l'homme en général*, assure ne l'avoir jamais rencontré.

on voit la masse imposante des eaux d'un grand fleuve se former de la réunion de tous les courans que leurs pentes diverses entraînent dans un même canal.

§. IV. — *Si le consentement commun est une autorité infaillible.*

Pour établir les droits de la raison générale, M. de La Mennais lui attribue cette origine divine qu'il semble refuser à la raison individuelle. Selon lui, Dieu aurait immédiatement révélé au premier homme, avec la parole, toutes les vérités dont le genre humain devait avoir besoin; de-là les traditions primitives, qui, transmises de génération en génération, constituent la raison universelle, dont l'autorité est infaillible. Mais, en admettant que cette raison générale puisse résoudre toutes les questions d'un ordre quelconque, il resterait à savoir quel genre de certitude et quelle règle il y aurait pour les hommes qui ne sont pas à portée de consulter à point nommé l'autorité du genre humain. Ici s'est présenté un adversaire, qui a prétendu que M. de La Mennais, en refusant d'accorder quelque confiance à l'exercice des facultés naturelles de chaque homme pris à part, détruit lui-même son opinion sur l'origine de la raison universelle. Cet adversaire, prenant pour un moment la place d'un incrédule employant les expressions

* *

mêmes de l'auteur de l'*Essai*, et tournant contre lui ses propres armes, en accumulant tout ce que celui-ci a dit de plus fort contre le témoignage des sens, du sens intime, de l'évidence, de la mémoire, renverse en effet de fond en comble et avec d'autant plus de succès, sous le poids de ces argumens, tout l'édifice des antiques traditions, et anéantit cette raison générale dans son origine. Après quoi, il ajoute, comme en résumé, ce qui suit : « Selon vos principes ; « Adam ne pouvait dire : Je pense, je suis, j'ai » un corps, des yeux, des oreilles ; les paroles » par lesquelles Dieu lui révélait le passé, le » présent et l'avenir, pouvaient n'être qu'illus- » sion. Et comment aurait-il pu en transmettre » la connaissance à ses enfans ? Pour cela, *il* » aurait fallu mettre en œuvre les matériaux » que lui fournissait la mémoire. Or, » dépourvu de tout moyen de vérifier ses rap- » ports, il ne pouvait s'assurer que ses rémi- » niscences n'étaient point de pures illusions. » *Sa mémoire seule attestait la fidélité de son* » mémoire. D'après ces principes, les mêmes » vacillations ont dû avoir lieu, quand les en- » fans d'Adam voulurent transmettre à ses petits » neveux la révélation qu'il leur avait confiée, » etc., etc. (1) »

(1) *Philosophiae Turonensis Institut.* Tome I.^{er}, Page XXI de la Préface française.

M. de La Mennais avait essayé de répondre d'avance à la difficulté relative aux sens du premier homme, considérés comme les moyens de communication de Dieu avec lui. « Sur ce point, » dit-il, la tradition se défend assez elle-même, » puisqu'elle dépose qu'originairement Dieu se » communiqua d'une manière sensible à sa créature. » L'adversaire peut admettre la tradition dont il s'agit, sans que cet aveu détruisse l'objection tirée des illusions qu'Adam et ses enfans auraient pu éprouver. Mais M. de La Mennais ajoute plus loin : « Qu'y a-t-il de si étrange à ce » que celui qui a donné *des organes* à l'âme » humaine, *et lui a refusé tout autre moyen* » *de communiquer avec les autres âmes*, *et* » *de connaître qu'elles existent*, se soit servi » de ces mêmes organes pour communiquer avec » l'homme, et lui manifester son existence ? » Voilà donc les organes de l'homme reconnus pour être *les seuls moyens* qui lui ont été donnés de connaître ce qui existe hors de lui. On voit que M. de La Mennais a bien de la peine à rester fidèle à son système, l'orsqu'il veut le défendre sur tous les points, et qu'il lui est difficile d'en secourir quelques-uns sans en découvrir d'autres.

Quoi qu'il en soit de la manière dont on peut concevoir l'établissement d'une raison générale parmi les hommes, on a contesté à M. de La

Mennais que l'autorité du genre humain fut infailible ; principe qui est la base de son système, mais qui paraît en effet contredit par l'histoire. On a dit que le genre humain peut avoir aussi ses passions, ses intérêts, ses préjugés ; on a cité l'exemple du polythéisme, de la divination, du divorce, de l'esclavage, comme fondés sur des opinions généralement reçues. N'a-t-on pas vu les altérations des traditions, la perte des monuments historiques, la force des événemens, l'influence d'une nation puissante, les préjugés, l'esprit de système, l'ascendant de quelques grands noms, accréditer, propager et perpétuer, pendant plusieurs siècles, des erreurs dont le temps a ensuite fait justice ? Dira-t-on que, par cela même que les erreurs ont été reconnues comme telles, on ne peut alléguer en leur faveur cet assentiment universel exprimé par la maxime : *Quod ubique, quod SEMPER, quod ab omnibus creditum est* ? Dans ce cas, on ne peut croire à aucune doctrine contemporaine, dans la crainte que les générations futures ne viennent les rejeter et leur ôter ainsi le caractère de la vérité. Nous devrons suspendre notre jugement sur toutes les maximes généralement reçues, dans l'incertitude où nous sommes sur leur sort à venir.

Lorsque Jésus-Christ est venu sur la terre, il y avait sans doute des doctrines généralement

répandues, dont la légitimité, dans le système de l'auteur de l'*Essai*, était constatée par l'opinion commune. Etait-il donc nécessaire que le Fils de Dieu vint apporter la lumière nouvelle de l'Evangile pour éclairer les hommes ? Pour les éclairer ! Le genre humain était-il donc dans les ténèbres ? Si l'on répond que les vérités avaient été obscurcies par le temps, c'est porter atteinte à l'insuffisance de la raison générale. On voit qu'ici on ne peut éviter une difficulté sans tomber dans une autre.

Admettons pour un instant que le sentiment général soit infaillible. Dès lors ne peut-on pas affirmer que nulle erreur grave n'est à craindre dans la société ? Car les fausses doctrines ne pourront s'introduire par le fait de la volonté générale, puisque le sentiment commun ne peut se tromper. Les nouvelles maximés ne pourront donc être produites que par des individus ; mais ces maximés ne pouvant obtenir aucun crédit dans l'opinion universelle, qui ne peut errer, resteront sans influence et tomberont nécessairement par leur propre poids.

M. de La Mennais a bien pressenti toute la force de l'objection que l'on pouvait déduire de l'existence du polythéisme, et il avait d'abord essayé de la prévenir. « Qu'on n'objecte pas, a-t-il dit, la multitude des cultes divers. Cela ne prouve seulement qu'en religion, comme en

» tout le reste, l'erreur peut se mêler à la vérité;
 » cela prouve l'ignorance et les passions de
 » l'homme, la faiblesse de son esprit, lorsqu'il
 » substitue ses propres pensées aux traditions
 » antiques. » (Tome II, page 125). Mais si
 l'ignorance, les passions et la faiblesse d'esprit
 de l'homme privé ont pu mêler l'erreur à la vérité,
 la raison générale, qui ne peut s'égarer, a dû
 conserver intactes les antiques traditions, elle a
 dû perpétuer dans sa pureté la connaissance du
 vrai Dieu, et dès-lors l'introduction et le long
 règne de l'idolâtrie demeurent inexplicables.
 « Nous avons tant ouï parler du paganisme, dit
 » plus loin l'auteur de l'*Essai*, nous sommes
 » si familiarisés, dès l'enfance, avec sa mytho-
 » logie, son culte, que cela nous empêche d'être
 » frappés comme nous devrions l'être de ce
 » grand égarement de l'esprit humain. Que
 » faisait la raison pendant ces siècles ! Elle
 » croyait à Jupiter, à Mars, à Vénus. On
 » ne voit pas qu'elle ait protégé une seule vérité,
 » ni repoussé une seule erreur. Et lorsque
 » les passions la dégoûtèrent de ses stupides
 » croyances, ramena-t-elle les hommes à des
 » principes plus sûrs, à des opinions plus sa-
 » nes ? Où est le peuple chez lequel elle ait
 » aboli l'idolâtrie, dont elle ait réformé les
 » mœurs ? Ce peuple est encore à trouver. Que
 » fit-elle donc ? Elle laissa les vices divinisés

» en possession de leurs temples , et combattit
 » de tout son pouvoir les vérités traditionnelles
 » qui partout étaient mêlées aux erreurs locales
 » du paganisme. Elle créa les doctrines du néant,
 » et les mœurs du siècle de Tibère ; elle forma
 » Pétrone et Néron. » (*Ibid.* , pages 156 et
 157). Sans demander ici de quelle raison veut
 parler M. de La Mennais , nous recommencerons
 ses questions et nous dirons : Que faisait la rai-
 son *générale* pendant ces siècles ? Ramena-t-elle
 les homines à des principes plus sûrs , à des opi-
 nions plus saines ? Où est le peuple chez lequel
 elle ait aboli l'idolâtrie , dont elle ait réformé les
 mœurs ? Que fit-elle donc ? Elle laissa les vices
 divinisés en possession de leurs temples , etc.

Pour se délivrer enfin de l'objection tirée du
 règne de l'idolâtrie , M. de La Mennais s'était
 proposé de prouver que tout ce qu'il y avait de
 généralement admis dans le paganisme remon-
 tait aux traditions primitives , et que tout le
 reste n'était qu'un mélange d'erreurs locales , qui
 variaient d'un peuple à l'autre. Dans son troi-
 sième volume , il parcourt les diverses altérations
 qu'ont subies les anciennes traditions ; il expose
 comment de la croyance d'un Dieu suprême
 exerçant quelquefois ses volontés par le minis-
 tère des Anges , est dérivée cette nombreuse hié-
 rarchie de divinités de différens ordres que l'on
 trouve chez toutes les nations païennes. Il fait

remarquer là diversité des religions idolâtres et les variations fréquentes qu'elles éprouvaient. D'où il conclut qu'elles manquaient, entre autres, de ces trois caractères essentiels de la vraie religion, l'unité, l'universalité et la perpétuité. Ce n'était pas là précisément la question. Nous admettons sans difficulté que la plupart des fausses croyances des nations idolâtres aient eu leur source dans des vérités primitives, dans des traditions plus pures, successivement altérées et défigurées. La diversité des religions fausses prouve le défaut d'unité et d'universalité d'une même doctrine ; qui sans doute, mais des erreurs différentes ne sont pas moins des erreurs ; et si chaque nation avait les siennes, il y avait donc des erreurs chez toutes, et un égarement complet leur était commun. C'en est assez, ce nous semble, pour accuser la raison générale d'avoir laissé corrompre de tant de manières les vénérables traditions dont le dépôt lui était confié, et d'avoir souffert les cultes les plus honteux pendant ces temps où, selon l'expression de Bossuet si souvent rappelée, *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*. « Les intelligences célestes qui pré- » sidaient aux astres, observe M. de La Mennais, » honorées d'abord simplement comme les mi- » nistres de Dieu, devinrent ensuite *l'objet d'un culte direct et idolâtrique*. Ce culte peu à » peu s'étendit à tous les esprits chargés de veil-

» ler, soit aux élémens, soit au destin des na-
 » tions.... Le culte des esprits devint presque
 » uniquement le culte de l'enfer et de ses prin-
 » ces.... Il existait encore une autre espèce
 » d'idolâtrie, non moins générale, celle des
 » morts. » (*Essai*, Chap. 24).

L'objection qui résulte du règne de l'idolâtrie est tellement pressante, que l'on s'est vu réduit à avancer *qu'il n'y a jamais eu d'idolâtrie proprement dite*, et qu'il a toujours existé, au sein du paganisme, une vraie religion, puisqu'il y a toujours eu, dit-on, une liaison parfaite entre le dogme de l'existence d'un être souverain, le culte qui en dérive et la morale, trois élémens dont on reconnaît que l'union et la dépendance sont nécessaires pour constituer cette religion.

S'il n'y a jamais eu et s'il ne devait jamais y avoir de véritable polythéisme, pourquoi l'Éternel révélant sa loi suprême, commence-t-il ainsi : « Je suis le Seigneur votre Dieu. Vous n'aurez pas des Dieux étrangers devant ma face (1) ? » D'ailleurs c'est aller plus loin que l'auteur de *l'Essai*; car M. de La Mennais, comme on vient

(1) *Ego sum Dominus Deus tuus. . . . Non habebis Deos alienos coram me. Exod. XX, 2, 3.*

Non habebis Deos alienos in conspectu meo. Deut. V, 7.

de le voir, reconnaît que les païens croyaient à Jupiter, à Mars, à Vénus ; que des vices divinisés étaient adorés dans des temples ; que les intelligences célestes qui présidaient aux astres étaient devenues l'objet d'un culte direct et idolâtrique ; que le culte des morts était une autre espèce d'idolâtrie non moins générale, et ailleurs il convient que la nation égyptienne prostituaît les honneurs divins aux animaux les plus vils, etc.

Quant à cet être souverain dont on attribue la croyance aux païens, en avaient-ils la même idée que les Juifs et les Chrétiens ? Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, le Dieu du ciel et de la terre, qui ne manque de rien, qui nous a donné l'être et la vie et tout ce que nous possérons, ce Dieu était pour eux le DIEU INCONNU (1).

Que le culte suprême des païens fut, dans le fond, l'effet de la croyance à un Etre souverain, cela suffit-il pour qu'il y eût chez les nations idolâtres une liaison parfaite entre le culte public tel que nous le trouvons chez elles, et le dogme d'un seul Dieu ? Le culte extérieur est l'expression des croyances : il en est l'image vivante ; et, dans tous ses détails, il doit retracer les doc-

(1) Act. XVII, 25, 24.

trines et les préceptes qui forment l'ensemble de la religion dont il est la manifestation extérieure et la profession publique. Or, qui oserait prendre les cérémonies du paganisme, ses fêtes voluptueuses, ses orgies, ses bacchanales, ses saturnales, ses luperciales, cette foule de pratiques impies, licentieuses ou cruelles, ces sacrifices abominables, ces prostitutions, qui oserait prendre tout cela pour l'image de la vraie religion, pour des tableaux de doctrines saines, pour l'expression fidèle de croyances légitimes ?

Ici l'on nous dit que le culte *défectueux, criminel, idolatrique*, venait uniquement de la volonté particulière et des applications variables faites par la raison individuelle, à tel ou tel Dieu. Nous ferons à ce sujet les deux observations suivantes :

1.º Nous pourrions discuter la question si les écarts du paganisme en fait de culte n'étaient, dans la pratique, que l'application de la volonté particulière de chaque individu, sans aucune participation de la volonté générale. Mais, quelle qu'ait pu être l'origine des erreurs de l'idolâtrie, on ne peut contester que les cérémonies, les pratiques, les fêtes, les sacrifices de païens, ne constituaient leur culte public ;

2.º Si le culte public était *défectueux, idolatrique et criminel*, quelle harmonie, quelle liaison parfaite y avait-il donc entre un tel culte,

et le dogme sévère et pur d'un seul Dieu créateur et conservateur de l'univers ? Et dès-lors , où était cette vraie religion que l'on veut trouver dans le sein du paganisme ? Ceci n'est-il point un exemple remarquable de la puissante influence de l'esprit de système , de la manière dont il domine souvent des hommes éclairés , et des efforts par lesquels il cherche à plier les faits à ses vues ?

Que l'homme ait reçu dans le principe , par une révélation directe , toutes les vérités dont le genre humain pouvait avoir besoin dans la suite des siècles ; que ces vérités , transmises d'une génération à l'autre , constamment maintenues parmi les hommes , aient constitué la raison générale de tous les peuples , raison toujours pure dans son essence , toujours infaillible dans ses décisions , unique règle certaine de tous les jugemens humains , dépôt fidèle et permanent de la véritable religion : une telle doctrine n'est-elle pas expressément contredite par M. de La Menais lui-même , lorsqu'il dit que « Dieu voulant » avoir un peuple chargé spécialement de « servir dans toute leur pureté les traditions » anciennes , *il a promulgué de nouveau là loi qu'on méconnaissait* (Tome III, pages 47 et 49) ; » « que plus les hommes se sont éloignés de leur origine , plus la Religion primitive s'est altérée (*Ibid* page 174) ; » lorsqu'il

convient que les Prophètes, successivement inspirés de Dieu, ont répandu *tour-à-tour et par degrés de nouvelles lumières* (Tome IV, pages 248, 304); que, dans les siècles même les plus éclairés, « l'incertitude sur les vérités les plus essentielles, l'erreur et la dépravation étaient parvenues à leur comble (*Ibid*, pages 396, 467, etc.); » que, « dans les siècles du paganisme, les nations ne pouvaient être sauvées que par un secours surnaturel; qu'il fallait que l'homme fût instruit surnaturellement, pour sortir de son abîme de dissolution, du désordre de son intelligence (*Ibid*, pag. 396, 466 et 467); » que, selon le témoignage de l'histoire, « aucun peuple ne passa jamais de lui-même et sans un secours étranger, de l'idolâtrie au culte d'un seul Dieu (*Ibid*, p. 30); » que Jésus-Christ n'est pas seulement venu pour développer des dogmes et une morale conservés dans le sein du paganisme, mais que « l'auteur du Christianisme a proclamé de nouveaux devoirs, de nouveaux dogmes (*Ibid*, page 142); » enfin, lorsqu'il convient, avec saint Paul, que Jésus-Christ « est venu régénérer toutes choses dans le ciel et sur la terre (*Ibid*, page 393). »

S'il était rigoureusement vrai que toutes les vérités religieuses et morales eussent été révélées au premier homme, pour être communiquées

aux générations et confiées ainsi à la raison universelle du genre humain ; que cette raison générale en eût conservé fidèlement le dépôt, comme étant incapable d'errer, ne faudrait-il pas conclure de-là que la révélation postérieure faite par la voie des Prophètes et par la bouche du Sauveur devenait inutile ? Ce serait donc à la raison générale qu'il faudrait s'adresser pour connaître les vérités révélées, au lieu de les chercher dans l'Ecriture. Quel chrétien oserait avancer une telle proposition ? Si donc on est forcé de convenir qu'une révélation postérieure était nécessaire pour ramener les hommes à la vraie religion et à la saine morale, le genre humain était donc hors des voies de la justice et de la vérité ; et qu'est-ce qu'une raison générale, *incorrumpible et infaillible*, qui laisse plonger les hommes dans les plus épaisse ténèbres, et qui ne règne pas moins au sein de toutes les erreurs et des plus honteux égaremens ? A quel signe la reconnaître, au milieu de l'aveuglement universel ? Quels pouvaient être ses organes, lorsque l'erreur était partout, ou plutôt, où était-elle alors elle-même ? Si la raison universelle a eu le pouvoir de conserver les vérités fondamentales de la Religion, comment n'a-t-elle pas eu celui de dépouiller ces vérités des erreurs et des profanations qui les ont si long-temps souillées ? Comment justifier cette raison générale avec son infaillibilité, de son

impuissance à protéger les vérités qui importent le plus au genre humain (1) ? Que les traditions

(1) Parmi la multitude de passages analogues aux suivants, que contiennent les Livres saints, ceux-ci peuvent suffire pour montrer ce que l'Ecriture donne à penser de l'état de la raison générale des peuples avant la lumière de l'Evangile.

Populus, qui ambulat in tenebris, vidi lucem magnam: habitantibus in regione umbras mortis, lux orta est eis (Is. IX, 2).

Et audient in die illâ surdi verba libri, et de tenebris et caligine oculi cæcorum widebunt (Ibib. XXIX, 18).

Deus ipse veniet et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt (Ibid. XXXV, 4, 5).

Et dedi te in fædus populi, in lucem Gentium: ut aperires oculos cæcorum, et educeres de conclusione vincum, de domo carceris sedentes in tenebris (Ibid. XLII, 6, 7).

Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit (Ibid. LIII, 6).

Ecce testem populis dedi eum, ducem ac preceptorem Gentibus. Ecce Gentem, quam nesciebas, vocabis: et Gentes quæ te non cognoverunt, ad te current (Ibid. LV, 4, 5).

Expectavimus lucem, et ecce tenebræ; splendorem, et in tenebris ambulavimus. Palpavimus sicut cæci parietem, et quasi absque oculis arrectavimus: impugnimus meridie quasi in tenebris, in caliginosis quasi mortui (Ibid. LIX, 9, 10).

Surge, illuminare Jerusalem: quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ

des peuples aient conservé des notions plus ou moins confuses de quelques-unes des vérités révélées, nous ne voyons pas bien ce que cela prouve

operient terram, et caligo populos: super te autem orietur Dominus, etc. (Ibid. LX, 1, 2).

Ecce ego: ecce ego ad Gentem, quæ non invocabat nomen meum. Expandi manus meas totidie ad populum incredulum, qui graditur in viâ non bondâ post cogitationes suas (Ibid. LXV, 1, 2).

Positum est ergo sæculum in tenebris, et qui inhabitant in eo sine lumine (IV Esd. XIV, 20).

Qui annunciat verbum suum Jacob, justitias et judicia sua Israël, Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis (Ps. 147).

Eripiens te de populo, et Gentibus, in quas nunc ego mitto te, aperire oculos eorum, ut convertantur à tenebris ad lucem, et de potestate Satanæ ad Deum (Act. XXVI, 17, 18).

Tenebris obscuratum habetis intellectum, alienati à viâ Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum (Eph. IV, 18).

Mundus totus in maligno positus est. Et scimus quoniam Filius Dei venit, et dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum (Joan. V, 19, 20).

Nunc judicium est mundi: nunc princeps hujus mundi ejicietur foras (Ibid. XII, 31)

Qui (Deus) eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptorem per sanguinem ejus (Col. I, 13, 14).

Manifestata est autem (gratia) nunc per illuminatorem Salvatoris nostri Jesu Christi, qui destruxit quidem mortem, illuminavit autem vitam et incorruptionem per Evangelium (Tim. I, 10).

» *ne subsistent que par elle*, ou par une fausse application de la règle, etc. » (Tome II, pag. 205 et 206). Une règle *infaillible* qui peut si facilement être mal appliquée, n'est pas un garant trop sûr de la vérité. Et quel est le caractère d'une autorité qui peut établir *des erreurs et par qui seule ces erreurs subsistent* (1) ?

Il est rare que la vérité se trouve dans les extrêmes ; aussi, en contestant que le consentement commun soit toujours infaillible, et qu'il n'y ait pas d'autre fondement de certitude en matière quelconque, nous n'irons point disputer à l'autorité de la raison générale et au témoignage humain, tous les droits qu'ils peuvent avoir à notre croyance. Nous conviendrons volontiers qu'en matière incertaine, lorsque nous sommes disposés à porter un jugement qui nous paraît fondé, nous nous trouvons plus rassurés, si nous

(1) Par la manière dont M. de La Mennais gourmande la société tout entière et dont il parle de ses contemporains pris en masse, il nous semble qu'il n'a pas une foi bien vive à la raison générale et qu'il lui fait assez peu d'honneur ; par exemple, lorsqu'il dit qu'à la place de la raison publique, presque entièrement éteinte, il n'existe que des opinions opposées entre elles, aussi diverses que les chimères qui peuvent s'offrir à des esprits abandonnés sans règle à eux-mêmes (De la Religion considérée, etc. Chap. IV).

rencontrons dans les autres une opinion conforme à la nôtre. Nous conviendrons que les sentimens, les maximes, les doctrines qui s'appuient sur d'antiques traditions, qui ont reçu la sanction du temps, nous paraissent revêtus d'un caractère respectable, qui fait naître d'abord un préjugé favorable et nous inspire une certaine confiance. Nous conviendrons que lorsqu'un fait nous est rapporté successivement par plusieurs personnes, nous sommes disposés à y croire, quoiqu'il arrive souvent que ces récits remontent tous à une source commune, et que, si l'on en connaissait l'origine, leur nombre ne prouverait rien de plus que le dire seul du premier narrateur, qui a été répété de confiance par les autres. Nous nous faisons un devoir de convenir que le témoignage historique, accompagné de toutes les circonstances exigées par une saine critique, est un motif infaillible de certitude, et qu'il y aurait de la folie ou de la mauvaise foi à refuser de se soumettre à ce genre d'autorité. Enfin, nous accordons sans peine que l'assentiment universel du genre humain, réellement constaté, sur un point déterminé, est une preuve incontestable de la vérité, tel que le consentement de tous les peuples touchant l'existence de Dieu. Mais il y a loin de ces justes concessions, à n'admettre pour vrai en métaphysique, en morale, en philosophie, dans les sciences exactes même, en un

mot, dans toute matière sans exception, que ce qui est reconnu pour vrai par le consentement commun, et à ne reconnaître *aucun autre motif de certitude*.

Supposons un missionnaire imbu de la doctrine de l'autorité, à l'exclusion de tout autre motif de certitude, s'adressant pour la première fois à un Chinois qui n'ait jamais ouï parler de la religion chrétienne, et qu'il entreprend de convertir à la foi catholique. Il commencera par lui exposer le principe qui, selon lui, doit être la règle de tous nos jugemens : il posera pour maxime fondamentale et invariable que l'homme, *en toutes choses et dans toute circonstance*, doit se décider d'après la plus grande autorité. Il annoncera ensuite au Chinois que sa religion est fausse, qu'il doit l'abandonner, et qu'il en a une autre à lui proposer.

Le Chinois l'arrêtera sur-le-champ et lui dira qu'en vertu même du principe qui vient d'être posé, il doit s'en tenir à sa religion, pour laquelle il a, contre l'autorité d'un seul homme, celle de sa famille, de ses aïeux, de la ville qu'il habite, et bien plus ; l'autorité de sa nation tout entière et celle d'une tradition immémoriale dans tout l'empire. Le missionnaire lui répondra : « Votre » empire, quelque grand qu'il soit, n'occupe » qu'une petite partie de la terre habitée ; il » existe un grand nombre d'autres nations qui

» professent la religion que je vous annonce, et
» cette religion remonte à l'origine des choses :
» elle est aussi ancienne que le monde. Je puis
» vous en fournir les preuves par nos livres
» saints, par les écrits des savans docteurs qui,
» remplis de l'esprit de Dieu, ont été les lu-
» mières de notre église dans les différens siècles
» jusqu'à nos jours, et par toutes les preuves
» historiques que vous pourrez désirer : » — « Je
» ne puis, dira le Chinois, prendre connaissance
» de vos livres, dont j'ignore la langue. Quand
» je parviendrais, au moyen d'un travail dont je
» suis incapable, à apprendre cette langue, il
» faudrait me résigner à lire tous les écrits dont
» vous me parlez ; et lorsque j'aurais terminé
» cette laborieuse étude, qui exigerait bien du
» temps, je ne serais guères plus avancé : car
» qui me garantira l'authenticité de ces livres ?
» Je n'ai ici que votre seul témoignage ; quoique
» je sois très-disposé à vous croire de bonne
» foi, ne puis-je pas soupçonner que vous soyez
» vous-même dans l'erreur ? Et d'après la règle
» que vous m'avez tracée, une aussi faible auto-
» rité que celle d'un seul homme peut-elle l'em-
» porter sur celle qui se présente d'autre part
» à mes yeux en faveur de la religion de mes
» pères ? Quant aux nations dont vous me par-
» lez, qu'est-ce qui m'assurera qu'elles profes-
» sent en effet votre religion ? Faudra-t-il que

» j'entrepreneur de parcourir la terre pour m'en
 » convaincre ? *Vous en croirai-je sur votre*
 » *parole ?* Vous voyez que tout se réduit ici
 » pour moi à votre seule autorité, qui ne peut
 » contrebalancer les motifs que j'ai, en vertu
 » de votre propre principe, de m'en tenir à ma
 » croyance. »

Nous ne pensons pas que le missionnaire pût tirer un grand secours du témoignage de ceux de ses confrères qu'il pourrait se trouver à portée de faire concourir avec le sien ; et quand tous les missionnaires de l'Orient se trouveraient en présence du Chinois, le principe de la plus grande autorité laisserait toute leur force aux raisonnemens de celui-ci.

Tel doit être le résultat de l'application inconsidérée d'un seul principe à tous les cas sans exception, ce principe fût-il lui-même de la plus grande justesse. On court ainsi le risque de produire un effet diamétralement contraire à celui que l'on se propose.

Mais un autre inconvénient non moins grave peut naître du parti pris de ne reconnaître qu'un seul motif de certitude.

Celui qui, dans toute discussion, voudrait préalablement imposer un principe exclusif à ses interlocuteurs, ne pourrait espérer un grand succès de ses efforts. Deux adversaires, en matière

quelconque, doivent nécessairement partir d'une croyance commune, sous peine de ne pouvoir jamais convenir de rien. Il est évident que le cas le plus défavorable pour celui qui entreprend de convaincre, est de n'avoir qu'un seul principe fondamental à proposer; car, si l'adversaire rejette ce principe, la discussion ne peut faire un seul pas. Il nous semble plus sensé de demander à son adversaire ce qu'il croit lui-même, car il croit sans doute à quelque chose; alors, en partant de ce point convenu, vous conduirez votre homme de conséquence en conséquence, jusqu'à la vérité finale que vous voulez lui démontrer et qu'il sera forcé d'admettre, à moins de passer pour manquer de bonne foi ou de justesse dans l'esprit. Nous pensons, par exemple, que la divinité du Christianisme peut s'établir, par cette méthode, envers celui qui vous dira seulement qu'il croit à sa propre existence, à son sens intime, ou au témoignage des sens sous telles conditions données, etc. Car, de l'un quelconque de ces faits admis il s'ensuit une série de vérités qui découlent les unes des autres et dont la chaîne peut être dirigée sur telle vérité ultérieure que l'on peut avoir en vue. Qui ne voit pas qu'un raisonnement rigoureux appuyé sur les principes même d'un adversaire, met celui-ci dans l'impossibilité de répliquer; tandis que toute l'éloquence, tout le talent possible, toute la force du

langage échoueront nécessairement auprès de qui ne reconnaît pas le point sur lequel repose le système entier de vos discours.

§. V. — *Quelques considérations essentielles sur la manière dont s'établit la certitude selon les cas.*

Une vérité métaphysique diffère d'une vérité morale; l'une et l'autre diffèrent essentiellement d'une simple vérité de fait. Est-ce une vue bien philosophique de confondre toutes les vérités sous un même point de vue? Gardons-nous de la manie de la simplicité: l'esprit de système manque rarement d'entraîner de fâcheuses conséquences à sa suite. Il y a, ce nous semble, une grande imprudence à vouloir soumettre toutes les vérités à un seul et même genre de preuve, déclaré applicable à tous les cas sans aucune distinction. Si l'on vient à remarquer une classe de vérités qui échappent nécessairement à ce moyen de certitude, on se croira fondé à refuser à celui-ci toute force quelconque dans son application à d'autres questions; puisque tout doit se prouver par la même voie, dira-t-on, l'impuissance absolue des preuves dans un cas, fait craindre leur insuffisance dans les autres. Ainsi, par exemple, l'autorité étant nulle en géométrie, l'incrédule conclura qu'elle ne prouve rien de plus en fait

de doctrines , et il récusera les preuves les plus solides qui établissent la vérité et la divinité du Christianisme.

Si au contraire l'on distingue avec soin les objets de nos croyances , quant à leur nature , et que de là on tire la distinction des divers genres de preuves qu'ils comportent , la faiblesse ou la nullité d'une preuve mal appliquée ne prouvera rien contre la certitude qu'elle peut donner dans un autre emploi assorti à la nature de la question ; et alors , que l'autorité soit incompétente à l'égard de certaines vérités absolues , elle ne conservera pas moins toute sa force en matière morale et historique , et les preuves tirées du témoignage en faveur des fondemens de la vraie religion , resteront à l'abri de toutes difficultés (1).

« Toutes les vérités , dit le savant et judicieux Euler , qui sont à la portée de notre connaissance , se rapportent à trois classes essentiel-

(1) La confusion des genres et les fausses applications des meilleures choses sont une erreur grave , qui n'est jamais sans danger. L'analyse employée dans les sciences naturelles avait fait faire de grandes et importantes découvertes ; et une analyse inconsidérée , appliquée à des objets d'un ordre élevé qui n'en étaient pas susceptibles , a produit des doctrines impies , des systèmes de morale perverse et des théories politiques qui ont bouleversé la société.

» lement distinguées. La première classe ren-
 » ferme les vérités des sens ; la seconde, les vé-
 » rités de l'entendement ; la troisième, les vérités
 » de la foi. Chacune de ces classes demande des
 » preuves particulières pour nous prouver les
 » vérités qui y appartiennent, et c'est de ces
 » trois classes que nos connaissances tirent leur
 » origine. Pour les vérités de cha-
 » cune de ces trois classes, il faut se contenter
 » des preuves qui conviennent à la nature de
 » chacune (1). »

En confondant les traditions humaines, les doctrines quelconques et les vérités de tout genre avec les traditions sacrées, M. de La Mennais a mis sur la même ligne l'autorité sociale et l'autorité de l'Eglise : ce qui nous paraît une méprise capitale. Il existe, au sujet des traditions sacrées, un tribunal visible et permanent, qui a mission et qualité pour établir la certitude des vérités de son ressort. Son institution divine est un fait qui date d'une époque fixe et connue. Ses maximes et ses doctrines n'ont jamais varié, et il s'est montré inaccessible aux erreurs. Dépositaire des vérités de la foi et juge constitué en matière de dogmes, à lui seul appartient le droit d'interprétation et de décision en fait de croyances re-

(1) *Lettres à une Princesse d'Allemagne.*

ligieuses, parce que c'est à lui seul que Jésus-Christ lui-même a promis de l'assister tous les jours jusqu'à la consommation des temps. Mais où est le tribunal du genre humain, investi d'une pareille autorité, pour les doctrines purement humaines et pour les vérités placées hors du cercle de la Religion, un tribunal permanent qui offre la garantie d'une doctrine constante, toujours pure et irréprochable? Cette différence essentielle n'exclut-elle pas toute parité entre les deux espèces d'autorités dont il s'agit? Une saine philosophie permet-elle d'assimiler deux ordres de choses aussi divers et de leur appliquer les mêmes considérations?

En vertu des importantes observations qui précédent, nous oserons dire que M. de La Menais nous paraît avoir compromis la cause même en faveur de laquelle il a déployé tant de talent et une si rare éloquence. Voilà ce qui justifie les attaques que de sincères amis de la Religion, qui partagent d'ailleurs complètement les vues si nobles et si élevées de l'auteur de l'*Essai*, ont dirigées contre son principe exclusif du fondement de la certitude.

C'est surtout à la réalité des miracles que s'attaque l'incrédulité, parce qu'elle sait bien qu'en renversant les miracles, elle fait disparaître toute mission divine, et que dès-lors il n'y a plus de véritable religion. Or, quelle certitude offriront

les miracles, s'il faut refuser toute croyance aux relations des sens, s'il n'y a point d'évidence proprement dite, si l'on ôte tout crédit au jugement personnel, à la raison individuelle du petit nombre des témoins qui attestent les miracles? Je dis le petit nombre, par comparaison avec ce que M. de La Mennais appelle la raison universelle, l'autorité du genre humain. Que deviendra en effet la certitude du témoignage, si l'erreur est à la source? En supposant, dans le cas d'un fait réputé miraculeux, au témoignage seul toute la validité qu'il est possible de lui attribuer, tout ce qu'il pourra prouver ici, c'est qu'il est certain que tels et tels témoins ont cru voir un fait de telle ou telle nature, et rien de plus; mais la nature réelle du fait, qu'est-ce qui la garantira? Les miracles n'ayant pu être vus par le genre humain tout entier, mais seulement par un nombre limité de personnes, il faut qu'on puisse accorder d'autant plus de confiance, d'abord à la fidélité du rapport des sens de ces témoins, ensuite à leur intelligence, à leurs lumières, à la rectitude de leur jugement. Nous avons rappelé ailleurs les conditions requises pour garantir la certitude du témoignage; quand il s'agit de faits surnaturels, l'évidence est surtout indispensable. Ainsi, pour que le miracle d'une résurrection soit reconnu comme tel, il faut que la résurrection soit évidente, c'est-à-dire, que l'état de mort

réelle soit préalablement mis hors de toute contestation. L'état d'un asphyxié ou d'un léthargique peut durer plus ou moins long-temps ; mais *jam fætet*, voilà la preuve de la résurrection de Lazare, voilà le sceau de l'évidence fourni, dans ce cas, par le témoignage des sens. Il y a des circonstances où ce simple témoignage ne suffirait pas, et qui exigeraient un examen dirigé par des connaissances positives.

La manière dont s'établit la certitude d'un événement historique est un exemple de la nécessité de faire concourir souvent plusieurs genres de preuves pour entraîner une pleine conviction. Nous pourrions indiquer des cas nombreux où la certitude d'un seul point suppose de même le concours de plusieurs moyens de diverse nature, parmi lesquels le témoignage, en lui accordant même un poids indépendant, ne tient pas la première place.

Par exemple, « Comment suis-je assuré, peut dire quelqu'un, qu'il existe un écrivain d'une haute éloquence nommé M. de La Mennais ? J'ai lu des ouvrages qui portent ce nom. Il faut donc que je croie *au rapport de mes sens*, pour être certain que ces livres existent; que je les ai vraiment eus sous les yeux, que j'y ai lu le nom de l'auteur et que j'en ai parcouru les pages. Il faut que je croie *à l'évidence*, pour être persuadé que ces livres ne se sont pas faits tout seuls et

qu'ils sont l'ouvrage d'un auteur. Il faut que je croie à mon *sens intime*, qui me rend témoignage des diverses impressions que j'ai éprouvées à leur lecture et de l'admiration qu'elle m'a fréquemment causée. Il faut que je me fie à ma *mémoire*, pour être assuré que j'ai réellement lu ces livres et que je n'applique point faussement à leur auteur, les idées et le style de quelque autre écrivain. — J'ai vu dans quelques journaux des éloges et des critiques qui se rapportent aux ouvrages de M. de La Mennais. Il faut donc que j'en croie encore *mes sens*, mon *sens intime* et ma *mémoire*, pour être certain de l'existence de ces articles. Il faut que je m'en rapporte à *l'analogie*, pour être persuadé que les journaux n'ont pas fait des critiques et des éloges de quelques écrits qui n'existaient pas, où bien qui seraient l'ouvrage d'un autre écrivain que celui qu'ils ont nommé. — J'ai vu et entendu des personnes qui ont l'avantage de connaître personnellement M. de La Mennais, et qui n'ont pas le moindre doute qu'il ne soit l'auteur des ouvrages publiés sous son nom. Il faut donc que je sois certain d'avoir réellement vu et entendu ces personnes-là : ce qui suppose que mes yeux et mes oreilles ne m'ont pas trompé; il faut encore que j'en croie ma *mémoire*, pour être convaincu que le souvenir que je crois avoir de ces personnes n'est pas une illusion. — Si l'en me dit

maintenant que l'existence de l'illustre auteur de l'*Essai* est un fait généralement reconnu, et qu'il est impossible qu'un si grand nombre de personnes se trompent ou s'accordent pour me tromper, j'examinerai sur quoi repose la certitude où je suis en effet de cette impossibilité. Je crois à cette impossibilité, parce que je crois au témoignage de mes sens, qui m'assurent de l'existence de ces personnes ; qu'ensuite j'ai confiance dans le rapport des sens, du sens intime, de la mémoire de tous ceux qui parlent de M. de La Mennais ; qu'enfin je me fonde sur l'analogie, pour être persuadé que les lois ordinaires de l'ordre moral ne sont pas en défaut dans la circonstance présente. »

Si tous ces divers moyens de certitude devaient être rejetés, nous pourrions jurement révoquer en doute certains faits qui, frappant plus particulièrement notre attention, nous tirent, pour un moment, de cet état habituel où nous agissons en vertu d'une croyance qui précède la réflexion.

Si, lors du passage de M. de La Mennais à Chambéry, nous avions eu le bonheur de le rencontrer, il aurait pu s'établir entre nous le dialogue suivant :

L'AUTEUR.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

II.

M. DE LA M.

« Je suis l'Abbé de La Mennais. »

L'AUTEUR.

Cela se peut, et je m'estimerais fort heureux d'une telle rencontre.

M. DE LA M.

« Je vois que mon nom vous était connu. »

L'AUTEUR.

Qui ne connaît pas le nom de l'éloquent auteur de *l'Essai sur l'indifférence*, et qui ne serait très-empêssé de connaître personnellement ce célèbre écrivain ?

M. DE LA M.

« J'ai l'honneur de vous répéter que je suis l'Abbé de La Mennais. »

L'AUTEUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais, en vérité, je n'ose le croire : quelle preuve m'en donnez-vous ?

M. DE LA M..

« Ma présence, Monsieur, et ma parole. »

L'AUTEUR.

Le rapport de mes sens peut me tromper; et

quand je serais certain de voir et d'entendre ici quelqu'un, qu'est-ce qui m'assurera que j'entends et que je vois en effet l'illustre auteur que vous me nommez ?

M. DE LA M.

« Comment pourriez-vous croire, Monsieur,
» que je voulusse usurper un nom qui ne m'ap-
» partiendrait pas ? »

L'AUTEUR.

Ce procédé, je le sens, ne serait pas digne d'un ecclésiastique aussi respectable que vous me paraissiez, et je ne trouve pas de vraisemblance à cela. Mais le sentiment nous trompe, et l'analogie ne prouve rien.

M. DE LA M.

« Je vous citerai, Monsieur, des faits et des circonstances dont le rapprochement et la combinaison pourront vous convaincre de la vérité. »

L'AUTEUR.

Le raisonnement, vous le savez, Monsieur, nous trompe à son tour, et ce qui nous paraît évident n'est souvent qu'une illusion, puisqu'il y a des évidences contradictoires.

M. DE LA M.

« Enfin , Monsieur , je vous proteste que je
» suis l'Abbé de La Mennais. »

L'AUTEUR.

Mais votre dire , Monsieur , n'est qu'un témoignage individuel , auquel , en conscience , je ne puis donner mon assentiment , malgré le vif désir que j'aurais d'en croire votre parole . Si vous aviez avec vous au moins un certain nombre de témoins , dont l'accord unanime pût être considéré comme une expression abrégée du témoignage universel , comme une sorte de représentation du consentement commun , je me rendrais d'autant plus volontiers , que j'attacherais le plus grand prix à un entretien de quelques instans avec un homme dont je considère autant la personne , que j'apprécie ses nobles méditations et que j'admirer ses rares talens .

M. DE LA M.

« Mais , Monsieur , je viens de Rome , et aucun des personnes que j'ai eu l'avantage de voir dans mon voyage , n'ont douté que je ne fusse réellement celui pour qui je me suis fait connaître . »

L'AUTEUR.

Cela se peut encore ; mais d'abord , pour être assuré que vous venez de Rome , il faut que je m'en rapporte à votre mémoire. Et vous-même , Monsieur , comment êtes-vous certain , après un tel voyage , de l'identité de votre personne ? Votre mémoire et votre sens intime peuvent vous tromper. A Paris , au milieu des personnes qui vous connaissent et vous voient journellement , vous avez au moins leur témoignage pour vous rassurer sur ce point ; mais ici , où vous n'êtes connu de personne , ni vous ni moi ne pouvons être sûrs de rien.

M. DE LA M.

« La parole d'un honnête-homme devrait , ce
» me semble , vous suffire. »

L'AUTEUR.

Non , Monsieur , elle ne me suffit pas : vous n'avez d'autre moyen de me prouver ce que vous dites , que de m'affirmer ce que vous dites , et c'est précisément ce qu'il faut prouver.

M. de La Mennais , dans cette situation , serait , comme l'on voit , dans l'impossibilité absolue de convaincre son interlocuteur , à moins de déclarer nettement qu'il renonce à sa doctrine.

Pour compléter l'ensemble des réflexions que

nous nous sommes proposé, Messieurs, de vous soumettre sur cette doctrine, il nous reste encore quelques considérations à exposer.

§. VI. — *De la signification des expressions : AUTORITÉ, CONSENTEMENT COMMUN, RAISON GÉNÉRALE.*

Le poids du consentement commun envisagé comme moyen de certitude, suppose qu'il est un jugement émané d'une autorité d'autant plus visiblement compétente, qu'on doit lui accorder une plus grande confiance : ce qui semble exiger une distinction importante à faire entre les diverses classes d'objets sur lesquels doit s'exercer ce jugement. Tous les hommes ne sont pas également familiers avec tel ou tel ordre d'idées spéciales. Des géomètres seraient mal reçus à vouloir prononcer sur des matières théologiques ; des poëtes, sur des objets de finances ; des artisans, sur des spéculations philosophiques ; des naturalistes, sur des questions de jurisprudence. On serait naturellement peu disposé à reconnaître de tels juges dans chaque partie. Ainsi, l'autorité, relativement à chacune d'elles, se compose du sentiment conçu par la majorité des hommes qui ont plus particulièrement appliqué leur attention, leurs études, leurs travaux, leur expérience aux objets sur lesquels il s'agit de pro-

noncer : tous les hommes étrangers à l'ordre d'idées qui s'y rapportent sont à cet égard comme s'ils n'existaient pas, et leur jugement n'y serait d'aucune conséquence. Ainsi, l'autorité, en géométrie, non quant aux vérités de cette science, qui n'ont pas besoin d'autorité, mais quant au mérite d'une découverte, d'une théorie, d'une nouvelle méthode, l'autorité en géométrie repose sur le sentiment de la majorité des vrais géomètres. L'autorité, en fait de jurisprudence, se compose de l'opinion des jurisconsultes versés dans la science du droit. L'autorité, en matière de finances, consiste dans le seul jugement de ceux qui ont fait une étude spéciale de l'économie publique. L'autorité touchant les doctrines médicales, réside dans le suffrage des hommes de l'art les plus éclairés. L'autorité, en philosophie, résulte du sentiment professé par le plus grand nombre des hommes qui, par la nature de leurs études et de leurs méditations, sont censés avoir acquis un droit plus direct de prononcer sur les questions relatives aux sciences intellectuelles et métaphysiques. Il y a des doctrines sociales et politiques qui sont plus ou moins à la portée de plusieurs classes; enfin, il y a des maximes morales qui sont du ressort de la presque généralité des hommes. Nous ne pensons pas que l'on puisse contester la justesse de ces considérations, autrement, nous ne verrions guères ce qu'il faudrait

entendre par l'autorité considérée comme un témoignage fondé en raison, comme un jugement ayant droit de décision sur tel ou tel point. Revenons aux spécialités.

Si certaines doctrines philosophiques sont admises par la plupart des Ecoles, ce sera, si l'on veut, un préjugé avantageux en leur faveur. Mais, si certains principes, objet d'un vif débat parmi les philosophes, sont regardés au moins comme incertains et ne sont pas reçus dans l'enseignement, ces principes, privés alors de l'autorité compétente, se trouvent condamnés par le système de M. de La Mennais et ne peuvent être tenus pour vrais. Soumettons maintenant à cette règle la doctrine même de l'auteur de l'*Essai sur le fondement de la certitude*.

M. de La Mennais se plaint de ce que sa doctrine sur ce point n'est pas admise dans les Ecoles de Philosophie. Que faut-il conclure de ce fait ? Si cette doctrine n'était pas reçue avant M. de La Mennais, qui a jugé devoir la proposer comme l'unique remède aux écarts de la raison privée ; si elle ne l'est pas mieux aujourd'hui, de son propre aveu, malgré tout l'éclat du talent qu'il a mis à l'exposer et à la défendre, cette doctrine n'a donc pas l'autorité en sa faveur ; elle manque de ce que son auteur appelle le sceau de la vérité, et se trouve ainsi renversée par ses principes mêmes.

M. de La Mennais n'est pas seulement surpris que son système ne soit pas universellement adopté; il se plaint même de n'avoir pas toujours été compris de ses adversaires. Si cependant ce système était le seul vrai, non-seulement il devrait être admis par les philosophes, mais il devrait se trouver généralement reçu dans le monde, comme touchant à tous les rapports, à tous les intérêts de l'homme social. Proclamé dans le public, je ne dirai pas par le meilleur interprète, car il ne devrait pas en avoir besoin, mais par le plus digne orgâne capable de l'exposer, il devrait s'y trouver sur son terrain, et être accueilli par la raison générale comme le premier titre de celle-ci à la souveraineté, comme la charte qui constate et rappelle ses droits. Il n'est pas concevable que l'autorité générale voulût s'obstiner à méconnaître une loi fondamentale qui lui attribue un droit exclusif, absolu et sans bornes, si elle jugeait que ce droit lui fût légitimement acquis et ne lui parût pas une injuste usurpation.

Outre l'intérêt direct que la raison générale devait trouver au système de l'auteur de l'*Essai*, outre l'appui d'un beau génie et toutes les séductions du style, ce système avait encore en sa faveur un moyen bien propre à en assurer le succès: il a reçu la dénomination de *doctrine du sens commun*, titre fait pour piquer l'amour propre

de qui que ce soit, et il n'était pas vraisemblable que *la doctrine du sens commun* dût rencon-trer un seul adversaire.

Le *sens commun*, le *bon sens* ou le *sens droit*, est la faculté de juger sainement des choses ; c'est la lumière naturelle censée répartie à chaque homme pour lui servir de guide dans les circonstances ordinaires de la vie. C'est parce qu'on suppose qu'un sens droit est le partage naturel du plus grand nombre des individus, qu'on a donné à cette faculté le nom de *sens commun*. Celui qui est doué de cette lumière naturelle d'une saine raison, s'appelle un homme *sensé* ; et dire d'un homme qu'il n'a pas le *sens commun*, c'est dire qu'il n'a pas le *bon sens*, qu'il est privé de raison, qu'il est un *insensé*, ce qui n'est pas une médiocre injure. Selon M. de La Mennais, l'unique principe de la certitude, la seule règle infaillible de nos jugemens est l'*autorité du genre humain*, la *raison générale*, le *consentement commun*. Il y a quel-que adresse à avoir remplacé l'expression de *con-sentement commun* par celle de *sens commun* : c'était se ménager contre ses adversaires, par cette espèce d'homonymie, l'arme puissante du ridicule ; en sorte que tous ceux qui n'adopteront pas la doctrine de l'auteur, seront nécessairement des *ennemis du sens commun* ; et l'on aura beau jeu envers des hommes qui *protestent*,

comme dit M. de La Mennais, *contre cette nouveauté suspecte qu'on appelle le sens commun*. Mais c'est se donner là un genre d'avantage peu conforme peut-être à la gravité de la matière. D'ailleurs, n'y aurait-il point ici quelque chose qui ressemble un peu à un jeu de mots, espèce d'artifice qui serait peu digne du sujet et de la plume de l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence*? Nous avons peine à croire que *sens* et *consentement*, quelles que puissent être leurs étymologies, aient précisément la même signification dans la langue française, et surtout dans le langage ordinaire (1). *Sentir* et *consentir* me paraissent deux choses différentes : l'un exprime un état passif, et l'autre est un acte de la volonté. Or, dans une discussion philosophique sur une grande et importante question, on ne saurait choisir ses expressions avec trop de

(1) Nous pensons que l'on aurait dit avec plus de justesse *sentiment commun*, au lieu de *sens commun* ; cette différence d'expressions, qui est capitale, change toute la question. La logique la plus ordinaire condamne, dans l'emploi d'un mot, le passage d'une acceptation à une autre ; c'est le sophisme que l'Ecole appelle *fallacia grammatica*. Le *sens* susceptible d'apercevoir la vérité, est une *faculté* de l'esprit ; et le *sens* qui prononce sur tel ou tel sujet, est un *acte* de jugement : c'est un *avis*, une *opinion*, un *sentiment*. Que plusieurs personnes soient du même avis sur une question, elles auront un *sen-*

soin, ni mettre trop de scrupule à rejeter toute équivoque et tout abus de mots; on ne saurait non plus être trop clair, et, pour cela, s'attacher avec trop de rigueur aux acceptations généralement reçues. Le *sens commun*, qui n'est pas *si commun*, dit ingénieusement M. Fraysinous (1), le *sens commun*, disons-nous, ou le *bon sens*, est une faculté absolue et permanente, qui se considère dans l'individu; le *consentement commun* est un acte de jugement exercé accidentellement par la multitude touchant un fait, une maxime, une doctrine, ou toute autre chose susceptible d'être

ment commun, ce qui n'empêche pas que ce sentiment ne puisse être une erreur; mais le *sens commun* ou le *bon sens* qui se tromperait ne serait plus le *sens commun*. C'est pourtant sur l'ambiguité dont il s'agit ici, que sont fondés la plupart des raisonnemens que l'on oppose depuis quelque temps à tous les adversaires du principe exclusif du consentement commun, et surtout des honnêtes plaisanteries qu'on leur adresse.

(1) Un moraliste, sans devoir être taxé de trop de sévérité, pourrait peut-être croire qu'une parfaite justesse de jugement, une droite et saine raison, un bon sens infaillible ont toujours été le partage du petit nombre, plutôt que celui de la multitude. Si par hasard c'était là une vérité confirmée par l'histoire de l'esprit humain et par celle de la société, elle devrait être prise en quelque considération dans l'examen de la doctrine du *sentiment commun*.

mise en question : il n'y a donc point ici de synonymie , et il est facile de le confirmer par des exemples. S'il échappe à un homme de fréquentes inepties , on dira de cet homme-là qu'il n'a pas *le sens commun* : pourrait-on dire qu'il n'a pas *le consentement commun* ? ou , si on peut le dire , est-ce dans la même signification ? Le *sens commun* , s'il l'avait , serait en lui , et le *consentement commun* serait dans les autres. Si un homme ou un petit nombre d'hommes savent se garantir du prestige d'une erreur universellement accréditée , ils font preuve de *sens commun* , précisément en refusant de se soumettre au *consentement commun*. Lorsque Pascal commençait à rejeter l'horreur du vide , contre l'opinion de tous les physiciens de son temps , il faisait preuve de *sens commun* , et il s'élevait contre *le consentement commun*.

L'éclat du style , l'appareil des expressions , l'harmonie du langage , peuvent déguiser une doctrine et la montrer sous un aspect imposant. Mais enfin , en écartant sa brillante parure , on veut savoir avec précision en quoi elle consiste , ce qu'elle enseigne de positif et quelles sont les règles pratiques qu'il en faut tirer. Or on ne voit pas toujours bien ce qu'il faut entendre par le *consentement commun* , par cette *raison générale* , qui doit être l'unique règle de l'homme dans tous ses jugemens. Il semble pourtant

qu'une règle destinée à un usage si universel et si fréquent, devrait être à la portée de tout le monde et ne jamais offrir la moindre incertitude, ni le moindre embarras dans son application. « Fixer, dit M. de La Mennais, le nombre de témoignages requis pour produire une certitude parfaite, est impossible. Cela dépend de mille circonstances variables; et ce nombre est uniquement déterminé par le consentement commun. » (Tome II, pages 39 et 40). C'est-à-dire que le fait du consentement commun, dans un cas donné, sera constaté par un consentement commun antérieur; mais, pour que celui-ci soit établi à son tour, il faudra recourir à une décision précédente d'un autre consentement commun, et ainsi de suite en remontant.

Quant à *la raison générale*, si elle réside hors de chaque homme en particulier, où faut-il la chercher? Y a-t-il quelque part, hors de tous les individus, un foyer de lumières, un dépôt de toutes les vérités? Si la raison générale est *la raison de tous*, comme l'auteur l'appelle souvent, chaque homme pris séparément n'en a-t-il qu'une part, ou en possède-t-il la plénitude? Si cette raison générale est de nature à pouvoir décider de toutes les vérités qui méritent ce nom, c'est donc une lumière applicable à toutes les questions. Et si la raison de tous peut s'accorder sur chaque vérité, cela veut dire sans doute qu'à

lors la raison de chaque individu est conforme à celle de tous les autres. Chaque individu a donc la portion de lumière applicable à chaque vérité ; car *la raison de tous* est apparemment la réunion de toutes les raisons particulières. Si cette lumière ne se trouvait dans aucun, comment se trouverait-elle dans tous ? Une lumière générale ne peut se former d'une multitude de ténèbres. Qui pourra résoudre ces difficultés ?

« *Un principe, nous dit-on (et notez bien ceci), un principe, un fait quelconque (on voit qu'il n'y a aucune exception) est plus ou moins douteux, plus ou moins certain, selon qu'il est adopté, attesté plus ou moins universellement.* » (Tome II, page 20, passage déjà cité). Si donc nous avons à nous décider sur un point quelconque, il faudra que nous connaissions le parti qui serait le plus universellement approuvé. Mais lorsque nous aurons recueilli l'avis de tous ceux que nous aurons pu consulter, nous ne serons encore guère avancés ; car le nombre de ceux dont nous ne pourrons connaître l'opinion est infiniment plus grand : et qui nous assurera que ceux-là ne seraient pas d'un sentiment contraire ?

Si nous voulons décider, d'après cette règle de la pluralité, la question touchant la vraie religion, nous laisserons à M. de La Mennais le soin de tirer la conséquence de sa doctrine. Les géo-

grahes les plus instruits ne portent guère qu'à 650 millions le nombre total des habitans du globe terrestre, (quelques-uns ne le portent même qu'à 632 millions). Sur ce nombre, on compte 116 millions de catholiques, 112 millions d'hérétiques, et 422 millions d'idolâtres, de juifs et de mahométans. Ainsi la certitude du Catholicisme, en comparaison de celle des religions réformées, serait dans le rapport de 29 à 28, et ne tiendrait qu'à quatre millions d'hommes; et, si quelque révolution, qui certes n'est pas impossible, venait à étendre la réforme ou le schisme sur un pays catholique d'un peu plus de deux millions d'habitans, ce qui égalerait entre eux les deux nombres ci-dessus, la religion catholique cesserait d'être certaine. Si l'on veut réunir toutes les communions soi-disant chrétiennes; on aura 228 millions de chrétiens, contre 310 millions d'idolâtres, le reste comprenant les mahométans et les juifs; et, comme une doctrine est *plus ou moins douteuse, plus ou moins certaine, selon qu'elle est plus ou moins universellement adoptée*, on voit ce qu'il faudrait penser, selon cette règle, de la certitude du Christianisme. Nous n'avons pas besoin d'observer que le cas serait plus défavorable encore, si l'on prétendait porter plus haut la population totale du monde; car le nombre des chrétiens a dû être le plus facilement évalué, et le surplus

de la population devrait être compté parmi les religions étrangères au Christianisme. Mais il y a plus. Le Christianisme n'offre-t-il de certitude que depuis que l'on peut compter un certain nombre de millions de chrétiens ? Et dans ses commencemens, du vivant des Apôtres, avait-il en sa faveur l'avantage du nombre, et la foi des premiers chrétiens manquait-elle donc d'une véritable garantie (1) ?

Laissons cette manière insignifiante et impuissante de prouver la vérité d'une doctrine ou la

(1) Les rapprochemens exposés ci-dessus ne portent aucune atteinte au caractère de *catholicité* de l'Eglise Romaine, soit que la catholicité ne doive être considérée que comme successive, ou qu'elle doive être envisagée comme simultanée; car, quel que soit le résultat de la comparaison des nombres, il n'est pas moins vrai que la foi a été et est encore prêchée chez toutes les nations, conformément au précepte du divin Sauveur, *docete omnes gentes*; que l'Eglise Romaine est la plus généralement répandue dans toutes les parties du monde, que partout elle porte et conserve son caractère essentiel, l'unité de foi et l'identité de doctrine, d'où résulte son universalité dans la diversité des lieux où elle est répandue, puisqu'elle y est partout la même; ce que l'on ne peut dire d'aucune des autres communions chrétiennes, qui divisées et subdivisées chacune en une multitude de sectes différentes, ne peuvent prétendre aucune d'elles au titre *d'universelle*. Par la même raison, ce titre ne saurait être attribué à l'idolâtrie, malgré le nombre des

légitimité d'une institution par la pluralité des suffrages. Ici le nombre ne fait rien à l'affaire : l'autorité irrécusable sur laquelle est fondée la certitude du Christianisme, n'a rien à démêler avec les chiffres. La vérité du Christianisme est démontrée indépendamment du nombre de ceux qui ne veulent pas ou qui ne sont pas à portée d'y croire : il est certain, parce qu'il est l'accomplissement des Prophéties, dont l'authenticité est établie par des preuves historiques du même genre que celles qui constatent les faits les mieux avérés : il est certain, parce que la vie, la prédication, les miracles, la mort et la résurrection de son divin fondateur ont été attestés par des témoins oculaires dignes de foi, qui ont souffert les tourmens les plus cruels et la mort en témoignage de ce qu'ils ont vu : le Catholicisme est seul certain parmi les communions chrétiennes, parce que lui seul est une institution vivante dont l'existence non interrompue remonte aux temps apostoliques, et que nous avons sous les yeux l'un des anneaux de la chaîne constante des successeurs connus du Prince des Apôtres : il est

hommes encore malheureusement plongés dans ses ténèbres, attendu l'extrême diversité qui règne parmi les croyances, les pratiques et les superstitions des nations et des peuplades que n'a pu encore éclairer la lumière de l'Evangile.

certain , parce que lui seul nous montre l'unité et la perpétuité de la foi.

§. VII. — *De quelques-unes des conséquences de la doctrine de l'Auteur de l'ESSAI , et Conclusion.*

M. de La Mennais sera compté au nombre des plus éloquens apologistes de la religion chrétienne. La grande et sainte cause en faveur de laquelle il a écrit de si belles pages , est l'unique but qu'il s'est proposé. Il a cru nécessaire , comme nous l'avons remarqué , de donner la plus grande force au crédit de l'autorité , parce que la certitude du Christianisme considéré comme un fait , s'établit par l'autorité ; parce que la divinité de ses dogmes et de son enseignement se prouve par l'autorité ; parce que l'intégrité de la foi se maintient par l'autorité. Si nous avons osé combattre un principe de l'auteur , dans l'extension qu'il a voulu lui donner , nous l'avons fait franchement et sans scrupule , parce que ce principe nous paraît entraîner de fâcheuses conséquences , tandis qu'il peut être renversé sans qu'il soit porté aucune atteinte aux fondemens de la foi , sans qu'il soit touché en rien à la validité des preuves du Christianisme , sans qu'il soit rien ôté de sa force à l'autorité visible de l'Eglise catholique , autorité dont le caractère particulier

et qui lui est propre , peut braver tous les genres d'attaque , et laquelle ne peut être contredite que par la mauvaise foi ou le plus déplorable aveuglement.

On peut croire qu'il restait peu de chose à dire en faveur de l'autorité de l'Eglise , surtout après les écrits du grand Bossuet. On doit regretter que tant de talent et d'éloquence déployé par l'illustre auteur de l'*Essai* , pour redonner à ce principe important une nouvelle vie , n'aboutisse peut-être qu'à un résultat directement contraire à ses vues , en affaiblissant les appuis sur lesquels repose nécessairement l'autorité en général.

M. de La Mennais s'est laissé séduire par le prestige de la plus grande simplicité. Selon lui , la raison générale ou l'autorité est « ce criterium » si vainement cherché par les philosophes , comme elle est encore l'unique voie par où les hommes puissent parvenir à la connaissance certaine de la vraie religion : ensorte que la « foi et la raison n'ont qu'une seule et même base , une seule et même règle. » (*Défense* , page 175). Et ailleurs , il avait dit : « L'homme est forcé de déférer à l'autorité générale , règle immuable de ses croyances , et loi universelle de l'ordre moral , comme l'attraction , ou l'autorité du Créateur agissant par sa volonté sur la matière , est la loi du monde physique. »

(Tome II, pages 74 et 75). C'est ainsi qu'il s'est laissé entraîner à confondre la croyance purement humaine avec la foi surnaturelle ; de-là la méprise, nous le répétons, d'assimiler deux choses qui diffèrent essentiellement, l'autorité des hommes et l'autorité infallible de l'Eglise, principe qui, loin de donner plus de force à la première autorité, ne peut que compromettre la seconde.

La doctrine de M. de La Mennais touchant l'homme social, si on la considère dans tous ses détails, fait entrevoir d'autres conséquences majeures de plus d'une sorte, que nous n'entreprendrons pas de suivre et de développer : tout lecteur judicieux peut les apercevoir, en réfléchissant sur la manière dont l'auteur de l'*Essai* envisage les rapports de l'homme avec ses semblables.

Les principes de M. de La Mennais tendent à bannir tout esprit de méditation. Si l'homme privé n'est rien par lui-même, s'il ne peut trouver en lui aucune lumière sûre, à quoi peut le conduire la méditation ? Il sera réduit à ne voir, à ne penser, à ne juger que d'après les autres, et il n'aura jamais que des opinions d'emprunt.

Si l'homme reçoit la plupart de ses connaissances d'un enseignement extérieur, s'ensuit-il qu'il doive toujours accorder à celui-ci le même degré de confiance, une foi aveugle et sans bor-

nes ? On a dit que l'homme acquiert, dès sa naissance, des notions qui lui sont transmises d'autorité, premiers alimens de son intelligence, comme il reçoit de même les secours physiques nécessaires à sa faiblesse corporelle. Il peut y avoir du bon dans cette première instruction de nos jeunes années ; nous apprenons aussi de fort jolis contes de fées et de revenans, dont nos nourrices et nos gouvernantes instruisent notre enfance par le témoignage ou la parole, car les nourrices et les gouvernantes sont une autorité pour les enfans. Il se peut qu'un enfant apprenne de bonne heure d'utiles vérités, qu'il soit nourri d'excellentes maximes, s'il est bien environné ; mais s'il l'est mal, les faux principes qu'il recevra par voie d'autorité, il les conservera sur la foi de cette autorité, qui, dans le système dont il s'agit, aura été et aura dû être sa première règle, son premier motif de certitude.

N'y a-t-il aucun danger à mettre continuellement l'homme dans une dépendance sans réserve de ses semblables, à le soumettre exclusivement à l'empire des relations sociales, à ne lui tracer ainsi d'autres règles que la tradition, le témoignage et l'exemple ? C'est par la tradition que se transmettent les longues erreurs et les préjugés, que s'établissent et se perpétuent le règne de la coutume, le pouvoir et la résistance de la routine. A force d'accoutumer l'homme à ne prendre

pour motif de toute croyance, que l'autorité en fait de maximes et de doctrines, n'est-il point à craindre qu'il ne prenne aussi l'autorité de l'exemple pour l'unique règle de ses actions? S'il doit être aveuglément soumis à l'opinion commune, la conduite commune sera aussi l'unique modèle qu'il se proposera (1). Or l'homme vulgaire n'est pas en société immédiate avec le genre humain: il ne peut pas consulter la raison universelle, qu'il ne connaît pas. L'autorité, pour lui, c'est l'exemple de ses proches, de ses voisins, de ses amis, des sociétés qu'il fréquente habituellement. Mais la raison universelle, considérée, si l'on veut, comme oracle infaillible de la sagesse, ne réside pas dans une fraction aussi petite de la grande famille humaine. Il est telle portion de la société dont les opinions, les maximes, les principes et les actions ne sont rien moins que conformes à la justice et à la saine morale. Qu'arrivera-t-il, si l'on y professe ouvertement

(1) C'est par l'autorité de l'exemple que se répandent les caprices et les extravagances de la mode. C'est par l'autorité de l'exemple que se propagent les fausses doctrines dans les lettres et les arts, ces systèmes de beautés factices et de pure convention qui corrompent le goût; c'est ainsi que s'établissent ces succès de vogue, ces engouemens étranges que l'on a vu régner plus d'une fois pour des productions d'un mérite médiocre désavouées par la saine raison.

le mépris de toute idée religieuse , l'oubli de tous les principes d'équité , la licence des opinions et des mœurs ? Et un tel esprit est-il bien rare dans le monde ? Voilà l'autorité immédiate et directe qui régnera sur le jeune homme ; autorité d'autant plus puissante , qu'elle est de tous les instans et que son influence ne sera que trop favorisée par la voix des passions.

Nous terminons cet écrit en déclarant reconnaître les principes suivans : que l'exercice de la raison humaine a des limites qu'elle ne saurait franchir sans témérité et sans danger ; qu'une trop grande confiance dans ses forces , une orgueilleuse et aveugle présomption de sa part ont été et sont encore la source des plus funestes erreurs ; que les matières de foi ne sont point du ressort de la raison privée , que la fixation des dogmes ne saurait lui appartenir , soit parce qu'il en résulterait une variété infinie de croyances disparates , soit parce que le plus grand nombre des hommes sont incapables de s'occuper de ces objets ; qu'en conséquence , il faut un tribunal qui décide avec autorité , et que sa compétence une fois établie , la raison doit se soumettre à ses décisions ; que cette autorité infaillible appartient à l'Eglise catholique , qui seule a le droit de fixer la croyance d'un vrai chrétien. Nous déclarons adhérer sans réserve à toutes celles des vues de M. de La Mennais qui tendent réellement à

affermir ces principes , et que nous n'avons eu l'intention de nous éléver que contre ce qui nous a paru au contraire ébranler les fondemens d'une autorité légitime. Nous croyons qu'il importe en effet beaucoup de restituer à l'autorité en général tout le crédit qu'elle mérite , et qu'à cette fin , c'est dans l'intérêt de l'autorité elle-même , qu'il faut se garder de réduire tous les moyens de certitude à un seul. Enfin , nous déclarons que , sans nous arrêter aux efforts que les défenseurs du Chapitre XIII de l'*Essai* ont faits pour interpréter la doctrine de l'auteur et la présenter sous l'aspect le moins défavorable , nous n'avons voulu que combattre cette maxime si souvent énoncée par M. de La Mennais , d'une manière expresse , positive , absolue et sans restriction , que *le consentement commun est l'unique principe de certitude , que la raison générale manifestée par le témoignage est la règle infaillible de nos jugemens , et QU'IL N'Y EN A POINT D'AUTRE.*

APPENDICE

A U

MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

ON avait fait à M. de La Mennais l'objection suivante :

« L'homme ne peut connaître l'autorité que par les moyens de connaître qu'il en a lui-même ; or, selon vous, ces moyens sont incertains ; donc l'homme ne connaîtra jamais certainement l'autorité ; donc votre moyen de certitude n'est pas meilleur que les autres. »

On avait ajouté :

« Ne connaissant le témoignage et l'autorité que par les moyens de connaître qui sont en nous, par notre raison individuelle, en dernière analyse, c'est toujours notre raison individuelle qui juge que l'autorité existe et qu'elle décide telle ou telle chose ; et par conséquent la certitude qui nous vient de l'autorité ne peut jamais être plus grande que celle qui appartient à notre propre raison, par laquelle seule nous connaissons l'autorité. »

Sur le premier point, M. de La Mennais a

répondu qu'il *ne prouvait pas* l'autorité, qu'il *l'établissait comme fait*. « Nous croyons, dit-il, à ce fait, comme tous les hommes y croient, parce qu'il nous est impossible de n'y pas croire. » (*Défense*, page 187) Ainsi l'*acte de foi* sur lequel l'illustre auteur de l'*Essai* fonde sa philosophie, est l'*existence de l'autorité du genre humain*, comme on l'a vu précédemment. L'*acte de foi* de l'homme privé est sa propre *existence*, qu'il conclut du fait de sa pensée et des impressions qu'il ressent. Nous avons dit que tout *acte de foi* repose sur un motif. Ce motif, pour l'homme privé, est le sentiment de ce qu'il éprouve. M. de la Mennais rejetant le témoignage du sens intime et la certitude du rapport des sens, il ne lui reste que l'autorité; c'est-à-dire, que, comme nous l'avons déjà remarqué, il croit à l'autorité générale, parce qu'il croit à l'autorité générale.

Si nous voulions analyser le motif que M. de La Mennais a de croire à l'autorité, nous le ramenerions nécessairement, en dernier résultat, au témoignage du sens intime. Car enfin, nous lui dirions : « Pourquoi vous est-il impossible de ne pas croire à l'autorité? c'est parce que vous ne pouvez vous refuser de croire à l'*existence des hommes*. Mais pouvez-vous croire à l'*existence de quelque chose*, sans croire auparavant à votre propre *existence*, puisque c'est

» vous qui croyez et que vous êtes certain que
» vous croyez ? *Prius est existere*, dirait l'E-
» cole avec raison, *quam credere*. Dire que
» vous croyez à votre existence d'après le témoi-
» gnage des hommes, ce serait tomber dans un
» cercle vicieux ; car, pour entendre un témoi-
» gnage quelconque, il faut préalablement exis-
» ter soi-même ; et, pour être certain que l'on
» entend ce témoignage, il faut être certain que
» l'on existe. Maintenant, quel est donc le motif
» de croire à votre existence, si ce n'est parce
» que vous la sentez immédiatement par des
» impressions dont vous ne pouvez nier la pré-
» sence en vous-même, impressions sur le fait
» desquelles l'autorité ne peut rien vous appren-
» dre, auquel elle est tout-à-fait étrangère ? »

Quant à l'instance ci-dessus, M. de La Mennais y répond par un exemple et par une compari-
son. « Assurément, dit-il, nous ne connaissons
» l'existence et les décisions de l'Eglise, que par
» les moyens de connaître qui sont en nous, par
» notre raison individuelle; et quel catholique
» cependant soutiendra que la certitude qui nous
» vient de l'autorité de l'Eglise, n'est pas supé-
» rieure à celle que nous pouvons acquérir par
» notre seule raison ? » Ici nous sommes d'accord
avec M. de La Mennais; mais il ajoute ensuite :
« Sans doute, l'homme ne peut comprendre
» qu'avec son esprit, ne peut juger qu'avec sa

» raison, comme il ne peut voir qu'avec ses yeux,
» ni entendre qu'avec ses oreilles. Mais, s'il est
» dans les ténèbres, il ne voit point, et il voit
» d'autant mieux, et il est plus sûr de ce qu'il
» voit, à mesure que la lumière augmente, quoi-
» que la lumière ne soit pas son œil, et qu'il ne
» voie jamais qu'avec ses yeux (*Défense*, pages
» 190 et 191), »

M. de La Mennais ne peut donner la comparaison qu'il fait ici pour exacte, sans renverser la base de son système; et si la comparaison est défectueuse, sa réponse ne prouve rien. Expliquons-nous. Si l'œil qui sort des ténèbres voit d'autant mieux à mesure que la lumière augmente, c'est qu'il a, dans son organisation, toute la perfection nécessaire pour recevoir convenablement les impressions de la lumière. Pour que la raison de l'homme privé puisse être éclairée par une lumière qui lui vient du dehors, il faut donc admettre qu'elle ressemble, par sa propre nature, à l'œil régulièrement organisé. Car on sait, par exemple, que le raisonnement le plus lumineux ne peut rien sur un esprit faux. Mais si la raison de l'homme privé est, au contraire, telle qu'elle doive être méprisée au point qu'on doive toujours supposer qu'elle se trompe, alors elle est semblable à un œil d'une conformation vicieuse, qui altère la lumière à son passage et ne reçoit que des images défigurées des objets extérieurs.

*

Si l'œil plongé dans l'ombre ne voit rien ; il n'en est pas moins un organe d'une admirable construction, et il n'en reste pas moins capable de remplir les fonctions qui lui sont propres. Mais si la raison individuelle n'a nullement *par elle-même* la faculté d'apercevoir la vérité, c'est en vain que vous ferez briller devant elle une lumièr^e quelconque, de quelque part qu'elle arrive. Pour que l'homme soit accessible à la vérité, pour qu'elle puisse le frapper de son éclat, il faut qu'il ait des organes aptes *par eux-mêmes* à la recevoir.

M. de La Mennais, dans l'intérêt même de la cause qu'il défend, devrait, ce nous semble, être naturellement disposé à reconnaître dans les facultés de l'homme privé, une capacité réelle de saisir, par leurs propres forces, le juste et le vrai ; sans quoi il faudrait désespérer de pouvoir jamais éclairer les hommes ; il devrait éviter de se ranger parmi ces chrétiens dont parle M. de Bohald « qui, à force de vouloir déprimer l'œil de la raison, pour relever le bienfait de la révélation, faisaient presque douter si l'homme fait à l'image de Dieu avait une raison suffisante pour recevoir la révélation (1). » Et alors il trouverait moins d'opposition contre un système dépouillé d'une exagération qui ne

(1) *Légit. primitive*, Disc. prél. page 50.

peut être propre qu'à lui susciter des adversaires parmi les hommes les plus disposés à entrer dans ses vues, sans pouvoir certainement lui faire aucun prosélyte dans la classe de ceux qu'il avait à combattre.

Les défenseurs du système exclusif de l'autorité ont ajouté une autre réponse à celles que M. de La Mennais avait faites à l'objection précédente : nous allons la copier ici textuellement.

OBJECTION.

« Je ne puis connaître le témoignage des autres hommes ou l'autorité, fondement de la certitude, que par les moyens de connaître qui sont en moi. »

— » *On accorde cette majeure.*

» Or ces moyens sont incertains. »

— » *On accorde cette mineure en ce sens qu'il peut arriver, et qu'il arrive assez souvent en effet, que les sens, le sentiment, le raisonnement de l'homme individuel, se trouvent en opposition avec les sens, le sentiment, le raisonnement, de la généralité des hommes; mais on la nie, si l'on entend que, hors le cas de folie, l'homme individuel ne peut pas connaître si ses sens, son sentiment, son raisonnement sont ou ne sont pas d'accord avec les sens, le sen-*

» *timent et le raisonnement de la généralité des hommes. »*

» *Donc je ne connaîtrai jamais l'autorité, donc je ne parviendrai jamais à la certitude.*

— *On nie la conséquence; car, lorsque vos sens, votre sentiment, votre raisonnement se trouveront en opposition avec les sens, le sentiment, le raisonnement de la généralité des hommes, leur témoignage vous l'apprendra. Donc vous connaltrez ce qui est conforme aux sens, au sentiment, au raisonnement de la généralité des hommes. Cette connaissance est la certitude même: donc vous parviendrez à la certitude, comme tous les hommes y parviennent en effet.*

Voici, ce nous semble, à quoi se réduit ce raisonnement.

« Nous ne pouvons connaître le témoignage que par les moyens de connaître qui sont en nous; mais ces moyens sont incertains, hors le cas où nous sommes assurés que nos sens, notre sentiment, notre raisonnement sont d'accord avec ceux des autres hommes. Or l'assurance de cet accord ne peut nous être donnée que par le témoignage : Ainsi, quand le témoignage nous aura appris si nous avons les moyens de le connaître, nous pourrons arriver à la connaissance du

témoignage, c'est-à-dire, que nous parviendrons à la certitude lorsque nous aurons déjà la certitude. »

Ou bien :

» Comment connaîtrons-nous le témoignage ou l'autorité? par les moyens de connaître qui sont en nous; lorsque ces moyens seront conformes aux sens, au sentiment, au raisonnement des autres hommes. Mais pour connaître cette conformité, il faut recourir au témoignage, qui seul peut nous la faire connaître. Donc, pour parvenir à la connaissance du témoignage, il faut connaître le témoignage, et c'est quand nous serons certains de l'autorité, que nous pourrons apprendre qu'il existe une autorité. »

On voit qu'il est inévitable, dans la défense du système de M. de La Mennais, de tourner dans le même cercle vicieux, ou de tomber sur une pétition de principe; en cela on est plus conséquent qu'on ne le paraît; car c'est à la conclusion que l'on vient de voir, que conduit nécessairement le système dont il s'agit, ainsi qu'on a dû le remarquer à plusieurs reprises, dans le cours de nos observations.

En poursuivant l'apologie de la doctrine philosophique de M. de La Mennais sur le fondement de la certitude, on a affirmé que les adversaires de cette doctrine, parmi lesquels on ne fait aucune des distinctions que la justice sem-

blerait pourtant exiger, que ces adversaires disons-nous, en adoptant pour principe *la souveraineté de la raison individuelle*, donnent gain de cause aux athées pour refuser de croire à un Dieu que leur raison ne saurait admettre ; aux Déistes, pour refuser de reconnaître la divinité de toute religion positive ; et aux protestans, pour récuser l'autorité de l'Eglise catholique en matière de foi. Mais serait-il donc vrai que l'on ne pût attaquer la doctrine qui place exclusivement le motif de toute certitude quelconque dans les décisions de la raison générale, sans consacrer en principe *la souveraineté de la raison individuelle* ? Dire que tout homme qui accorde quelque confiance à la raison privée, érige par cela seul cette raison en souveraine, c'est-à-dire, lui attribue le droit de prononcer sans appel sur toute question, ce serait tirer une conséquence visiblement exagérée et absolument fausse. Autrement, il faudrait commencer par prouver qu'il n'y a aucun milieu entre la souveraineté sans bornes de la raison générale et celle de la raison privée. Nous abandonnons volontiers à toute la faiblesse de leur cause les partisans réels de la souveraineté de la raison individuelle, contre lesquels nous convenons que l'on a en effet assez beau jeu. Mais si, parmi les adversaires de la première souveraineté, en tant qu'absolue et exclusive, il en est qui n'admettent

point la seconde, et qui ne laissent pas de trouver de graves difficultés dans le système qu'ils attaquent, c'est à ceux-là, ce nous semble, qu'il faudrait aussi répondre; et ce ne serait plus leur répondre, que de se horner à combattre une doctrine qui ne leur appartient pas.

Affirmer que nulle vérité n'existe pour nous qu'autant que nous en avons la conscience présente, est-ce donc la même chose que d'attribuer la souveraineté à la raison privée? Nous ne saurions concevoir comment nous pourrions avoir la connaissance et la certitude d'une vérité dont notre sens intime ne nous rendrait aucun compte, ou, en d'autres termes, comment nous pourrions tout à la fois connaître et ne pas connaître. Il paraît cependant qu'on a signalé le principe ci-dessus comme la base de l'athéisme, du déisme et du protestantisme. M. de La Mennais a distingué avec raison une vérité considérée en elle-même, d'avec la certitude que nous pouvons en avoir (*Défense*, Note de la page 151). L'existence de César est une vérité de fait. Mais que quelqu'un n'ait jamais entendu parler de César, pourra-t-on dire qu'il est néanmoins assuré qu'il a existé un personnage romain de ce nom?

Certes nous sommes bien éloignés, pour notre compte, d'admettre la souveraineté de la raison particulière, et nous pourrions nous en tenir à rappeler notre profession de foi qui termine le

Mémoire précédent ; mais entrons ici dans quelque explication. Voici comment pourrait s'exprimer un catholique qui , sans adhérer à la doctrine de l'auteur de l'*Essai* dans toute son extension , n'en serait pas moins ferme dans sa croyance religieuse.

« Je déclare , dirait-il , que je crois expressément à la divinité de la religion chrétienne , et je reconnais toute l'autorité de l'Eglise catholique en fait de dogme , parce que je crois à son institution divine , qui est pour moi un fait solidement établi. Or je crois à ce fait parce que je crois à la promesse qui a été faite au genre humain , aux prophéties qui ont confirmé cette promesse et annoncé toutes les circonstances de la venue du Messie ; parce que je crois à la naissance de Jésus-Christ , à sa prédication , à ses miracles , à sa mort et à sa résurrection , à la mission qu'il a donnée à ses Apôtres de prêcher son Evangile par toute la terre , à l'assurance qu'il a donnée d'assister son Eglise tous les jours jusqu'à la consommation des siècles , enfin à la suite non interrompue des successeurs des Apôtres en la personne des souverains Pontifes et des Evêques légitimement institués par eux.

» Maintenant sur quoi repose la certitude que j'ai de tous ces faits ? Sur la pleine confiance que j'ai dans le rapport des sens extérieurs , du sens intime et de la saine raison des témoins oculai-

res ; dans la mémoire , le discernement et la bonne foi des dépositaires des traditions ; c'est-à-dire , sur le témoignage , qui , dans le cas actuel , réunit à mes yeux toutes les conditions nécessaires pour porter la certitude historique au plus haut degré. Mais quelles sont les conditions d'où résulte la validité du témoignage dans un cas donné quel qu'il soit ? Qu'on relise ce qui a été exposé dans le §. III.^{me} des Observations , et qu'on démontre , s'il est possible , que l'on peut prouver un fait d'une manière irrécusable par le témoignage , sans ajouter une foi entière au rapport des sens , aux lumières privées , au sens intime , à la mémoire des témoins , et sans reconnaître l'autorité de l'évidence , de l'analogie et du raisonnement , et cela antérieurement à tout autre témoignage précédent , qui exigerait à son tour les mêmes conditions .

» Il y a plus : quelque irréfragable que soit en lui-même le témoignage d'où dérive la certitude des vérités en faveur desquelles il dépose , cette certitude n'aura lieu pour moi qu'autant que j'aurai la certitude de l'existence du témoignage lui-même , laquelle certitude doit résulter des seuls moyens de sentir et de connaître qui sont en moi , et non d'un autre témoignage antérieur , ce qui reculerait l'incertitude à l'infini . »

C'est pour confirmer les droits de l'autorité , c'est parce que nous la jugeons nécessaire pour

le règne et le maintien des saines doctrines , et surtout en matière de foi , qu'il nous paraît important de l'affermir sur ses bases , et de ne pas la renverser elle-même en anéantissant les fondemens sur lesquels elle repose. On voit donc que nous ne sommes pas les ennemis de l'autorité , et que si nous avons osé combattre sur un point la doctrine de l'illustre auteur de l'*Essai* , c'est pour mieux entrer dans les vues qu'il s'est proposées lui-même. Et en effet , que pourront répondre les adversaires de l'autorité , lorsqu'en partant de leurs propres principes , on leur fera voir que les droits de l'autorité ont leur source dans les mêmes motifs de certitude qu'ils admettent , et qu'en leur montrant les cas où tous ces motifs se réunissent pour donner à l'autorité une force inébranlable , on les mettra ainsi dans la nécessité de s'y soumettre , ou de se déclarer infidèles à leurs principes mêmes ?

SAINT FRANÇOIS DE SALES

CONSIDÉRÉ

COMME ÉCRIVAIN ;

Par M. G.-M. RAYMOND, Secrétaire Perpétuel de la Société.

(Notice lue dans la Séance du 25 août 1826.)

Vir bonus dicendi peritus.



TOUTE la Chrétienté a décerné dès long-temps un tribut unanime d'admiration aux vertus éminentes du saint Evêque de Genève, à cette douceur inaltérable, à cet art merveilleux de s'insinuer dans les cœurs, à cette *industrie*, pour parler le langage du temps, et à cette rare sagesse avec laquelle il savait conduire les affaires les plus difficiles. Des juges compétens ont de même apprécié depuis long-temps en lui le théologien, le controversiste et le maître habile à diriger les ames chrétiennes dans la vie spirituelle et dans les voies de la perfection. Un nouvel et éclatant hommage vient d'être rendu à sa personne et à ses vertus héroïques, à l'occasion de la transla-

tion solennelle de ses reliques, par notre vénérable confrère M.gr Rey, Evêque de Pignerol, dans un discours de la plus noble et de la plus touchante éloquence, prononcé devant un illustre auditoire rassemblé dans la nouvelle église du premier Monastère de la Visitation d'Annecy (1).

Nous nous proposons de considérer ici l'Evêque de Genève sous un point de vue différent, sous celui qui est le plus analogue à la nature des recherches, des observations et des travaux de notre Société. En nous occupant des écrits de saint François de Sales, nous les envisagerons sous le rapport purement littéraire. Ce sujet, Messieurs, nous a paru digne de votre attention, et nous ne pourrons que vous intéresser vivement, si nous parvenons à marquer le rang de l'Evêque de Genève parmi les écrivains de son siècle.

Si l'on croyait trouver quelque témérité de notre part à réclamer, pour des écrivains de notre pays, une place honorable parmi les hommes de lettres de l'une des nations les plus éclairées de

(1) En présence de LL. MM. le Roi et la Reine de Sardaigne, de M.gr l'Archevêque de Paris, de neuf autres Prélats, d'environ six cents Ecclésiastiques et d'un grand nombre de personnages d'une haute distinction (le 21 août 1826).

l'Europe, nous pourrions peut-être justifier ce louable désir en montrant que nos compatriotes, sensibles aux véritables beautés de la littérature et des arts, ne sont pas restés totalement étrangers aux progrès des lettres françaises, au mérite desquelles ils ont toujours sincèrement applaudi, et que par fois ils ont eu quelque part aux rayons de cette gloire émanée du centre de la civilisation et du goût. Sans nous arrêter aux sciences naturelles et aux arts les plus utiles à la société, qui citent plusieurs de leurs noms avec quelque honneur, et pour nous en tenir à la littérature proprement dite, nous pourrions rappeler, comme nous l'avons fait ailleurs, que Guillaume Fichet, Recteur de l'université de Paris en 1467, introducteur de l'Imprimerie dans la capitale de la France, publia une Rhétorique dont le style a été considéré comme supérieur à son siècle, et qui, selon Naudé, fut le premier livre qui, après une longue barbarie, répandit en France le goût des bonnes lettres; que Claude de Seyssel-d'Aix fut, selon La Monnoye, le premier auteur qui ait commencé à écrire le français avec quelque netteté; que Vaugelas, né à Chambéry, puisa dans l'*Académie Florimontane* fondée à Annecy, en 1607, par saint François de Sales et le célèbre Président Favre, les premiers germes de ces connaissances raisonnées sur la langue, qu'il développa plus tard avec tant d'éclat au sein

de l'Académie française ; que l'Abbé de Saint-Réal est honorablement compté parmi les historiens modernes ; que le Cardinal Gerdil a été regardé par J. J. Rousseau comme le plus redoutable de ses adversaires ; que le Marquis de Costa de Beauregard, auteur de plusieurs écrits très-estimés, remporta dans sa jeunesse, à l'Académie de Besançon, une palme honorable au sujet de l'intéressante question de l'influence de l'éducation des femmes sur l'amélioration des qualités morales de l'homme ; que plusieurs de nos ecclésiastiques se sont distingués soit en Italie, soit à Paris et dans les principales villes de France, par leurs talents oratoires, tels que Pierre Chevrier, Eustache Chapuis, Conseiller d'Etat de Charles-Quint, Pierre Fenolliet, Evêque de Montpellier, l'abbé de La Perrouse, le P. Fulgence, le P. Rambert, l'Abbé Roissard, les P.P. Garnier et Girard, M.gr de Maistre, Evêque d'Aoste, etc. ; enfin nous terminerions cette liste par le nom de l'illustre auteur des *Considérations sur la France* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et par celui du spirituel et sensible auteur du *Voyage autour de ma chambre* et de *la Jeune Sibérienne*.

Notre Notice sera de la plus grande simplicité ; quand ce ton ne nous serait pas commandé par notre insuffisance, la nature du sujet nous en ferait un devoir : la mémoire du modeste et hum-

ble Prélat s'offenserait de tout langage qui ne serait pas en harmonie avec la candeur de son ame et avec son aversion pour la recherche et l'appareil.

Pour juger Saint François de Sales comme écrivain avec toute l'équité qu'il est nécessaire d'apporter dans un examen de ce genre, il est deux conditions essentielles qu'il importe de ne point perdre de vue. L'une est ce principe général de justice, que, pour estimer le vrai mérite propre à des travaux d'un ordre quelconque, il faut se placer dans le siècle auquel ils appartiennent, étudier l'esprit et le ton dominant de ce siècle, mesurer l'influence inévitable des circonstances au sein desquelles les hommes ont dû penser et agir, apprécier le concours de tous les éléments qui ont dû exercer leur action sur les facultés de l'homme, consulter le degré d'instruction, l'état des lumières, la nature du goût et le genre de connaissances propres à l'époque dont il s'agit, enfin, tenir compte à la fois des temps et des lieux, et ne rien exiger au-delà de ce que comporte la sphère des rapports dans laquelle on doit circonscrire ses jugemens.

L'autre remarque que nous avons à faire est particulièrement relative au saint Prélat. Lorsqu'un homme qui écrit aspire au mérite littéraire qui doit donner du prix à son travail et dont il attend quelque gloire, on peut présumer avec

raison qu'il ne néglige aucune des ressources dont il peut disposer, qu'il tâche de tirer le plus grand parti des talens dont la nature l'a favorisé, des fruits qu'il a pu recueillir de la culture de son esprit, des connaissances et des lumières qu'il a pu acquérir par ses études, en un mot, qu'il use de tous ses moyens pour atteindre au but qu'il se propose. Dès-lors on peut croire que son ouvrage donne la mesure de ses forces, et rien n'autorise à le juger supérieur à ses écrits. Mais pour celui qui uniquement occupé de son sujet, dont il est fortement pénétré, s'y abandonne sans recherche et sans effort, qui, loin de prétendre à la gloire littéraire, la dédaignerait et irait jusqu'à la redouter comme un dangereux écueil, si elle pouvait se présenter un instant à sa pensée, qui ne répand sur ses écrits qu'à son insu les grâces naturelles qui naissent de l'ingénue simplicité de son ame, les trésors qui jallissent d'un esprit richement orné qui s'ignore lui-même, on peut entrevoir ce qu'aurait pu être un tel homme, s'il avait connu et développé toutes ses forces ; il est permis de lui assigner le rang auquel il se serait élevé, s'il avait usé sciemment de tous ses avantages, et de montrer la place dont sa modestie seule, disons mieux, dont son humilité évangélique l'a tenu éloigné. Or, tel a été le pieux et touchant auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, du *Traité de l'amour*

de *Dieu*, et de ces Lettres admirables où François de Sales a déployé son ame tout entière et tous les charmes de son esprit.

Commençons par jeter un coup-d'œil sur l'état dans lequel se trouvait la langue française au temps où écrivait l'Evêque de Genève.

Le nom de Malherbe, dit Laharpe, rappelle la seconde époque de cette langue. Peut-être le Quintilien français aurait-il dû borner cette remarque à la poésie ; car, pour la langue en général, on peut dire qu'Amyot et Montaigne ont marqué une époque intermédiaire entre Marot et Malherbe. Marot dans la poésie, et Rabelais dans la prose, avaient imprimé à la langue française un caractère de badinage et de bouffonnerie, analogue au ton jovial de la Cour de François I.^{er}, qui avait contribué à tourner les esprits à la plaisanterie. La langue, comme nous l'avons remarqué dans une occasion analogue à celle-ci (1), conserva long-temps ce caractère, qui s'opposa pendant plus d'un siècle à l'introduction de quelque dignité dans les expressions et de quelque noblesse dans le style. Cette heureuse innovation fut commencée par Amyot, qui sut, autant que pouvait le permettre alors

(1) *Eloge de Blaise Pascal*, couronné par l'Académie des Jeux Floraux.

l'état de la langue telle que la lui avaient léguée ses devanciers, qui sut, disons-nous, lui donner un ton de gravité analogue aux personnages historiques dont il traduisait les vies et aux sujets de morale traités par le philosophe de Chéronnée.

Amyot, qui avait créé un style nouveau admiré par Vaugelas et honoré du suffrage du grand Racine, Amyot eut peu d'imitateurs. On sait ce qu'il faut penser de Ronsard, ce prétendu continuateur de Marot, qui fut l'objet des éloges les plus outrés, dont la fortune littéraire fut si éclatante, de Ronsard, *trébuché de si haut*, qui,

. Par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.
Dont la muse *en français parlait grec et latin*,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.

Ronsard, par son jargon inintelligible, et par son néologisme affecté, corrompit la langue, et son exemple la fit rétrograder vers une nouvelle espèce de barbarie.

Montaigne, quoique latinisé dès l'enfance, selon son expression, et n'ayant appris la langue française que par une étude spéciale, Montaigne donna à cette langue une force inconnue jusques-là, et y rappela en même temps le naturel, la naïveté et une partie des grâces qu'on lui avait fait perdre. Il en retarda peut-être le génie, par la teinte de latinisme qu'il ne pouvait manquer

de répandre sur ses expressions et sur la construction de ses périodes.

Le goût le plus faux avait envahi la littérature française : un abus démesuré d'éruditio[n] sacrée et profane, de puérils jeux de mots, des hyperboles ridicules, un torrent de figures et de métaphores de toute espèce inondaient tous les écrits. C'est alors que, selon la remarque de Voltaire souvent rappelée, on citait Virgile et Ovide dans la chaire évangélique, tandis qu'au barreau l'on s'appuyait sur l'autorité des Pères et des Docteurs de l'Eglise. Tel était l'art d'écrire en français, lorsque saint François de Sales publia ses premiers ouvrages.

Malherbe était *enfin venu*; mais le purisme sévère de *ce tyran des mots et des syllabes* (1) n'avait encore exercé aucune influence. Malherbe, antérieur seulement de douze ans à l'Evêque de Genève, avait cédé d'abord lui-même à l'esprit de son siècle, puisqu'il désavoua plus tard le premier de ses écrits. D'ailleurs on a remarqué avec raison que sa prose fut toujours de beaucoup inférieure à ses vers, comme on peut même le dire plus ou moins de la plupart des grands poëtes du siècle de Louis XIV. On ne doit pas s'en étonner, si l'on considère que la poésie est la

(1) C'est ainsi qu'on appelait Malherbe.

première branche de littérature qui ait fleuri chez toutes les nations, que partout les bons poëtes ont précédé les bons prosateurs, et que c'est en effet dans les pénibles exercices de la versification que les langues reçoivent l'harmonie, la richesse des images, la variété des expressions et des tours, et cette heureuse souplesse qui les rend propres à peindre tous les objets, à exprimer toutes les nuances de la pensée et du sentiment.

Il faut bien que l'empire du mauvais goût dont nous venons de parler ait exercé une grande puissance, puisqu'on en trouve encore des exemples si nombreux et si frappans dans les écrivains postérieurs qui ont été cités les premiers avec honneur comme modèles d'un style plus épuré : tels furent Balzac et Voiture.

Le premier est en effet d'une correction remarquable dans les discours qui composent ses *Œuvres diverses* ; on y trouve d'heureux exemples d'euphonie, du nombre dans les périodes, de l'esprit et de l'agrément dans les détails, des comparaisons bien choisies, de l'intérêt dans des choses de peu d'importance. Mais ses *Lettres* sont empreintes de recherche et d'apprêt, elles offrent une bigarrure d'érudition appliquée sans mesure à des riens. Quant à Voiture, il n'est pas sans quelques grâces réelles, et il rencontre souvent la bonne plaisanterie ; mais on est rebuté

par des métaphores qui ne finissent pas, par des madrigaux continuels, par cette multitude d'épigrammes, d'antithèses, de pointes, de similitudes forcées; de citations déplacées, de toutes ces richesses de faux aloi qui étaient reçues alors avec tant d'applaudissements.

Il est remarquable que ces deux écrivains, par un abus outré du bel esprit, aient cherché à introduire dans le genre épistolaire la manière, le style et l'espèce d'ornemens qui lui conviennent le moins. Il est juste toutefois d'avouer qu'è, dans une partie de leurs écrits, ils étaient parvenus à éléver la prose française à un certain ton de noblesse qui lui avait manqué jusqu'alors; cette révolution ne devait s'achever que plus tard; mais ils la préparèrent. Elle ne pouvait se faire subitement: la langue française, en perdant son ancienne naïveté, son allure libre et franche, ses aimables licences, ne reçut d'abord en échange que des grâces étudiées, des tours péniblement ingénieux, des mouvemens guindés, imprimés avec effort, l'enflure et l'afféterie. Cette transition était naturelle, et il ne faut pas trop la reprocher à des écrivains qui ont rendu à leur langue un service qu'elle ne saurait méconnaître sans ingratitudo.

Saint François de Sales a paru trente ans avant les deux hommes de lettres dont nous venons de nous occuper. Si nous rapprochons ses ouvrages

des écrits de ses contemporains, nous verrons qu'il réunit au plus haut degré tout le naturel et tout le charme dont la langue de son temps était susceptible, en évitant la plupart des défauts que nous avons indiqués. Tout homme est au-dessus de son siècle, qui s'affranchit des travers les plus en vogue autour de lui et à l'empire desquels il voit tous les esprits se soumettre ; qui, sans guide et sans modèle, mais obéissant à un instinct secret, à un sentiment exquis des convenances, démêle les traits du juste et du vrai au travers des nuages répandus par le mauvais goût et l'engouement universel, et arrive par ses propres forces à un horizon plus élevé et dans une région plus pure.

On concevra facilement tout ce que François de Sales dut à son propre génie, si on le considère venant à la suite d'écrivains qui n'avaient presque tous que des défauts à lui offrir, si l'on envisage d'ailleurs l'état d'imperfection de la langue dont il était obligé de se servir, et que l'on compare sa situation à celle des auteurs de nos jours, environnés de modèles si nombreux et de caractères si variés, tels que les Pascal, les Bourdaloue, les Bossuet, les Fénélon, les Massillon, les Fléchier, les D'Aguesseau, les Buffon, les Montesquieu, les J. J. Rousseau, les Voltaire, les Bailly, etc., écrivains illustres, qui durent aussi beaucoup à leur génie, mais qui eurent

l'avantage de trouver la langue de plus en plus avancée dans ses progrès.

François de Sales avait fait ses premières études dans les colléges de La Roche et d'Annecy; il les continua à Paris sous de bons maîtres, dans un Collège de Jésuites, où, après ses cours de rhétorique et de philosophie, il s'adonna à l'étude du grec et de l'hébreu. Il fut ensuite envoyé à Padoue, pour faire un cours de droit. Là il réunit à l'étude de la jurisprudence celle de la théologie, sous le célèbre P. Possevin, l'un des plus savans hommes de son temps. Quelques bonnes études scolastiques que puisse faire un sujet heureusement favorisé de la nature, ce ne sont pas les travaux de collège qui font l'homme de lettres; ces exercices bien dirigés peuvent jeter d'utiles fondements, ils peuvent fournir des méthodes sages qui mettent dans la bonne voie; mais il faut y joindre plus tard une étude plus longue et approfondie des grands maîtres, dans un âge où le jugement plus développé et plus mûr est mieux en état d'en apprécier les beautés. Ajoutons que l'homme le mieux nourri de l'étude des anciens peut encore être un fort mauvais écrivain dans sa propre langue. Pour parvenir à s'y distinguer honorablement, ne sera-t-il pas naturellement porté à marcher sur les traces des hommes dont les écrits jouissent de la faveur

publique, dont les noms sont proclamés avec gloire par toutes les bouches de la renommée ?

Saint François de Sales, qui veut écrire pour le public, a-t-il une autre route à suivre que celle qui se présente naturellement devant lui ? Va-t-il donc consulter quel est le genre de style et d'ornemens qui est en honneur parmi ses contemporains ? Va-t-il étudier par quels artifices de langage il pourra comme eux captiver l'attention de ses lecteurs et arriver au même degré de renommée ? Eh ! Messieurs, François de Sales aspire-t-il donc à la gloire littéraire, lui qui appréhende plus les honneurs que la mort, et qui fuit avec tant de soin les applaudissements des hommes, lui qui réprouve sévèrement l'emploi de tout ornement étranger à la parole de Dieu, lui qui blâme sans ménagement le plus cher de ses amis, le savant Evêque de Belley, pour avoir obtenu les suffrages universels du public par les fleurs répandues dans ses sermons ? Des vues plus élevées l'occupent tout entier : le désir de convertir des ames à Dieu, l'amour divin qui brûle dans son cœur, une ardente charité envers le prochain, voilà les uniques mobiles de toutes ses actions et de tous ses travaux, voilà quels furent les sentimens et les soins qui remplirent toute sa vie.

Si François de Sales a dédaigné les agréments du discours, s'il a été si éloigné d'ambitionner cette gloire qui ne s'achète ordinairement que

par les plus grands et les plus longs efforts, s'il n'a point cherché autour de lui des modèles, qui d'ailleurs marchaient dans une fausse route, où donc a-t-il appris l'art de plaire et de toucher? Par quel prestige inconnu a-t-il conquis tous les suffrages? D'où lui sont venus ce charme particulier dans les expressions, cette aimable simplicité, ces grâces naïves, cette onction entraînante, cet intérêt puissant qui maîtrise l'âme de ses lecteurs! C'est de son cœur, qui était tout amour, que coulaient, comme une source pure et limpide, ces paroles si douces et si persuasives, ces exhortations si touchantes, ces conseils si sages et si justes. Un esprit nourri dans les sciences de son temps, une grande justesse de jugement, une imagination féconde, une connaissance parfaite du cœur humain, un sentiment délicat des bienséances, voilà quels furent les auxiliaires du zèle pieux et infatigable qui lui dicta tous ses écrits et tous ses discours. On ne peut disconvenir que les uns et les autres n'aient rempli leur objet, qui est, dans un genre quelconque, l'unique but de toutes les règles de l'art d'écrire. Sans parler de ses succès envers les chrétiens égarés qu'il a ramenés en si grand nombre dans le sein de l'Eglise, combien de fois n'a-t-on pas vu des gens du monde, auparavant étrangers à tout sentiment religieux, avouer que saint François de Sales avait pu seul réussir à les

réconcilier avec la dévotion, à leur inspirer le goût des exercices de piété; et qu'ils étaient redé-
vables de leur heureux changement à cette douce éloquence, à cette onction céleste qui respirent sous sa plume! Et cependant, qui eut jamais moins de prétention à la qualité de bon écri-
vain (1) ?

Le caractère particulier qui distingue ses produc-
tions de celles des auteurs ses contemporains, est, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir su con-
server toute la naïveté et toutes les grâces de l'ancien langage, et s'abstenir des traits du mau-
vais goût qui a même régné long-temps encore

(1) Voici ce qu'il dit lui-même dans sa préface du *Traité de l'amour de Dieu*:

« En cette variété d'affaires, que ma condition me donne incessamment, j'ai toujours de petits projets de quelque traité de piété, que je regarde quand je puis, pour alléger et délasser mon esprit. Mais je ne fais pas pourtant profession d'être écrivain : car la pesanteur de mon esprit, et la condition de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs, ne le me sauraient permettre. Pour cela j'ai donc fort peu écrit, et beaucoup moins mis en lumière, et pour suivre le conseil et la volonté de mes amis, je te diray (il s'adresse au lecteur) que c'est afin que tu n'attribues pas la louange du travail d'autrui à celui qui n'en mérite point du sien propre.

« Or depuis peu on a réimprimé cette Défense (Dé-
fense de l'*Etendart de la Croix*) sous le titre prodigieux

après lui. Nous ne prétendons point qu'il n'aït jamais payé le tribut à l'esprit de son siècle, qu'il soit exempt de tâches réelles. Dans l'intérêt de la vérité, nous devons convenir qu'il emploie souvent ces jeux de mots si fréquents dans les auteurs de son temps, et quelquefois des expressions communes qui nous semblent manquer d'une certaine dignité. Mais il faut prendre garde qu'en jugeant les écrits de cet âge d'après nos idées de bienséance, on pourrait quelquefois se tromper, faute de connaître le sens réel que l'on y attachait alors, et que telle expression qui aujourd'hui nous paraît ignoble, pouvait bien n'avoir pas ce caractère pour les contemporains. On sait combien Molière nous présente d'exemples de ce genre dans des pièces jouées à une assez belle époque de la littérature française, et devant la Cour la plus polie de l'Europe, qui ne se connaissait pas bien mal en fait de bienséance et de dignité. Quant aux expressions et aux figu-

de *la Panthalologie, ou Trésor de la Croix*, titre auquel jamais je ne pensai, comme, en vérité, aussi ne suis-je pas homme d'étude, ni de loisir, ni de mémoire, pour pouvoir assembler tant de pièces de prix en un livre, qu'il puisse porter le titre de *Trésor*, ni de *Panthalogie* et ces frontispices insolens me sont en horreur.

« L'architecte est un sot, qui, privé de raison,
» Fait le portail plus grand que toute la maison. »

res qui nous paraissent précieuses, et qui le seraient en effet aujourd'hui, si elles se rencontrent assez fréquemment dans les écrits de l'Evêque de Genève, il y aurait quelque injustice à lui en faire un reproche : ces manières de parler étaient tellement usitées, qu'elles formaient le langage naturel de tout le monde, et qu'un écrivain, pour se faire entendre, était bien obligé d'employer la langue reçue.

Nous avons dit que les auteurs du temps poussaient l'abus de l'érudition au-delà de toutes les bornes, non-seulement par la profusion la plus étrange des citations, mais sans aucun égard aux convenances. François de Sales, entraîné jusqu'à un certain point par le pouvoir de l'exemple, n'oublie du moins jamais la sainteté de son ministère : il n'introduit que des citations prises dans son sujet ; et s'il lui arrive de recourir à quelque trait profane, ce qui est fort rare, il a soin de le préparer et de l'accommoder à la matière qu'il traite, par d'ingénieuses précautions qui font disparaître toute inconvenance, marque certaine d'un tact délicat et d'un excellent esprit.

Comme les autres écrivains de son âge, il abonde en comparaisons ; mais on est presque toujours frappé de leur choix judicieux, de la justesse de leur application et de l'ingénieux parallèle qu'il poursuit jusques dans les détails.

En voici un exemple tiré d'une lettre à M.^{me} de Chantal (du 5 décembre 1608) :

« Je considérais l'autre jour ce que quelques auteurs disent des alcyons, petits oiselets qui pondent sur la rade de mer. C'est qu'ils font des nids tout ronds, et si bien pressés, que l'eau de la mer ne peut nullement les pénétrer, et seulement au-dessus il y a un petit trou par lequel ils peuvent respirer et aspirer. Là-dedans ils logent leurs petits, afin que la mer les surprenant, ils puissent nager en assurément, et flotter sur les vagues sans se remplir ni submerger : et l'air qui se prend par le petit trou, sert de contrepoids, et balance tellement ces petits pelotons et ces petites barquettes, que jamais elles ne renversent. O ma fille ! que je souhaite que nos cœurs soient comme cela, bien pressés, bien calfeutrés de toutes parts : afin que si les tourmentes et tempêtes du monde les saisissent, elles ne les pénètrent pourtant point ; et qu'il n'y ait aucun ouverture que du côté du ciel, pour respirer et aspirer à notre Sauveur. Mais pendant que les alcyons bâtissent leurs nids, et que leurs petits sont encore tendres pour supporter l'effort des seousses des vagues, hélas ! Dieu en a le soin, et leur est pitoyable, empêchant la mer de les enlever et saisir. O Dieu ! ma chère fille, et

» donc cette souveraine bonté assurera le nid
 » de notre cœur pour son saint amour contre
 » les assauts du monde, où il nous garantira
 » d'être assaillis. Ah! que j'aime ses oiseaux qui
 » sont environnés d'eaux, et ne vivent que de
 » l'air; qui se cachent en mer et ne voient que
 » le ciel ! Ils nagent comme poissons, et chan-
 » tent comme oiseaux; et ce qui plus me plaît,
 » c'est que l'ancre est jetée du côté d'en-haut,
 » et non du côté d'en-bas, pour les affermir
 » contre les vagues. O ma sœur, ma fille, le
 » doux Jésus veuille nous rendre tels, qu'envi-
 » ronnés du monde et de la chair, nous vivions
 » de l'esprit; que parmi les vanités de la terre,
 » nous visions toujours au ciel; que vivant avec
 » les hommes, nous le louions avec les Anges,
 » et que l'affermissement de nos espérances soit
 » toujours en haut et au Paradis. »

Dans les comparaisons que notre Saint tire quelquefois des sciences ou de l'histoire naturelle, il ne serait pas raisonnable d'y reprendre ce que l'on peut trouver aujourd'hui d'inexact, en raison des progrès que l'observation et l'étude de la nature ont fait faire depuis lors; mais il faut se reporter au temps où vivait l'auteur, et ne pas exiger autre chose que ce que lui présentait l'état des connaissances, vraies ou censées telles à cette époque.

Voici un autre passage tiré d'une lettre à M. Fré-

miot, père de Madame de Chantal (du 7 octobre 1604.)

« Monsieur, je sais que vous avez fait une longue et honorable vie, et toujours très-consante en la sainte Eglise catholique; mais au bout de là, ça été au monde et au maniement des affaires. Chose étrange, mais que l'expérience et les auteurs témoignent. Un cheval, pour brave et fort qu'il soit, cheminant sur les passées et allures du loup, s'engourdit et perd le pas. *Il n'est pas possible* que, vivant au monde, quoique nous ne le touchions que des pieds, *nous ne soyons embrouillés de sa poussière* (1). Nos anciens pères, Abraham et les autres présentaient ordinairement à leurs hôtes le lavement des pieds : je pense, Monsieur, que la première chose qu'il faut faire, c'est de laver les affections de notre ame, pour recevoir l'hospitalité de notre bon Dieu en son Paradis. Il faut tout à l'aise dire ses adieux au monde, et retirer petit à petit ses affections des créatures. Les arbres que le vent arrache ne sont pas propres pour être transplantés, parce qu'ils laissent leurs ra-

(1) *Necesse est de humano pulvere etiam religiosa corda sordescere*, St. Léon.

» cines en terre ; mais qui les veut porter en une
 » autre terre, il faut que dextrement il désengage
 » petit à petit toutes les racines l'une après l'autre ; et puisque de cette terre misérable nous
 » devons être transplantés en celle des vivans,
 » il faut retirer et désengager nos affections l'une
 » après l'autre de ce monde : je ne dis pas qu'il
 » faille rudement rompre toutes les alliances
 » que nous y avons contractées ; (il faudrait à
 » l'aventure des efforts pour cela), mais il les
 » faut découdre et dénouer (1).

(1) Nous rapporterons ici quelques-unes des comparaisons de Saint François de Sales.

« S'abstenir du mal est quelqu'autre chose que faire du bien : c'est comme le plan sur lequel reste à éléver l'édifice. »

« C'est une espèce d'impiété de déchirer la réputation des morts , et faire comme ces bêtes féroces qui déterrent les corps pour les dévorer. »

Au sujet des trop longs discours , il s'exprimait ainsi : « Croyez-moi, c'est par expérience , et longue expérience , que je vous dit ceci : Plus vous direz , et moins on retiendra ; moins vous direz , plus on profitera. A force de charger la mémoire des auditeurs on la démolit , comme on éteint les lampes quand on y met trop d'huile , et on suffoque les plantes en les arrosant démesurément. »

Il appelait la pureté du cœur la belle et blanche vertu de l'ame. Il recommandait d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pouvait y porter la plus légère atteinte , et il faisait là-dessus cette comparaison : « Pour douce ,

Nous citerons encore la lettre suivante à M^{me} de Chantal (du mois de novembre 1609), où l'on trouve un précepte évangélique aussi heureusement exprimé qu'il est sagement appliqué :

« Votre Anne-Jacqueline me contente tous jours plus. La dernière fois qu'elle se confessa, elle me demanda licence, pour se préparer et accoutumer (dit-elle) à être religieuse, de

claire et polie que soit la glace d'un miroir, il ne faut que la moindre haleine pour la rendre si terne, qu'elle ne sera plus capable de former aucune représentation. »

En invitant l'Evêque de Belley à veiller sur la conduite des curés et des chefs de famille, de qui procèdent disait-il, tout le bien ou tout le mal qui se trouvent dans les paroisses ou dans les maisons, il ajoutait : « Quand un enfant à la mamelle se trouve mal, vous savez que le médecin ordonne une médecine à la nourrice, afin que la vertu en passe dans le lait, et par le lait à l'enfant. »

Il comparait les mésintelligences passagères des amis à l'eau dont se servent les forgerons pour allumer davantage leur brasier. Quant au Proverbe, qu'il ne faut jamais se fier à un ennemi réconcilié, il adoptait la maxime contraire, et il disait à ce Sujet : « De fait l'expérience enseigne que le calus qui se forme autour des os cassés est si fort, qu'ils se rompent ensuite à un autre endroit plutôt qu'en celui de leur première brisure. »

Blâmant en général une trop grande indulgence dans les supérieurs, et pour faire sentir le mérite de l'obéissance à une autorité sévère, il disait : « La lime rude ôte mieux la rouille et polit davantage le fer, qu'une plus douce et moins mordante. Volez-vous comme l'on

» jeûner au pain et à l'eau les Avents, et d'aller
 » nu-pieds tout l'hiver. O ma fille, il faut vous
 » dire ce que je lui répondis; car je l'estime
 » aussi bon pour la maîtresse que pour la ser-
 » vante; que je désirais que les Filles de notre
 » Congrégation eussent les pieds bien chaus-
 » sés, mais le cœur bien déchaussé et bien nu
 » des affections terrestres; qu'elles eussent la

se sert de chardons fort aigus pour gratter les draps, et
 les rendre plus lisses et plus fins, et avec combien de
 coups de marteaux on rend fine la trempe des meilleures
 lames d'épées. »

Au sujet de ceux qui mettent un empressement outré
 à multiplier les œuvres de piété, il disait que c'était
 vouloir enfiler plusieurs aiguilles à la fois.

On louait un jour devant lui la piété d'un ecclésiastique, en qui l'on blâmait en même temps le défaut d'instruction. « Il est vrai, dit-il, que la piété et la science sont les deux yeux d'un pasteur des ames; mais comme on ne laisse pas d'admettre dans les ordres sacrés ceux qui n'ont qu'un œil, principalement celui du Canon, de même un sujet qui n'a pas un grand fond de science peut encore être utile au ministère, s'il a l'œil du Canon, qui est une vie exemplaire et canonique, c'est-à-dire, une vie bien réglée. »

En considérant le soin d'une bonne réputation comme un moyen qui peut contribuer à nous garantir du vice, il en est, disait-il, comme des feuilles des arbres, qui sont peu de chose en elles-mêmes, mais qui servent néanmoins non-seulement à embellir les arbres, mais à conserver les fruits qui sont encore tendres et à favoriser

» tête bien couverte, et l'esprit bien découvert,
 » par une parfaite simplicité et dépouillement
 » de sa propre volonté. »

Pour compléter ce que nous aurions à dire sur les écrits de Saint François de Sales, nous ne saurions mieux faire que de consigner ici le jugement qui a été porté sur ses œuvres en général, dans l'un des journaux de France les plus distingués sous le rapport littéraire : vous y trouverez, Messieurs, le double avantage d'avoir une opinion revêtue d'une toute autre autorité

leur accroissement et leur maturité. Toutefois il ne voulait pas que l'on portât trop loin les sollicitudes à cet égard; car il observait que « Ceux qui sont si sensibles et si délicats sur leur réputation ressemblent à ceux qui prennent des médecines pour les moindres incommodités : ceux-ci pensant conserver leur santé, finissent par la ruiner tout-à-fait. Il faut mépriser, ajoutait-il, les mauvais jugemens : la réputation injustement attaquée renaîtra bientôt avec plus d'éclat, de même que la vigne et les cheveux, après qu'ils ont été coupés, reviennent plus beaux et en plus grande quantité qu'auparavant. »

Voici comme il s'exprimait sur le désir des richesses : « Si nous ne voulons que ce qui est nécessaire à la nature, nous ne serons jamais pauvres ; si nous voulons selon l'opinion, nous ne serons jamais assez riches. Celui-là n'aura jamais assez, à qui ce qui suffit, ne suffit pas. Pour s'enrichir en peu de temps, et à petits frais, il ne faut pas entasser des biens, mais diminuer la cupidité, imiter les sculpteurs qui font leur ouvrage en retranchant. »

que celle de notre propre sentiment, et réunissant le mérite du style au poids de l'autorité.

« La collection des Œuvres de Saint François de Sales devenait pour les possesseurs de belles et nombreuses bibliothèques une suite nécessaire, destinée à compléter les Œuvres de ces philosophes chrétiens, des Bossuet, des Bourdaloue, et surtout des Fénélon, à côté desquels François de Sales est placé depuis long-temps par la pureté de ses doctrines, comme par les grâces naïves de son style.

» les pages de ses nombreux écrits, que la persuasion s'insinue dans les cœurs les plus froids,
 » dans les esprits les plus rebelles, et que,
 » comme dans Montaigne, dans Charron et dans
 » Malherbe, des locutions surannées ne produisent
 » d'ordinaire d'autre effet que de graver
 » plus profondément dans la mémoire la pensée
 » de l'illustre écrivain, et de lui donner une
 » couleur spéciale, distincte et merveilleuse-
 » ment appropriée au sujet qu'il traite.

» Ainsi, l'Académie française ne commit point
 » une erreur, lorsqu'à la même époque où elle
 » relevait les fautes de langage échappées à Cor-
 » neille dans son premier chef-d'œuvre, elle ne
 » balança point à proposer pour modèles aux
 » jeunes écrivains les ouvrages de saint Fran-
 » çois de Sales et ceux de Malherbe. C'est qu'en
 » effet leur style, sans être à beaucoup près
 » irrépréhensible, est cependant excellent en son
 » genre, et que celui de l'évêque de Genève est
 » inimitable. Ce qui est vrai de chaque auteur,
 » disait le P. Tournemine, est encore plus vrai
 » et plus sensible dans les écrits de François de
 » Sales. On y retrouve à chaque ligne la ten-
 » dresse de son cœur; on sent qu'il aime, et on
 » éprouve le besoin de le payer de retour. Nulle
 » autre part vous n'admirerez une éloquence plus
 » persuasive, quoiqu'il soit impossible de recon-
 » naître la trace de l'effort et l'empreinte du travail.

» Un juge plus compétent, à raison des matières traitées par François de Sales, et plus digne encore d'être son juge sous le rapport littéraire, le grand Bossuet, a prononcé, et il ne nous reste plus qu'à souscrire à son arrêt.

» Bossuet distingue dans les ouvrages de saint François de Sales les écrits purement dogmatiques, de ceux qui ont pour objet la direction des ames; il avoue que la doctrine du saint prélat ne lui a pas toujours paru aussi liée et aussi exacte qu'il serait à désirer; mais dans les livres ascétiques et moraux, *C'est là, s'écrie Bossuet, que François est véritablement sublime; et on ne connaît point parmi les modernes, avec sa douceur, une main plus ferme et plus habile que la sienne pour éléver les ames à la perfection et les détacher d'elles-mêmes.* Quel éloge pour un ministre des autels, et par quel ministre des autels, et par quel maître en éloquence, en théologie, en polémique il est donné!

» Veut-on voir ce que pensait du talent et de la manière d'écrire de saint François de Sales celui des évêques qui, juge non moins éclairé que Bossuet, était peut-être, par le caractère particulier de son génie et par l'aménité de ses mœurs, en rapport plus immédiat avec le génie et les mœurs de l'évêque de Genève :

» *Son style naïf*, dit Fénélon, *montre une simplicité aimable qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses et pour connaître le cœur humain, ne songeait qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour soulager, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. Personne ne connaissait mieux que lui la haute perfection ; mais il se rapetissait pour les petits et ne dédaignait jamais rien.*

» Il semble que, pour louer saint François de Sales, Fénélon emprunte la naïveté de son style. Remarquons, en passant, que la qualification de *bon homme*, appliquée depuis à La Fontaine, est employée ici dans l'acception la plus honorable par l'écrivain le plus pur et le plus élégant du siècle de Louis XIV, par un homme que l'on n'a jamais accusé d'avoir méconnu la dignité du style et la noblesse des formes oratoires. Combien de nos beaux esprits rougiraient d'être appelés aujourd'hui d'un nom que le génie a décerné à saint François de Sales, et la conscience publique à La Fontaine (1) ! »

(1) *Journal des Débats* du 9 décembre 1823.

Nous aurions désiré de pouvoir dire un mot de chacun des ouvrages principaux du saint Evêque de Genève; mais outre que ces ouvrages, extrêmement répandus et traduits dans un grand nombre de langues étrangères, sont connus de tout le monde, les détails dans lesquels nous aurions été entraînés auraient de beaucoup dépassé les bornes que nous avons cru devoir nous prescrire dans cette Notice.

Comme les Lettres du saint forment une partie considérable de la collection de ses Œuvres, et qu'étant pour la plupart adressées à des gens du monde, elles rentrent ainsi plus directement dans le domaine de la littérature, nous nous bornerons, pour terminer notre Notice, à rappeler une partie de ce que nous avons dit ailleurs de cet intéressant recueil, en observant au surplus que l'humble auteur de ces Lettres ne les avait pas destinées à paraître sous les yeux du public, ce qui n'est pas indifférent pour en apprécier le vrai mérite.

Les Lettres de saint François de Sales, publiées séparément en 1817, étaient, avons-nous dit, un vrai présent pour les ames pieuses. On y trouve des directions convenables pour toutes les conditions, des conseils appropriés à toutes les situations, des consolations chrétiennes adaptées à toutes les peines de la vie; mine féconde d'instructions religieuses, où la morale évangé-

lique, toujours appliquée avec justesse, est mise à la portée de toutes les classes, et où elle conserve cette onction, cette sublime simplicité qui en fait le caractère dans la bouche du Sauveur. Tout coule de source sous la plume facile et suave du saint prélat; les préceptes de la piété s'y reproduisent sous toutes les formes, et toujours sous une couleur aimable qui ravit et gagne le cœur : il est inépuisable dans ses ressources, il trouve des réponses à toutes les difficultés, des avis pour tous les cas, des leçons toutes prêtes pour chaque circonstance. Avec quelle lumière, avec quelle sagesse il conduit pas à pas dans le chemin de la perfection ces ames généreuses qui s'efforcent de dépouiller les affections terrestres et qui apprennent à diriger leurs mouvements vers les grands intérêts de la vie future ! Hommes de tout âge et de toute profession, ecclésiastiques et laïques, jeunes personnes et mères de famille, religieux et hommes du siècle, tous trouvent ici un excellent guide, tous reçoivent à son école de sages leçons, des maximes salutaires et des règles utiles de conduite.

Ce recueil n'est point sans attrait pour les gens du monde, dont l'Evêque de Genève s'est occupé avec une si vive et si tendre sollicitude, à qui il n'a cessé de faire voir le chemin du salut ouvert à tous les rangs, à tous les états; à qui il a montré sous son vrai point de vue

cette religion divine dont le véritable esprit s'allie avec toutes les situations, dont les pratiques s'accommodent avec l'exercice de toutes les fonctions, dont les devoirs se concilient avec tous les devoirs, ou plutôt dont l'essence consiste principalement dans l'accomplissement des obligations de chaque état, remplies selon les vues de Dieu. Là ils verront, par cette foule d'exemples remarquables de personnes distinguées qui sollicitent et recoivent avec docilité les avis et les instructions de l'infatigable pasteur, ils verront qu'ils peuvent, sans se déshonorer, se mettre à la place de tant de personnes de mérite qui se gardaient bien de négliger la première loi de la condition humaine. Peut-être s'interrogeront-ils alors sur leur propre compte : ils se demanderont en vertu de quelle exception ils se prétendraient indépendans du souverain maître de qui ils tiennent la vie et tous les biens dont ils jouissent, par quelle étrange prérogative ils seraient exempts de toute obligation envers lui; comment un homme sensé peut rester indifférent sur ce qui l'intéresse le plus, sur une fin inévitale dont il voit tous les jours la preuve et sur les chances du sort qui l'attend au sortir de cette vie si courte : ils sentiront combien il est déraisonnable de supposer tacitement que les trois quarts de la société puissent demeurer étrangers à une religion dont l'indispensable nécessité est

pourtant reconnue, et de s'endormir d'un sommeil funeste dans cette inconcevable imprudence. Des réflexions salutaires suivront peut-être la lecture de ces Lettres, et le saint Evêque triomphera encoré après sa mort, de l'erreur et de l'égarement, avec les mêmes armes de la douceur et de la persuasion qu'il maniait de son vivant avec tant de succès..

Les hommes de lettres doivent aimer à feuilleter ce recueil; en consultant les dates, ils admireront plus d'une fois le naturel, le charme, l'aimable simplicité du style; ils trouveront un véritable goût dans le choix et la sobriété des ornemens, à une époque où les écrivains les plus en vogue en abusaient si fort; ils reconnaîtront que ces Lettres sont une sorte de monument littéraire qui n'est pas sans mérite, si l'on tient compte du temps auquel il remonte, de la précipitation que l'auteur était obligé de mettre à écrire à tant de personnes, au milieu des occupations dont il était surchargé, et si l'on songe au peu de cas qu'il faisait des agréments de l'esprit, lorsqu'il s'agissait de parler au nom de la religion.

S'il était nécessaire d'ajouter quelque chose sur le mérite et le succès des écrits de saint François de Sales, nous citerions le nombre prodigieux des écrivains qui s'en sont occupés avec intérêt; nous parlerions de l'empressement uni-

versel que les personnes de tout rang et de toute condition ont mis jusqu'ici à se les procurer, et des éditions innombrables qui en ont été faites dans tous les formats. *L'Introduction à la vie dévote*, en particulier, eut un tel succès lors de sa première publication, que le libraire, en reconnaissance du bénéfice considérable qu'il avait fait par la vente de cet ouvrage, fit exprès le voyage d'Annecy, pour offrir en don à son auteur une somme de quatre cents écus d'or.

Enfin, ce qui ajoute aux titres réels que saint François de Sales nous paraît avoir à l'estime des gens de lettres, c'est la part directe et active qu'il prit, de concert avec son savant ami le Président Favre, à la fondation de l'*Académie Florimontane* d'Annecy, l'une des plus anciennes institutions de ce genre établies en Europe depuis les Alpes, après celle de Charlemagne et l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. Dans l'Académie d'Annecy, on s'occupait de mathématiques, de philosophie, de jurisprudence, de grammaire française, d'éloquence, de poésie, de géographie et d'histoire. Cette Académie, dont saint François de Sales fut le Président, avait pour protecteur le Duc de Genevois et de Nemours. Elle tenait une séance publique chaque semaine et distribuait des Prix à ceux qui y apportaient les meilleurs Mémoires sur des sujets conformes au but de cette louable institu-

tion, qui, en excitant beaucoup d'émulation, fit naître le goût des bonnes études et des connaissances utiles.

Tâchons, Messieurs, de faire revivre l'esprit de cette même institution, dont nous avons adopté la devise. En marchant sur les traces de ses deux célèbres fondateurs, en dirigeant toutes nos recherches vers le bien, en nous occupant spécialement de tout ce qui intéresse l'avantage de notre patrie, ce sera rendre, en quelque sorte, à leur mémoire un hommage qu'elle ne saurait désapprouver, et leurs ombres illustres applaudiront à nos efforts.

RÉSUMÉ

DES Observations météorologiques faites à Chambéry en 1823; par M. le Chanoine BILLIET, aujourd'hui Evêque de Maurienne.

TABLEAU de la marche moyenne du thermomètre centigrade, et des plus grandes variations qu'il ait éprouvées en vingt-quatre heures, dans tous les mois de 1823.

NOMS des MOIS.	TEMPERATURE MOYENNE.	PLUS GRANDE VARIATION EN UN JOUR.
Janvier,	+ 0 , 4.	+ 7°, 8.
Février,	+ 5°, 7.	+ 6°, 5.
Mars,	+ 6°, 1.	+ 13°, 0.
Avril,	+ 10°, 2.	+ 14°, 8.
Mai,	+ 17°, 2.	+ 17°, 2.
Juin,	+ 16°, 8.	+ 14°, 5.
Juillet,	+ 19°, 3.	+ 15°, 5.
Août,	+ 20°, 0.	+ 14°, 8.
Septembre,	+ 18°, 1.	+ 13°, 0.
Octobre,	+ 11°, 1.	+ 11°, 1.
Novembre,	+ 5°, 0.	+ 9°, 0.
Décembre,	+ 4°, 0.	+ 8°, 0.
Moyennes.	+ 11°, 15.	+ 12°, 1.

*TABLEAU des maxima et des minima moyens
du thermomètre centigrade en 1823.*

NOMS des MOIS.	MAXIMUM MOYEN.	MINIMUM MOYEN.	DIFFÉ- RENCEs.
Janvier,	+ 2°, 1.	— 0°, 3.	2, 4.
Février,	+ 7°, 5.	+ 4°, 0.	3, 5.
Mars,	+ 9°, 2.	+ 3°, 1.	6, 1.
Avril,	+ 14°, 0.	+ 6°, 4.	7, 6.
Mai,	+ 22°, 9.	+ 11°, 6.	11, 3.
Juin,	+ 21°, 1.	+ 12°, 6.	8, 5.
Juillet,	+ 23°, 6.	+ 15°, 0.	8, 6.
Août,	+ 25°, 1.	+ 14°, 9.	10, 2.
Septembre,	+ 22°, 0.	+ 14°, 0.	8, 0.
Octobre,	+ 14°, 0.	+ 8°, 3.	5, 7.
Novembre,	+ 7°, 7.	+ 2°, 2.	5, 5.
Décembre,	+ 5°, 7.	+ 2°, 3.	3, 4.
Moyennes.	+ 14°, 6.	+ 7°, 8.	7, 8.

TABLEAU des variations extrêmes du thermomètre centigrade durant chaque mois de l'année 1823.

NOMS DES MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉ- RENCEs.
Janvier ,	+ 8°, 6.	— 10°, 2.	18, 8.
Février ,	+ 13°, 1.	0°, 0.	13, 1.
Mars ,	+ 18°, 1.	— 1°, 6.	19, 7.
Avril ,	+ 21°, 6.	— 0°, 4.	22, 0.
Mai ,	+ 28°, 6.	+ 6°, 1.	22, 5.
Juin ,	+ 28°, 1.	+ 8°, 4.	19, 7.
Juillet ,	+ 30°, 6.	+ 8°, 6.	22, 0.
Août ,	+ 29°, 6.	+ 10°, 6.	19, 0.
Septembre ,	+ 27°, 6.	+ 9°, 1.	18, 5.
Octobre ,	+ 20°, 4.	+ 4°, 8.	15, 6.
Novembre ,	+ 13°, 6.	— 2°, 9.	16, 5.
Décembre ,	+ 11°, 6.	— 5°, 9.	17, 5.
 Moyennes.	+ 20°, 95.	+ 2°, 21.	18, 74.

TABLEAU de la marche moyenne du baromètre en 1823.

MOIS.	9 HEURES du matin.	3 HEURES du soir.	DIFFÉRENCES
Janvier ,	733, 31.	732, 63.	0, 68.
Février ,	732, 81.	731, 68.	1, 13.
Mars ,	736, 45.	735, 64.	0, 81.
Avril ,	735, 72.	734, 48.	1, 24.
Mai ,	739, 77.	738, 79.	0, 98.
Juin ,	736, 01.	735, 36.	0, 65.
Juillet ,	738, 72.	738, 01.	0, 71.
Août ,	740, 18.	739, 15.	1, 03.
Septembre ,	739, 07.	737, 74.	1, 33.
Octobre ,	736, 09.	734, 82.	1, 27.
Novembre ,	742, 54.	741, 65.	0, 89.
Décembre ,	739, 88.	739, 29.	0, 59.
Moyennes.	737, 54.	736, 60.	0, 94.

*TABLEAU des oscillations extrêmes du
baromètre en 1823.*

MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉRENCES.
Janvier,	742, 8.	719, 8.	23, 0.
Février,	743, 5.	703, 7.	39, 8.
Mars ,	743, 4.	718, 8.	24, 6.
Avril ,	744, 9.	723, 2.	21, 7.
Mai ,	746, 2.	733, 4.	12, 8.
Juin ,	740, 1.	728, 1.	12, 0.
JUILLET ,	743, 9.	733, 1.	10, 8.
Août ,	745, 5.	735, 0.	10, 5.
Septembre ,	745, 1.	728, 9.	16, 2.
Octobre ,	746, 5.	722, 5.	24, 0.
Novembre ,	748, 6.	729, 3.	19, 3.
Décembre ,	748, 8.	728, 5.	20, 3.
 Moyennes.	744, 94.	723, 35.	19, 58.

RÉSUMÉ

DES Observations météorologiques faites à Chambéry en 1824.

TABLEAU de la marche moyenne du thermomètre centigrade et des plus grandes variations qu'il ait éprouvées en vingt-quatre heures, dans tous les mois de 1824.

NOMS DES MOIS.	TEMPÉRATURE Moyenne.	PLUS GRANDE VARIATION EN UN JOUR.
Janvier ,	+ 0°, 0.	+ 7°, 4.
Février ,	+ 3°, 6.	+ 11°, 5.
Mars ,	+ 4°, 5.	+ 16°, 2.
Avril ,	+ 8°, 3.	+ 17°, 4.
Mai ,	+ 15°, 0.	+ 13°, 7.
Juin ,	+ 16°, 7.	+ 14°, 1.
Juillet ,	+ 22°, 3.	+ 15°, 6.
Août ,	+ 19°, 7.	+ 14°, 5.
Septembre ,	+ 17°, 3.	+ 11°, 4.
Octobre ,	+ 11°, 5.	+ 11°, 0.
Novembre ,	+ 8°, 6.	+ 12°, 0.
Décembre ,	+ 5°, 5.	+ 11°, 5.
Moyennes.	+ 11°, 10.	+ 13°, 02.

**TABLEAU des maxima et des minima moyens
du thermomètre centigrade en 1824.**

N O M S D E S M O I S.	MAXIMUM MOYEN.	MINIMUM MOYEN.	DIFFÉ- RENCE S.
Janvier,	+ 2°, 2.	— 2°, 2.	4, 4.
Février,	+ 6°, 5.	+ 0°, 8.	5, 7.
Mars,	+ 7°, 5.	+ 1°, 7.	5, 6.
Avril,	+ 12°, 1.	+ 4°, 5.	7, 6.
Mai,	+ 19°, 0.	+ 11°, 0.	8, 0.
Juin,	+ 20°, 6.	+ 12°, 9.	7, 7.
Juillet,	+ 27°, 5.	+ 17°, 0.	10, 5.
Août,	+ 23°, 8.	+ 15°, 6.	6, 2.
Septembre,	+ 21°, 0.	+ 13°, 6.	7, 4.
Octobre,	+ 14°, 3.	+ 8°, 8.	5, 5.
Novembre,	+ 10°, 9.	+ 6°, 3.	4, 6.
Décembre,	+ 7°, 4.	+ 3°, 6.	3, 8.
Moyennes.	+ 14°, 4.	+ 7°, 8.	6, 4.

TABLEAU des variations extrêmes du thermomètre centigrade durant chaque mois de l'année 1824.

NOMS DES MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉ- RENCEs.
Janvier ,	+ 7°, 6.	— 6°, 9.	14, 5.
Février ,	+ 14°, 1.	— 9°, 4.	23, 5.
Mars ,	+ 13°, 6.	— 12°, 4.	26, 0.
Avril ,	+ 24°, 0.	— 2°, 7.	26, 7.
Mai ,	+ 24°, 8.	+ 5°, 0.	19, 8.
Juin ,	+ 27°, 4.	+ 9°, 1.	18, 3.
Juillet ,	+ 33°, 1.	+ 11°, 6.	21, 5.
Août ,	+ 32°, 2.	+ 12°, 1.	20, 1.
Septembre ,	+ 26°, 6.	+ 5°, 6.	21, 0.
Octobre ,	+ 19°, 6.	+ 1°, 0.	18, 6.
Novembre ,	+ 14°, 0.	— 0°, 2.	14, 2.
Décembre ,	+ 13°, 6.	— 0°, 7.	14, 3.
Moyennes..	+ 20°, 88.	+ 1°, 00.	19, 88.

TABLEAU de la marche moyenne du baromètre en 1824.

MOIS.	9 HEURES du matin.	3 HEURES du soir.	DIFFÉRENCES
Janvier ,	742, 05.	741, 10.	0, 95.
Février ,	736, 76.	735, 95.	0, 81.
Mars ,	735, 44.	734, 76.	0, 68.
Avril ,	737, 41.	736, 50.	0, 91.
Mai ,	737, 99.	736, 98.	1, 01.
Juin ,	736, 40.	735, 63.	0, 77.
Juillet ,	740, 15.	738, 92.	1, 23.
Août ,	739, 32.	738, 33.	0, 99.
Septembre ,	738, 75.	737, 87.	0, 88.
Octobre ,	735, 90.	735, 06.	0, 84.
Novembre ,	739, 33.	738, 56.	0, 77.
Décembre ,	742, 66.	741, 95.	0, 71.
Moyennes.	738, 51.	737, 63.	0, 88.

*TABLEAU des oscillations extrêmes du
baromètre en 1824.*

MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉRENCES.
Janvier,	751, 2.	722, 1.	29, 1.
Février,	752, 1.	715, 7.	36, 4.
Mars ,	744, 1.	723, 8.	20, 3.
Avril ,	745, 5.	722, 6.	22, 9.
Mai ,	750, 0.	727, 9.	22, 1.
Juin ,	741, 3.	728, 0.	13, 3.
Juillet ,	743, 1.	732, 8.	10, 3.
Août ,	742, 4.	735, 0.	7, 4.
Septembre ,	744, 6.	752, 5.	12, 1.
Octobre ,	746, 7.	722, 8.	23, 9.
Novembre ,	746, 6.	722, 3.	24, 3.
Décembre ,	753, 0.	733, 2.	19, 8.
Moyennes.	746, 72.	726, 72.	20, 00.

RÉSUMÉ

des Observations météorologiques faites à Chambéry en 1825.

TABLEAU de la marche moyenne du thermomètre centigrade et des plus grandes variations qu'il ait éprouvées en vingt-quatre heures, dans tous les mois de 1825.

N O M S DES M O I S.	TEMPERATURE Moyenne.	PLUS GRANDE VARIATION EN UN JOUR.
Janvier ,	+ 0°, 4.	+ 8°, 9.
Février ,	+ 2°, 3.	+ 10°, 4.
Mars ,	+ 6°, 0.	+ 12°, 5.
Avril ,	+ 13°, 6.	+ 13°, 8.
Mai ,	+ 15°, 5.	+ 16°, 0.
Juin ,	+ 19°, 2.	+ 14°, 2.
Juillet ,	+ 20°, 5.	+ 15°, 6.
Août ,	+ 19°, 7.	+ 11°, 8.
Septembre ,	+ 17°, 8.	+ 11°, 0.
Octobre ,	+ 11°, 6.	+ 10°, 3.
Novembre ,	+ 7°, 3.	+ 5°, 6.
Décembre ,	+ 6°, 3.	+ 6°, 8.
Moyennes.	+ 11°, 68.	+ 11°, 24.

*TABLEAU des maxima et des minima moyens
du thermomètre centigrade en 1825.*

N O M S D E S M O I S.	M A X I M U M		M I N I M U M		D I F F É - R E N C E S.
	M O Y E N.	M O Y E N.	M O Y E N.	M O Y E N.	
Janvier,	+ 3°, 1.	— 2°, 2.	—	5, 3.	
Février,	+ 5°, 4.	— 0°, 9.	—	6, 3.	
Mars,	+ 9°, 6.	+ 2, 3.	—	7, 3.	
Avril,	+ 18°, 8.	+ 8°, 4.	—	10, 4.	
Mai,	+ 20°, 1.	+ 11°, 0.	—	9, 1.	
Juin,	+ 23°, 6.	+ 14°, 9.	—	8, 7.	
Juillet,	+ 25°, 2.	+ 15°, 8.	—	9, 4.	
Août,	+ 23°, 5.	+ 15°, 8.	—	7, 7.	
Septembre,	+ 21°, 8.	+ 13°, 7.	—	7, 1.	
Octobre,	+ 14°, 4.	+ 8°, 9.	—	5, 5.	
Novembre,	+ 8°, 9.	+ 5°, 7.	—	3, 2.	
Décembre,	+ 8°, 2.	+ 4°, 5.	—	3, 7.	
Moyennes.	+ 15°, 21.	+ 8°, 15.	—	6, 97.	

TABLEAU des variations extrêmes du thermomètre centigrade durant chaque mois de l'année 1825.

NOMS des MOIS.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉ- RENCEs.
Janvier ,	+ 7°, 6.	— 5°, 6.	13, 2.
Février ,	+ 10°, 8.	— 7°, 0.	17, 8.
Mars ,	+ 18°, 3.	— 3°, 8.	22, 1.
Avril ,	+ 25°, 0.	+ 1°, 2.	23, 8.
Mai ,	+ 26°, 3.	+ 4°, 1.	22, 2.
Juin ,	+ 29°, 8.	+ 7°, 1.	22, 7.
Juillet ,	+ 32°, 9.	+ 11°, 6.	21, 3.
Août ,	+ 29°, 1.	+ 10°, 6.	18, 5.
Septembre ,	+ 26°, 1.	+ 9°, 6.	16, 5.
Octobre ,	+ 20°, 2.	+ 0°, 1.	20, 1.
Novembre ,	+ 20°, 1.	+ 0°, 2.	19, 9.
Décembre ,	+ 19°, 1.	— 2°, 5.	21, 6.
 Moyennes.	+ 22°, 10.	+ 2°, 13.	19, 97.

TABLEAU de la marche moyenne du baromètre en 1825.

MOIS.	9 HEURES du matin.	3 HEURES du soir.	DIFFÉ- RENCE.
Janvier,	745, 08.	744, 12.	0, 96.
Février,	744, 10.	742, 94.	1, 16.
Mars,	740, 50.	739, 19.	1, 31.
Avril,	739, 58.	738, 11.	1, 47.
Mai,	738, 57.	737, 38.	1, 19.
Juin,	738, 29.	737, 26.	1, 03.
Juillet,	739, 00.	738, 27.	0, 73.
Août,	739, 01.	738, 12.	0, 89.
Septembre,	738, 77.	737, 78.	0, 99.
Octobre,	741, 40.	740, 50.	0, 90.
Novembre,	737, 78.	736, 94.	0, 84.
Décembre,	733, 08.	732, 52.	0, 56.
Moyennes.	739, 59	738, 59.	1, 00.

TABLEAU des oscillations extrêmes du baromètre en 1825.

M O I S.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉRENCES
Janvier ,	754, 6.	731, 1.	23, 5.
Février ,	752, 3.	728, 9.	23, 4.
Mars ,	748, 8.	730, 6.	18, 2.
Avril ,	745, 7.	727, 8.	17, 9.
Mai ,	742, 7.	730, 2.	12, 5.
Juin ,	744, 3.	731, 2.	12, 1.
Juillet ,	743, 8.	732, 9.	10, 9.
Août ,	741, 9.	733, 4.	8, 5.
Septembre ,	745, 3.	730, 5.	14, 8.
Octobre ,	748, 4.	717, 0.	31, 4.
Novembre ,	748, 9.	718, 2.	50, 7.
Décembre ,	745, 1.	720, 0.	25, 1.
Moyennes.	746, 82.	727, 73.	19, 8.

R E M A R Q U E S.

Les observations thermométriques et barométriques faites à Chambéry , pendant les années 1822 , 1823 , 1824 et 1825 , dont les résumés sont insérés dans ces Mémoires , autorisent à tirer les conclusions suivantes , au moins provisoirement , et sauf les corrections que des observa-

tions plus long-temps continuées pourraient indiquer.

1.^o La moyenne thermométrique de Chambéry est de + 11°, 67.

2.^o Le mois de l'année le plus froid est celui de janvier : pour les années 1822, 1823, 1824, 1825 et 1826, les moyennes de ce mois prises de cinq en cinq jours, font connaître que le temps le plus froid a eu lieu du dix au quinze ; la moyenne de ces cinq jours pour les cinq années a été de — 2°, 18.

3.^o Le mois de l'année le plus chaud est celui de juillet. Pour les années 1822, 23, 24 et 25, d'après les moyennes de ce mois, prises de cinq en cinq jours, la température la plus élevée a eu lieu du 10 au 15 juillet. La moyenne de ces cinq jours pour les quatre années a été de + 22°, 28.

4.^o La moyenne d'octobre paraît en général un peu plus forte que celle de l'année. La moyenne des quatre années a été de + 11°, 67 ; et celle d'octobre aux mêmes années, de + 11°, 81. En remplaçant le 1.^{er} octobre par le 1.^{er} novembre, les résultats se rapprochent davantage ; la moyenne des quatre années ci-dessus étant de + 11°, 67 ; celle du 2 octobre au 2 novembre, pour le même temps, se trouve de + 11°, 65.

5.^o C'est aux mois de janvier et de décembre, que le thermomètre éprouve le moins de variations ;

c'est aux mois de mai et d'avril qu'il en éprouve davantage.

6.^o Pendant ces quatre années, les extrêmes des températures ont été pour la chaleur, le 23 juin 1822, de + 33°, 6 *centigrade*; et pour le froid, le 5 mars 1824, de — 12°, 4. L'espace parcouru par le thermomètre est donc de 46°, 0. Si l'on ajoutait à ces résumés le *minimum* du 17 janvier 1826, lequel a été de — 14°, 5, l'espace parcouru par le mercure dans le thermomètre serait de 48°, 1.

7.^o La moyenne barométrique de ces quatre années a été de 738, 38.

8.^o Ordinairement le baromètre et le thermomètre marchent en sens inverse : quand l'un s'élève, l'autre baisse, et réciproquement.

9.^o C'est aux mois de janvier et de février que le baromètre se maintient le plus élevé, et aux mois d'avril et d'octobre qu'il descend davantage; et c'est en effet en ces deux derniers mois que les pluies sont plus fréquentes.

10.^o C'est aux mois de janvier et de février que le baromètre éprouve de plus grands balancements; c'est aux mois de juillet et d'août qu'il en éprouve le moins.

11.^o La moyenne des marées barométriques a été :

A Chambéry,		à Paris.
En 1822, de . . 1,	mm 19	0, mm 83
En 1823, de . . 0,	94	0, 75
En 1824, de . . 0,	88	0, 73
En 1825, de . . 1,	00	0, 87
<hr/> Moy. des 4 années, 1,	mm 00	0, mm 76

On voit, d'après ce tableau, 1.^o que durant ces quatre années, la marée barométrique a été plus forte à Chambéry qu'à Paris de 0, mm 24. 2.^o Que durant les années 1822, 1823 et 1824 elle a été progressivement moins forte, soit à Chambéry, soit à Paris; tandis qu'en 1825 elle est remontée en ces deux endroits.

12.^o Les marées barométriques sont un peu moins fortes durant les six mois de l'année où la température est moins élevée; elles le sont davantage dans les six autres mois: la différence est cependant peu considérable. Pendant ces quatre ans, la moyenne des mois de janvier, février, mars, octobre, novembre et décembre a été de 0, mm 95 et celle des six autres mois de 1, mm 05.

13.^o Durant ces mêmes années le *maximum* barométrique a été, le 31 janvier 1825, de 754, 6. Et le *minimum*, le 2 février 1823, de 703, 7. L'espace parcouru est donc de . . . 50 mm 9.



DE LA
TRANSLUCIDITÉ APPARENTE,
OU

*Observations sur un phénomène appartenant
à l'harmonie du concours des deux yeux,
appliquées à l'art du Dessin ; par M. le
Général Comte de LOCHÉ.*

(Lues dans la séance du 12 mars 1826.)



LLe phénomène dont il s'agit, Messieurs, a déjà été l'un des sujets de nos entretiens académiques : l'intérêt avec lequel vous daignâtes en accueillir la communication, et vos sages avis à ce sujet, m'ont donné lieu de méditer et d'observer de nouveau, et de vous présenter des résultats qui m'ont paru de nature à n'être pas inutiles, dans certains cas, à l'art du Dessin.

1. Si regardant un objet éloigné et éclairé, on élève verticalement un corps opaque, tel qu'un bâton, le bout d'une canne ou un doigt, et qu'on le passe devant ses yeux, de gauche à droite ou réciproquement, sans cesser d'attacher le regard sur l'objet éloigné, on verra se succéder tour-à-

tour devant cet objet deux images transparentes du corps opaque, au travers desquelles on continuera de distinguer nettement l'objet dont il s'agit. L'expérience est surtout sensible à la chandelle, lorsqu'étant placé à une certaine distance, on attache le regard sur la flamme, et qu'on fait passer son doigt successivement devant chacun des deux yeux. La condition essentielle pour apercevoir la transparence du corps opaque, est de regarder attentivement et constamment l'objet éloigné; car si le regard s'attache un instant de préférence sur le corps opaque, aussitôt le phénomène disparaît, et l'on ne voit plus que l'image plus ou moins obscure de ce corps.

La distance du corps opaque à l'œil de l'observateur est indifférente pour la perception pure et simple du phénomène; elle peut varier plus ou moins, telle que de 10 à 30 centimètres; elle peut même être plus considérable, au choix de l'observateur, sauf un cas particulier d'application qui sera indiqué plus bas.

2. Soient A et B, fig. I.^{ère} (1), les deux yeux d'un observateur; O, un objet déterminé situé à une distance quelconque et suffisamment éclairé; AO et BO, les deux axes optiques dirigés vers cet objet. Soit CD un corps opaque, tel qu'un carton,

(1) Voyez la planche, à la fin du volume.

placé à une distance arbitraire de l'œil et disposé verticalement en face des yeux, de manière que l'un des bords **C** se trouve immédiatement à côté du rayon **OB**, sans néanmoins l'intercepter, mais que l'autre rayon **OA** soit intercepté au point *o* par la feuille de carton.

Cela posé : 1.º si l'on ferme l'œil **A**, l'objet **O** sera vu de l'œil **B**, à côté du bord **C** du carton; 2.º si l'on ouvre l'œil **A** et que l'on ferme l'autre œil **B**, l'objet **O** disparaîtra complètement, à cause de l'interposition du corps opaque **CD**; 3.º si ouvrant les deux yeux à la fois et continuant de regarder attentivement l'objet éloigné **O**, on porte une pointe, telle que le bout d'un crayon, au bord **C** du carton, cette pointe rencontrera l'image de l'objet **O**, par la raison qu'elle se trouvera sur la direction de l'axe optique **BO**; et si l'on porte ensuite la pointe du crayon le long de la ligne **CD**, en continuant toujours d'attacher le regard sur l'objet **O**, la pointe du crayon rencontrera de nouveau l'image de l'objet en *o*, et le carton **CD** paraîtra transparent.

Si l'on porte le carton de gauche à droite, jusqu'à ce que l'autre bord **D** corresponde au rayon visuel **OA**, sans l'intercepter, le même phénomène se reproduira dans un ordre inverse.

3. Ceci s'explique par la nature et le résultat des impressions que nous éprouvons dans l'acte

de la vision. L'œil B étant fixé sur l'objet O, l'axe optique AO de l'autre œil se dirige naturellement et nécessairement vers le même point. Cet œil A reçoit donc l'impression que lui cause la présence du corps opaque dans la direction oA, et l'ame en rapporte l'image le long de la ligne AO ; mais comme sur cette ligne se rencontre l'objet O, qu'aperçoit directement l'autre œil B, l'image du point o du carton et celle de l'objet O doivent se superposer, comme il arrive pour les deux images identiques d'un même objet, lorsque les deux yeux l'aperçoivent à la fois. Dans le cas présent, la vue positive de l'objet O, aperçu en même temps que le point o du carton, doit nécessairement produire, à l'égard de la surface du carton, l'effet de la transparence. La nature de cet effet se conçoit clairement, si l'on considère que la sensation mixte qui résulte de l'image de l'objet O aperçu par l'œil B, et de l'image du corps opaque reçue par l'œil A, doit nécessairement se rapporter au point de concours O des deux axes optiques.

4. Si la surface du carton CD est chargée de quelques détails, tels que divers traits de dessin, ces détails superposés sur l'image de l'objet O se mêleront avec ceux de cet objet, et l'on pourra rapporter les uns aux autres dans leurs distances et leurs situations relatives ; c'est-à-dire, que les détails de l'objet O correspondront à tels

ou tels traits du dessin tracé sur la surface du carton.

Pour cela, il est nécessaire que le corps opaque soit placé à une distance convenable et éclairé d'une lumière oblique qui permette de distinguer nettement tous les accidens de ce corps, tels que ceux que présentent la main étendue, ou des cases tracées sur un carton par des lignes croisées. Il importe que la lumière soit proportionnée à celle de l'objet éloigné, de manière à ce qu'il en résulte un juste équilibre de clarté entre les deux objets. A cet effet, si l'on emploie un carton, la couleur grisâtre paraît préférable à toute autre.

Au moyen de ces dispositions, on jouira facilement du phénomène dont il s'agit, et l'on recevra la sensation mixte d'images distinctes dont les traits se mélangent sans se confondre. A l'aspect d'une place publique, on peut voir sur sa main le spectacle d'un tableau mouvant, les divers personnages qui paraissent aller, venir, se croiser en différens sens et parcourir la surface de la main, en passant d'une phalange ou d'un sillon à un autre. Si des oiseaux voltigent dans l'air, on suit également sur le corps opaque les évolutions qu'ils exécutent dans l'espace.

J'ai cru devoir donner à cet intéressant phénomène le nom de *translucidité apparente*, expression qui me paraît en indiquer assez clairement la nature et les effets.

5. Il se peut que l'exposition de ce phénomène n'ait été consignée jusqu'ici dans aucun écrit publié. Il n'a pu manquer d'être entrevu en particulier; il est même probable qu'il l'aura été plus d'une fois, mais sans qu'on s'y soit arrêté, surtout sans qu'on ait songé à en chercher l'explication, et moins encore à en tirer aucune conséquence. J'ai tâché en vain de m'assurer s'il existe quelque part des observations conformes à ce que je viens d'exposer: mes recherches ne m'ont procuré qu'une seule indication fournie par une observation de Lecat, où la translucidité apparente n'est signalée qu'accidentellement, mais cependant d'une manière assez remarquable, comme on va le voir.

« J'étais couché, dit Lecat, sur le côté gauche; » vis-à-vis de moi était une fenêtre, et entre la » fenêtre et moi il y avait le dos d'une chaise. » Ce dos de chaise me cachait tout le bas de la » fenêtre. Je regardais la fenêtre et la chaise en » rêvant, c'est-à-dire, les yeux relâchés, comme » on le fait d'ordinaire quand on se réveille. Je » voyais toute la portion supérieure de cette fe- » nêtre; et sur la partie inférieure, je distinguais » une bande vaporeuse de la figure du dos » de la chaise (1). »

(1) *Oeuvres physiologiques*, Tome II, page 423, éd. de 1767.

Si Lecat ne se fût pas borné à ne considérer cette *bande vaporeuse* que relativement à d'autres observations sur le concours des deux yeux dans la vision naturelle, on peut croire que cet homme de génie serait aussitôt parvenu à reconnaître la translucidité apparente, surtout si le dos de la chaise qui s'offrait à ses regards n'eût été dans l'ombre, ce qui ne lui a pas permis d'entrevoir dans ce phénomène la coïncidence de deux images distinctes et les applications intéressantes qu'on en peut déduire.

6. Il est possible que la différence de force visuelle qui peut exister entre l'un et l'autre des deux yeux d'un observateur oppose quelque difficulté à la prompte perception du phénomène dont nous nous occupons; mais après quelques épreuves, on ne peut manquer de rencontrer les circonstances convenables pour arriver à reconnaître le fait. L'exercice peut finir par en rendre l'habitude familière, même pour en faire l'application à l'art du Dessin. Parmi les personnes qui m'ont paru reconnaître le plus facilement la translucidité apparente, j'ai distingué ceux qui exercent l'horlogerie, la gravure et autres arts dont les travaux s'exécutent sur un petit espace, enfin particulièrement tous ceux qui ont l'usage du Dessin.

7. Si l'on compare l'effet de la translucidité apparente à celui de la *Chambre obscure*, ou

à celui de la vision au travers d'un corps dia-phane, on voit qu'il diffère essentiellement de l'un et de l'autre, puisqu'ici l'image de l'objet éloigné se trace sur la surface d'un corps dépourvu de toute transparence, et que l'on obtient la superposition des images de deux objets distincts. Si l'on compare le même phénomène à celui de la *Camera lucida*, avec laquelle l'observateur voit tout à la fois du même œil l'image de l'objet et le plan sur lequel cette image paraît se projeter, on y trouvera quelque analogie, en ce que l'objet doublement réfléchi paraît coïncider avec le plan. On pourrait encore comparer l'effet de la translucidité apparente avec celui d'autres instrumens imaginés pour suppléer à la pratique du Dessin : on en balancerait les avantages et les inconvénients réciproques, et peut-être, à l'aide de quelque construction ingénieuse, pourrait-on trouver un nouveau secours pour remédier au défaut d'étude dans l'art de copier la nature.

8. Mais ce ne serait point là, je pense, l'application la plus utile de la translucidité apparente ; car tous les moyens de suppléer à la pratique sont de peu d'utilité pour obtenir des contours fidèles, parce que l'art du Dessin refuse toujours des succès réels à une main esclave ; et celle qui est exercée ne recherche point un guide parmi ces instrumens.

Mais d'autre part, le véritable talent ne rejette

jamais le secours d'une juste critique, quelque sévère qu'elle puisse être. Il peut souvent en obtenir un pareil dans la translucidité apparente. Celle-ci produit l'effet d'un corps diaphane qui paraît superposé sur l'objet observé ; or, si le corps opaque qui paraît transparent a déjà reçu les traits principaux de l'ébauche, et qu'il soit porté en avant de l'œil A, comme en CD, tandis que l'autre œil B a la vue directe de l'objet O, il ne s'agira plus alors que d'éloigner ou de rapprocher quelque peu de l'œil le corps opaque CD qui porte l'ébauche, ou même d'augmenter au besoin ou de diminuer la distance entre l'œil et l'objet O, pour donner lieu à la coïncidence des traits de l'ébauche avec ceux de l'objet qui y paraît comme appliqués. L'artiste s'assurera par-là, dans un instant, de l'exactitude de son esquisse. C'est ainsi que la translucidité apparente deviendra un critique rigoureux, auquel on peut avoir recours à volonté et à diverses reprises. Ses avis, toujours confidentiels, ne sauraient heurter l'amour propre même le plus susceptible.

Toutefois, ce mode de vérification a des bornes : il se trouve nécessairement réservé aux dessins de petites dimensions, parce que le champ du corps opaque a une étendue limitée par celle de sa fonction même, qui est de ne masquer qu'un seul œil. Ce champ me paraît d'environ

éinq pouces en largeur sur trois de hauteur. Il peut néanmoins suffire pour réduire un dessin quelconque, même celui d'un grand tableau, ainsi que tout objet en relief; il peut surtout s'appliquer au portrait en miniature.

9. J'avais fait part de mes observations sur le phénomène de la translucidité apparente à un ingénieur, habile mécanicien, quoique simple amateur. Il imagina et construisit un instrument que j'ai déjà eu l'honneur, Messieurs, de mettre sous vos yeux, lequel fournit un exemple de l'application du phénomène qui fait l'objet de ce Mémoire. J'ai cru pouvoir le nommer *Plagioscope* (je vois de côté), parce qu'il est construit pour présenter à l'un des deux yeux l'image d'un objet situé hors du champ de sa vision, tandis que l'autre œil est dirigé sur une surface nue disposée pour recevoir la configuration du même objet; ce qui s'exécute de la manière suivante:

A et B, (fig. 2), sont les deux yeux de l'observateur; O est l'objet dont l'image reçue par un miroir plan M est renvoyée à l'œil A, dont l'axe optique se dirige alors selon la ligne AP; alors l'axe optique de l'autre œil B se dirige naturellement selon BP. Si au point P se trouve placé la surface destinée à recevoir le dessin de l'objet O, on voit que l'image de cet objet reçue par l'œil A paraîtra projetée sur cette surface au point P, laquelle surface est aperçue directement par

l'œil B. Ainsi le dessinateur pourra tracer sur cette surface les contours et les traits de l'objet O. Le miroir M doit être disposé de manière à être mobile dans tous les sens, et la tige qui le supporte doit pouvoir s'allonger ou se raccourcir à volonté, pour que l'œil puisse se placer à la distance convenable selon le degré de force visuelle de l'observateur. Pour fixer la position de l'œil A, il faut placer un diaphragme CD, percé d'un trou auquel s'applique l'œil qui doit recevoir l'image de l'objet O.

Cet instrument, dont la construction est combinée d'après celle de la *Camera lucida*, serait susceptible de quelques améliorations, telles qu'un second diaphragme pour l'œil B, un moyen convenable de rapprocher ou d'écartier à volonté les deux diaphragmes, selon la distance des deux yeux de l'observateur, et enfin un second miroir pour produire une double réflexion, à l'effet de rectifier l'image de l'objet, qui, avec un seul miroir, se trouve renversée.

Peut-être aurais-je dû, Messieurs, commencer cette Notice par vous exposer de quelle manière j'ai été conduit à la connaissance du phénomène dont je viens de vous entretenir. J'ai observé pendant nombre d'années, à œil plus ou moins fortement armé, des parties d'insectes les plus ténues; je tâchais en même temps d'en reproduire les formes en les dessinant plus ou moins

grossies. Je n'avais pas tardé à m'apercevoir que mon œil quittant à chaque instant le microscope pour porter mon attention sur le dessin, cette alternative employait une partie du temps destiné à mon travail. D'ailleurs l'expérience m'avait prouvé que la mémoire, qui joue un rôle important dans la pratique du dessin, pouvait ne pas conserver toujours avec la même fidélité les impressions qu'elle a reçues (1). Je cherchai donc quelque moyen de pouvoir observer d'un œil, et dessiner en même temps avec le secours de l'autre. Après diverses tentatives, je fus convaincu de la possibilité d'arriver au but que je me proposais.

La figure 3 fait voir comment on parvient à considérer un objet vu d'un œil armé, tandis que l'autre œil est en même temps fixé sur le plan qui reçoit les traits du crayon. Soit A l'œil gauche, B l'œil droit, O le petit objet dont l'i-

(1) Une école où l'on assujettirait de temps en temps les élèves à dessiner de mémoire les contours du modèle étudié la veille, ou même quelques jours auparavant, contribuerait peut-être à former d'habiles dessinateurs; d'ailleurs il serait utile de les accoutumer à méditer sur les modèles qu'ils n'auraient plus sous les yeux. Parmi les avantages de cette méthode, peut-être aurait-elle celui de fournir, dans les examens, un moyen de mieux apprécier les dispositions respectives des élèves.

image parvient à l'œil A, grossie en traversant la lentille L du microscope. Si un plan P est placé au-delà de l'objet O, de manière que la surface de ce plan soit vue directement de l'œil B, l'image grossie de l'objet O se projettera sur le plan P, où la pointe du crayon pourra en suivre et en tracer tous les linéaments. Le microscope simple formé d'une seule lentille se prête mieux que le composé, à la disposition que je viens d'indiquer, à laquelle s'oppose ordinairement l'attirail qui accompagne le porte-objet du microscope composé. Telles sont les circonstances qui m'ont donné lieu de remarquer et d'étudier le phénomène qui fait l'objet de cette Notice.

Je n'ai point cru devoir aborder ici ce qui appartient à l'admirable structure de l'œil, cette considération étant totalement indépendante de mon sujet. Il suffit au dessinateur de connaître l'usage du sens de la vue, et d'apprendre que le double organe qui lui fournit la faculté de juger des distances, lui offre encore celle de comparer entre elles deux images superposées et d'en apprécier les différences ou la conformité. Je ne saurais cependant terminer sans faire observer que cette dernière faculté peut devenir un sujet de méditations d'un ordre plus élevé, qui se réunissent aux preuves de l'unité et de la simplicité de cette substance intelligente à qui seule dans l'homme il appartient de comparer et de juger.

TABLE

Du lever et du coucher du Soleil, à la latitude de Chambéry.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

Lever. Couche.

Lever. Couche.

Lever. Couche.

1	7 39	4 21	1	7 10	4 51	1	6 28	5 32
2	7 38	4 22	2	7 9	4 52	2	6 27	5 34
3	7 37	4 23	3	7 7	4 53	3	6 25	5 36
4	7 37	4 23	4	7 6	4 55	4	6 24	5 37
5	7 36	4 24	5	7 4	4 56	5	6 22	5 39
6	7 35	4 25	6	7 3	4 57	6	6 20	5 40
7	7 35	4 25	7	7 2	4 59	7	6 19	5 42
8	7 34	4 26	8	7 "	5 "	8	6 17	5 44
9	7 34	4 26	9	6 59	5 2	9	6 16	5 45
10	7 33	4 27	10	6 57	5 3	10	6 14	5 47
11	7 33	4 27	11	6 56	5 5	11	6 12	5 48
12	7 32	4 28	12	6 54	5 6	12	6 11	5 50
13	7 31	4 29	13	6 53	5 8	13	6 9	5 52
14	7 30	4 30	14	6 51	5 9	14	6 8	5 53
15	7 29	4 31	15	6 50	5 11	15	6 6	5 55
16	7 28	4 32	16	6 48	5 12	16	6 4	5 56
17	7 27	4 33	17	6 47	5 14	17	6 3	5 58
18	7 26	4 34	18	6 45	5 15	18	6 1	6 "
19	7 25	4 35	19	6 44	5 17	19	6 "	6 1
20	7 24	4 36	20	6 42	5 18	20	5 58	6 3
21	7 23	4 57	21	6 41	5 20	21	5 56	6 4
22	7 22	4 38	22	6 39	5 21	22	5 55	6 56
23	7 21	4 39	23	6 38	5 23	23	5 53	6 55
24	7 20	4 40	24	6 36	5 25	24	5 52	6 49
25	7 19	4 42	25	6 35	5 26	25	5 50	6 11
26	7 18	4 43	26	6 33	5 28	26	5 48	6 13
27	7 16	4 44	27	6 31	5 29	27	5 47	6 14
28	7 15	4 45	28	6 30	5 31	28	5 45	6 16
29	7 16	4 47				29	5 44	6 17
30	7 12	4 48				30	5 42	6 19
31	7 11	4 49				31	5 40	6 21

AVRIL.

MAI.

JUIN.

Lever. Coucher.

Lever. Coucher.

Lever. Coucher.

1	5 39	6 22	1	4 53	7 7	1	4 19	7 41
2	5 37	6 24	2	4 52	7 9	2	4 18	7 42
3	5 36	6 25	3	4 51	7 10	3	4 17	7 43
4	5 34	6 27	4	4 49	7 12	4	4 17	7 43
5	5 32	6 28	5	4 48	7 13	5	4 16	7 44
6	5 31	6 30	6	4 47	7 14	6	4 16	7 45
7	5 29	6 32	7	4 46	7 15	7	4 15	7 45
8	5 28	6 33	8	4 44	7 17	8	4 15	7 46
9	5 28	6 35	9	4 43	7 18	9	4 14	7 46
10	5 25	6 36	10	4 42	7 19	10	4 14	7 46
11	5 23	6 38	11	4 40	7 21	11	4 13	7 47
12	5 21	6 39	12	4 39	7 22	12	4 13	7 47
13	5 20	6 41	13	4 38	7 23	13	4 12	7 48
14	5 18	6 42	14	4 36	7 24	14	4 12	7 48
15	5 17	6 44	15	4 35	7 25	15	4 12	7 48
16	5 15	6 45	16	4 34	7 26	16	4 12	7 48
17	5 14	6 47	17	4 33	7 28	17	4 12	7 48
18	5 12	6 49	18	4 32	7 29	18	4 11	7 49
19	5 11	6 50	19	4 31	7 30	19	4 11	7 49
20	5 9	6 52	20	4 30	7 31	20	4 11	7 49
21	5 8	6 53	21	4 29	7 32	21	4 11	7 49
22	5 6	6 54	22	4 28	7 33	22	4 11	7 49
23	5 5	6 56	23	4 27	7 34	23	4 11	7 49
24	5 3	6 57	24	4 26	7 35	24	4 11	7 49
25	5 2	6 59	25	4 25	7 36	25	4 11	7 49
26	5 »	7 »	26	4 24	7 37	26	4 12	7 48
J ^u	4 59	7 2	27	4 23	7 38	27	4 12	7 48
J ^e	4 58	7 3	28	4 22	7 38	28	4 12	7 48
28.	4 56	7 5	29	4 21	7 39	29	4 12	7 48
29.	4 55	7 6	30	4 20	7 40	50	4 13	7 47
			31	4 20	7 41			

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

	<i>Lever.</i>	<i>Coucher.</i>		<i>Lever.</i>	<i>Coucher.</i>		<i>Lever.</i>	<i>Coucher.</i>
1	4 13	7 47	1	4 39	7 21	1	5 22	6 37
2	4 13	7 47	2	4 40	7 19	2	5 23	6 36
3	4 14	7 46	3	4 41	7 18	3	5 25	6 34
4	4 14	7 46	4	4 42	7 17	4	5 27	6 33
5	4 15	7 45	5	4 43	7 16	5	5 28	6 31
6	4 15	7 45	6	4 45	7 14	6	5 30	6 29
7	4 16	7 44	7	4 46	7 13	7	5 31	6 28
8	4 16	7 44	8	4 47	7 12	8	5 33	6 26
9	4 17	7 43	9	4 49	7 11	9	5 35	6 25
10	4 17	7 42	10	4 50	7 9	10	5 36	6 23
11	4 18	7 42	11	4 52	7 8	11	5 38	6 21
12	4 19	7 41	12	4 53	7 7	12	5 39	6 20
13	4 20	7 40	13	4 54	7 5	13	5 41	6 18
14	4 20	7 39	14	4 56	7 4	14	5 42	6 17
15	4 21	7 38	15	4 57	7 2	15	5 44	6 15
16	4 22	7 38	16	4 58	7 1	16	5 46	6 14
17	4 23	7 37	17	5 "	6 59	17	5 47	6 12
18	4 24	7 36	18	5 1	6 58	18	5 49	6 10
19	4 25	7 35	19	5 3	6 57	19	5 50	6 9
20	4 25	7 34	20	5 4	6 55	20	5 52	6 7
21	4 26	7 33	21	5 6	6 54	21	5 54	6 6
22	4 27	7 32	22	5 7	6 52	22	5 55	6 4
23	4 28	7 31	23	5 9	6 51	23	5 57	6 3
24	4 29	7 30	24	5 10	6 49	24	5 58	6 1
25	4 31	7 29	25	5 11	6 48	25	6 "	5 59
26	4 32	7 28	26	5 13	6 46	26	6 1	5 58
27	4 33	7 27	27	5 14	6 45	27	6 3	5 56
28	4 34	7 25	28	5 16	6 43	28	6 5	5 55
29	4 35	7 24	29	5 18	6 42	29	6 6	5 53
30	4 36	7 23	30	5 19	6 40	30	6 8	5 51
31	4 37	7 22	31	5 21	6 39			

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

	Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.
1	6 9	5 50	1	6 57	5 2	1	7 33	4 27
2	6 11	5 48	2	6 59	5 1	2	7 33	4 27
3	6 13	5 47	3	7 " "	5 12	3	7 34	4 26
4	6 14	5 45	4	7 2	4 58	4	7 35	4 25
5	6 16	5 43	5	7 3	4 57	5	7 36	4 24
6	6 17	5 42	6	7 4	4 55	6	7 36	4 24
7	6 19	5 40	7	7 6	4 54	7	7 37	4 25
8	6 21	5 39	8	7 7	4 52	8	7 37	4 25
9	6 22	5 37	9	7 8	4 51	9	7 38	4 22
10	6 24	5 36	10	7 10	4 50	10	7 38	4 22
11	6 25	5 34	11	7 11	4 49	11	7 39	4 21
12	6 27	5 32	12	7 12	4 47	12	7 39	4 21
13	6 28	5 31	13	7 14	4 46	13	7 40	4 20
14	6 30	5 29	14	7 15	4 45	14	7 40	4 20
15	6 32	5 28	15	7 16	4 43	15	7 40	4 20
16	6 33	5 26	16	7 17	4 42	16	7 41	4 19
17	6 35	5 25	17	7 19	4 41	17	7 41	4 19
18	6 36	5 24	18	7 20	4 40	18	7 41	4 19
19	6 38	5 22	19	7 21	4 39	19	7 41	4 19
20	6 39	5 20	20	7 22	4 38	20	7 41	4 19
21	6 41	5 19	21	7 23	4 37	21	7 41	4 19
22	6 42	5 17	22	7 24	4 36	22	7 41	4 19
23	6 44	5 16	23	7 25	4 34	23	7 41	4 19
24	6 45	5 14	24	7 26	4 33	24	7 41	4 19
25	6 47	5 13	25	7 27	4 32	25	7 41	4 19
26	6 48	5 11	26	7 28	4 32	26	7 41	4 19
27	6 50	5 10	27	7 29	4 31	27	7 41	4 19
28	6 51	5 8	28	7 30	4 30	28	7 40	4 20
29	6 53	5 7	29	7 31	4 29	29	7 40	4 20
30	6 54	5 5	30	7 32	4 28	30	7 40	4 20
31	6 56	5 4				31	7 39	4 21

NOTICE

SUR LA

Situation géographico-topographique de la ville de Chambéry; par M. G. M. RAYMOND, Secrétaire Perpétuel de la Société.

(Lue dans la séance du 19 juillet 1824).

~~SECRET~~

ON détermine la situation d'un lieu, sous le double rapport dont il s'agit, par le concours de trois coordonnées rapportées chacune à un terme fixe de départ, savoir : 1.^o la *latitude*, qui se compte à partir de l'Equateur; 2.^o la *longitude*, qui se rapporte à un méridien convenu, pris pour terme de comparaison; 3.^o l'*élévation perpendiculaire du lieu au-dessus d'un niveau commun*, qui est la surface des eaux de la Mer.

La longitude et la latitude de Chambéry ayant été déterminées directement, dans des circonstances diverses et sur deux points différens, par des Astronomes connus et dignes de foi, ma tâche à cet égard se bornera, dans cette Notice, à comparer les résultats obtenus, pour en tirer une moyenne rapportée à un seul et même point

fixe. Nous choisirons à cet effet le clocher de l'Église métropolitaine.

I. *Latitude de Chambéry,*

M. Nouet, Colonel Ingénieur-Géographe, sous le gouvernement français, ayant sous ses ordres MM. J.-B. Raymond, Capitaine, et Corabœuf, Lieutenant, ayant été chargé, dans le temps, des opérations astronomiques et géodésiques nécessaires pour rattacher la triangulation de la Savoie à celle de la France, s'est occupé de déterminer la latitude et la longitude de Chambéry. Il a trouvé la première, de $45^{\circ} 34' 1''$, 848 de la division sexagésimale.

Cette latitude est celle d'un point situé à environ trois mètres au couchant de l'angle septentrional de la façade de l'ancienne Chapelle de Saint-Sébastien, qui existait au levant du cimetière de la paroisse de Maché. La distance du point où M. Nouet a fait ses observations, au Parallèle passant par le clocher de la Métropole, est de 114 toises de Savoie, du Sud au Nord. Or, 114 toises de Savoie font 158 toises 5 pieds de France, qui, sur un Méridien, correspondent à 10'', 028, qu'il faut ajouter à la latitude de Saint-Sébastien, ce qui donne pour la latitude du clocher de la Métropole : $45^{\circ} 34' 11''$, 876.

Dans le mois d'août 1822, une Commission mixte d'Astronomes, composée de M. Carlini, pour l'Autriche, de M. Plana, pour S. M. le Roi de Sardaigne, de M. Nicollet et de M. le Colonel Brousseau, pour la France, s'était réunie à Chambéry, dans le but de se concerter pour les opérations relatives à la mesure de l'arc du Parallèle moyen compris entre les bords de l'Océan et ceux de la Mer Adriatique. Dans cette circonstance, MM. Carlini, Plana et Nicollet ont déterminé la longitude et la latitude de Chambéry. Le résultat de leurs observations est rapporté au point où ils ont opéré, qui se trouve à 20 toises de France au Sud du Parallèle du clocher de la Métropole. Or, 20 toises de France correspondent à 1", 263, qu'il faut ajouter à la latitude du point dont il s'agit. Ils ont trouvé pour cette latitude : $45^{\circ} 34' 7''$; ce qui donne $45^{\circ} 34' 8''$, 263 pour la latitude du clocher de la Métropole.

Prenant une moyenne entre les résultats des opérations de M. Nouet et des Astronomes dont nous venons de parler, rapportés ainsi l'un et l'autre à un même Parallèle, nous aurons pour la latitude de Chambéry : $45^{\circ} 34' 10''$, 069 (1).

(1) La latitude moyenne ci-dessus diffère de chacune des deux autres, d'un intervalle de 20 toises 3 pieds de Savoie.

Cette latitude admise nous fera connaître la valeur approximative du degré de longitude sur le Parallèle de Chambéry, valeur dont nous aurons besoin dans l'article suivant.

Or, l'on sait que les degrés de longitude décroissent comme les cosinus des latitudes, ceux-ci étant représentés par les rayons des Parallèles consécutifs, et les circonférences des cercles étant comme les rayons. Ce rapport nous donne pour le degré de longitude du Parallèle de Chambéry : 39, 908 toises de France ; ce qui fait 17 lieues (de 2280 toises 2 pieds), plus 1143 toises, c'est-à-dire, 17 lieues et demie ; d'où l'on déduit 11 toises, 086, pour une seconde de degré (1).

II. *Longitude de Chambéry.*

Les observations de M. Nouet donnent à la station de Saint-Sébastien, $3^{\circ} 34' 10''$ de longitude à l'Est du Méridien de Paris. La distance du Méridien de Saint-Sébastien à celui du clocher de la Métropole, est de 224 toises 4 pieds de Savoie, qui font 312 toises 4 pieds de France, et correspondent à 28'', 209, à raison de 11 toises, 086, par seconde. Le clocher de la Métropole étant au levant de la station de Saint-Sébastien, il faut ajouter ces 28'', 209, à la lon-

(1) Voyez la Note à la fin de ce Mémoire.

gitude ci-dessus ; ce qui donne, pour le Méridien de la Métropole : $3^{\circ} 34' 38''$. 209, à l'Orient du Méridien de Paris.

MM. Carlini, Plana et Nicollet ont trouvé entre leur station de Chambéry et l'Observatoire de Milan, une différence en temps, de $13' 5''$. 1, qui, à raison d'une heure pour 15° , correspond à $3^{\circ} 16' 16''$. 5. Or, la longitude de l'Observatoire de Milan, à l'Est de celui de Paris est, en temps, de $27' 25''$ (*Connaissance des Temps* des années 1820, 1821, 1822, 1823, etc.); ce qui correspond à $6^{\circ} 51' 15''$. Otant de cette longitude celle qui se trouve entre Milan et la station de Chambéry, celle-ci étant à l'occident de Milan, il en résulte $3^{\circ} 34' 58''$. 5, pour la longitude de la station de Chambéry à l'Est, du Méridien de Paris.

Maintenant, la distance de la station de Chambéry au Méridien passant par le clocher de la Métropole, étant de 95 toises de Savoie, qui équivalent à 132 toises 2 pieds de France, cette distance correspond ainsi à $11''$. 937. Et comme le clocher de la Métropole est à l'occident de la station dont nous venons de déterminer la longitude, il faut retrancher de celle-ci les $11''$. 937; ce qui donne pour reste : $3^{\circ} 34' 46''$. 563.

Telle serait, d'après ces données, la longitude du clocher de la Métropole. La longitude du même clocher, déduite de l'observation faite à

Saint Sébastien, serait, comme on l'a vu plus haut, de $3^{\circ} 24' 38''$. 209. Prenant la moyenne de ces deux résultats, nous aurons enfin, pour la longitude approchée du clocher de la Métropole : $3^{\circ} 34' 42''$. 386 (1).

III. Elévation de Chambéry au-dessus du niveau de la Mer.

On sait que la Physique est parvenue à faire du baromètre un instrument de nivellation. Au moyen des secours que se sont mutuellement prêtés la théorie et l'expérience, on a construit des formules propres à donner la hauteur verticale d'un point donné au-dessus d'un autre, exprimée, comme disent les géomètres, en fonction des éléments indicateurs des causes qui concourent à modifier la colonne mercurielle du baromètre et la colonne correspondante de l'air atmosphérique, de manière à constituer le rapport qui doit exister entre la hauteur de l'une et le raccourcissement de l'autre. Ces éléments sont les hauteurs respectives du mercure du baromètre dans les deux stations, les hauteurs du mercure dans les thermomètres libres et dans les thermomètres attachés

(1) Cette longitude moyenne diffère de chacun des deux résultats ci-dessus, d'un intervalle de 53 toises de Savoie.

aux baromètres, la différence de pesanteur de l'air à des hauteurs différentes, la pesanteur absolue en raison des latitudes, et un coefficient constant déterminé par la combinaison de ces éléments avec le module des Tables des logarithmes usités.

La formule barométrique pour la mesure des hauteurs a résisté long-temps aux efforts des Physiciens, pour accuser avec justesse les hauteurs à mesurer; mais en partant de données préalablement constatées avec rigueur, et comparant ces données avec les résultats de la formule, ils ont forcé celle-ci d'indiquer elle-même les modifications et les corrections dont elle avait besoin.

Tous les éléments désignés ci-dessus ne sont pas nécessaires lorsqu'on connaît la hauteur moyenne du baromètre et la température moyenne de l'atmosphère dans les deux stations. Quant à la modification exigée par les variations de la pesanteur en raison des latitudes, cette modification ne devient sensible qu'à des distances assez considérables, et l'on a calculé des Tables qui sont applicables à toutes les latitudes dont la différence est au-dessous de certaines limites.

Ces résultats ingénieux de l'usage du baromètre sont l'un des plus grands services que la science ait pu rendre aux Physiciens, aux Naturalistes, aux Ingénieurs, etc.

Pour parvenir à déterminer la hauteur approchée de Chambéry au-dessus du niveau de la mer, nous emploierons deux voies différentes, appuyées l'une et l'autre sur la hauteur connue de Paris, en combinant tour à tour les résultats des observations de Chambéry et de Genève avec celles de Paris, et celles de Genève avec celles de Chambéry, d'où nous déduirons ainsi deux résultats qui serviront à se contrôler réciproquement, et dont la moyenne nous donnera la hauteur de Chambéry avec une approximation suffisante.

1.º Il résulte des observations de M. le Chanoine Billiet (aujourd'hui Évêque de Maurienne), que la hauteur barométrique moyenne de Chambéry (réduite à la température de 0°), déduite de trois années d'observations suivies, est, correction faite de l'influence de la capillarité (1), de 0m. 73954, et que la température moyenne, pour le même temps, a été de + 11°. 70 du thermomètre centigrade.

La hauteur barométrique de Paris, déduite des trois mêmes années d'observations, correction faite de l'action de la capillarité (2), est de

(1) La colonne mercurielle du baromètre dont on s'est servi à Chambéry, ayant environ 5 millimètres de diamètre, la correction exigée a été de 1. mm 4.

(2) La colonne mercurielle du baromètre employé à

•m. 75597; et la température moyenne, pour le même temps, a été de + 11°. 26.

En appliquant tour à tour ces données à la formule barométrique ordinaire, à l'emploi des Tables hypsométriques de M. Oltmanns, et à la méthode de M. d'Aubuisson, nous aurons successivement les résultats qui suivent :

La hauteur du point d'observation de Chambéry au-dessus de celui de Paris, calculée par la formule ordinaire, est de 183.^m 610

Par les tables de M. Oltmanns,
elle est de 183. 640

Par la méthode de M. d'Aubuisson. 183. 300

Somme. . . . 550. 550

Moyenne (hauteur approchée). . . . 183.^m 517

Hauteur de la cuvette du baromètre de Chambéry au-dessus du jardin du Séminaire (à retrancher). 5. 900

177. 617

Hauteur du point d'observation de Paris (dans le 1.^{er} étage de l'Observatoire) au-dessus de l'Océan (à ajouter) 66. 000

Hauteur approchée du sol de Chambéry au-dessus du niveau de l'Océan 243^m 617

L'Observatoire de Paris ayant 12 millimètres de diamètre, la correction a été seulement de 0.^m 26.

2°. M. Biot, dans sa brochûre intitulée : *Tables barométriques portatives, etc.*, page 38, donne pour la hauteur de Genève au-dessus de l'Océan, 407.^m 3. Cette hauteur est déduite des données suivantes :

Hauteur moyenne du baromètre (réduit à la température de 0°), au niveau de l'Océan, par 50° de latitude 0.^m 7629.

Température moyenne du thermomètre centigrade, à la même latitude . . . + 12.[°] 8

Hauteur moyenne du baromètre à Genève, attribuée à M. Cotte . . . 0.^m 7266

Température moyenne, attribuée à M. de Saussure + 12.[°]

La hauteur de Genève calculée par M. Biot m'ayant paru trop forte, je m'étais adressé à M. le Professeur Pictet, dont les sciences regrettent aujoiurd'hui la perte, pour obtenir des données certaines. Ce Savant, avec l'extrême obligeance qui le distinguait, m'a transmis dans le temps les élémens qui suivent :

Hauteur moyenne du baromètre à Genève (réduit à la température de 0°), conclue de dix années d'observations, 26 pouces 10 lignes. 35, qui font 0.^m 727167

Température moyenne, donnée par le thermomètre centigrade. . . . + 9.[°] 85

La différence de ces élémens d'avec ceux employés par M. Biot, explique suffisamment le

défaut d'accord de la hauteur calculée par ce célèbre Physicien, avec celle qui est indiquée dans le Tableau météorologique de la *Bibliothèque Universelle* de Genève.

En opérant avec les données fournies par M. Pictet, employées tour à tour selon les trois méthodes ci-dessus, on trouve les résultats suivants :

Hauteur du point d'observation de Genève au-dessus de celui de Paris, calculée par la formule ordinaire. 323. ^m 364

Selon les Tables de M. Oltmanns. 323. 423

Selon la méthode de M. d'Aubisson. 322. 475

Somme. 969. 262

Moyenne (hauteur approchée). 323. 087

Hauteur du point d'observation de Genève (à l'Observatoire de l'ancien jardin botanique) sur le lac (à retrancher). 21. 277

301. 810

Hauteur du point d'observation de Paris sur la Mer (à ajouter). . . 66. 000

Hauteur approchée du lac de Genève sur l'Océan. 367. ^m 810

Voici maintenant la hauteur du lac de Genève au-dessus du sol de Chambéry, déterminée comme il suit :

Hauteur du point d'observation de Genève au-dessus de celui de Chambéry, calculée par la formule ordinaire	140. ^m	540
Par les Tables de M. Oltmanns. 140.	749	
Par la méthode de M. D'Aubuisson. 139.	944	
<hr/>		
Somme.	421.	233
<hr/>		
Moyenne (hauteur approchée). . . 140. ^m	411	
Hauteur du point d'observation de Genève au-dessus du lac en été (à retrancher).	21	277
<hr/>		
	119.	134
Hauteur du point d'observation de Chambéry au-dessus du sol (à ajouter).	5.	900
<hr/>		
Hauteur approchée du lac de Ge- nève au-dessus du sol de Cham- béry.	125 ^m	034
<hr/>		
La hauteur approchée du lac de Genève au- dessus du niveau de l'Océan, est, comme on l'a vu ci-dessus, de	367. ^m	810
Otant la hauteur du même lac au-dessus du sol de Chambéry, qui est de	125.	034
<hr/>		
Il reste, pour la hauteur ap- prochée du sol de Chambéry au- dessus de l'Océan.	242. ^m	776

Rapprochement.

Hauteur de Chambéry déduite de celle de Paris.	243. ^m	617
Hauteur de Chambéry déduite des hauteurs respectives de Genève et de Paris.	242.	776
Somme.	486.	<u>393</u>

Résultat moyen, hauteur approchée du sol de Chambéry au-dessus de l'Océan. 243.^m 196

Ainsi la hauteur approchée du sol de Chambéry au-dessus du niveau de la Mer serait de 243 mètres 196 millimètres; ou plus simplement, 243 mètres 2 décimètres, qui font 124 toises de France 4 pieds 8 pouces.

IV. Longueur du Pendule à secondes, à la latitude de Chambéry.

Le Pendule, en général, est un appareil très-simple, composé d'une verge de métal suspendue librement par l'une de ses extrémités, ou d'un poids suspendu à un fil et disposé, dans les deux cas, de telle sorte que les oscillations de la verge ou du fil soient d'une durée déterminée. L'expérience a prouvé que les oscillations du Pendule sont isochrones dans des arcs de cercle iné-

gaux de peu d'étendue. On ralentit leur durée en allongeant le fil, et on les accélère en le raccourcissant. Ces oscillations étant dues à l'effet de la pesanteur absolue, et cette pesanteur allant en augmentant, de l'Equateur au Pôle, il s'ensuit qu'une même longueur du Pendule donnera des oscillations qui s'accéléreront à mesure qu'on s'éloignera de l'Equateur, et que, pour leur conserver la même durée, il faudra alonger le fil à mesure qu'on avancera en latitude.

On distingue le Pendule *simple* et le Pendule *composé*.

Le premier est un Pendule idéal qui serait formé d'un fil inextensible et sans pesanteur, terminé par un point mathématique d'une densité infinie, c'est-à-dire, d'un point auquel serait concentrée toute la pesanteur du système. Ce point, qui serait à la fois le centre de gravité du système et l'extrémité inférieure du Pendule, est ce qu'on nomme le *centre d'oscillation*. La distance du *point de suspension* au *centre d'oscillation*, est ce qu'on appelle la *longueur du Pendule*.

Le Pendule *composé* est formé d'une verge de métal assujétie, par sa longueur et son poids, à faire des oscillations égales en durée à celles du Pendule simple. On peut aussi le former d'un fil portant un petit corps pesant, auquel les Physiciens ont cherché à donner la forme la plus

convenable. On prend à cet effet un fil de *pitte* (espèce d'*aloës* qui croît naturellement en Amérique), comme étant à la fois d'une grande flexibilité et d'une extensibilité presque nulle. Dans le Pendule composé, le centre d'oscillation ne se confond point avec le centre de gravité, mais il se trouve nécessairement au-dessous dans tous les cas.

La longueur du Pendule, pour des oscillations d'une durée donnée, telle qu'une seconde, est une fonction de la latitude. M. Mathieu, Membre du Bureau des Longitudes de France, ayant tenu compte de toutes les observations faites sur le Pendule, par le célèbre Borda, a trouvé, pour l'expression générale de la longueur du Pendule à secondes, en mètre, cette formule :

o. ^m 990787 + o. ^m 0053982. (Sin. L.) ², dans laquelle L désigne la latitude.

En appliquant cette formule à la latitude de Chambéry, nous trouvons pour la longueur du Pendule à secondes, en se bornant à six décimales :

o. ^m 993535.

NOTE de la page 272.

La valeur du degré de longitude à la latitude de Chambéry, donnée dans la page 272, déduite théoriquement et sans égard à l'aplatissement du Globe, diffère un peu

284 NOTICE SUR LA SITUATION ETC.

du résultat du travail des Astronomes qui ont mesuré un arc du parallèle de $45^{\circ} 43' 12''$; mais cette valeur approximative suffisait pour l'objet que je me suis proposé, puisqu'en employant la valeur plus exacte du degré de longitude, il n'en résulte, pour la longitude de Chambéry, qu'une différence inférieure à un dixième de seconde.

MÉMOIRE

ET

*Observations sur les engorgemens squirrelux
des seins et des testicules : par M. le Doc-
teur GOUVERT.*

(Lu dans les Séances des 25 juin et 6 août 1826.)

LA Médecine n'est point *l'art de guérir*, comme quelques-uns ont voulu le dire : cette définition, en indiquant le but auquel elle doit tendre, lui donne un degré d'extension et une latitude de puissance qu'elle est loin d'avoir et qu'elle n'atteindra jamais. La mort, dont le cauchet s'imprime avec celui de la vie, les maladies et les accidens sans nombre qui en sont les précurseurs, qui menacent et affligen l'homme dès sa naissance et à tout âge, doivent en circonscrire et limiter le pouvoir, en la renfermant dans les bornes d'une définition plus juste et plus modeste, savoir : *l'art de traiter les maladies ; dans le but de les guérir ou de les soulager*. C'est en effet vers ce double but que tendent tous les efforts du médecin, dans toutes les circonstances, quelles qu'on les suppose, où son

ministère est imploré; et plus il sera versé dans la science, plus il en connaîtra les ressources, moins il se fera illusion sur les limites de son autorité.

L'exercice de cet art sublime, que les anciens divinisèrent en tant d'endroits, serait de toutes les conditions humaines la plus consolante pour l'homme sensible qui s'y livre, et son cœur trouverait en lui seul la récompense due à ses veilles, à ses nombreux et pénibles travaux, si jamais son secours n'était réclamé en vain. Mais hélas ! l'humanité et la médecine ont souvent à gémir ensemble, l'une des maux qui l'accablent, et l'autre de l'insuffisance des moyens qu'elle a à leur opposer; et si la main secourable qu'elle lui tend ne se retire pas sans résultats salutaires, dans de plus grand nombre des cas, combien de fois n'a-t-elle pas à se plaindre des bornes que lui oppose la nature même des choses, et qui la laissent triste spectatrice des gémissemens déchirans qui réclament vainement son appui !

C'est dans ces circonstances aussi pénibles pour l'une que désespérantes pour l'autre, que le médecin compatissant, accusant en secret la faiblesse des ressources de son art, cherche, parmi les immenses productions de la nature et de son propre génie, quelques remèdes ou procédés nouveaux capables d'en reculer les limites. Une étude plus approfondie des maux qui semblent

se jouer de ses efforts et d'une connaissance parfaite des organes qui en sont le siège, de leurs causes, de leur marche, de leurs complications et des diverses formes qu'ils prennent avant de conduire au tombeau leur malheureuse victime, des entrailles de laquelle peuvent jaillir encore de grands traits de lumière; un aperçu des rapports de ces matix avec d'autres dont le traitement est connu, des recherches soutenues parmi les produits de la nature; quelques traits d'analogie entre leurs propriétés et leurs applications, toujours faites à la lueur du flambeau de l'expérience et de l'observation, porté et dirigé par une main sage et prudente: telle est la marche à suivre, telles sont les voies à parcourir pour arriver à quelques résultats satisfaisans. Si l'homme qui se voue au soulagement de ses semblables est assez heureux pour faire quelques découvertes utiles, ou seulement pour confirmer par l'expérience les résultats de celles faites avant lui, mais trop peu connues ou injustement tombées dans l'oubli; sans parler du degré de gloire auquel il aura droit de prétendre, il trouvera encore dans la voix de sa conscience et les douces émotions de son ame, la juste récompense du bien qu'il aura fait.

Le cancer, ou plutôt le squirre, sur le traitement duquel j'ai quelques observations à présenter, se place à juste titre au nombre des

infirmités humaines qui font encore, et peut-être plus que jamais, le désespoir du malade et du médecin.

En parcourant tout ce qu'on a écrit sur cette maladie, on est assligé de se voir encore incertain sur le choix de la méthode à suivre et du procédé à employer pour l'attaquer. La longueur et l'incertitude de la thérapeutique médicale, en cas pareils, la facilité et la promptitude de l'opération, toujours sans dangers; l'idée le plus souvent fausse, que, la maladie étant circonscrite et locale, doit s'enlever en entier, en retranchant la partie affectée, ont généralement fait préférer les moyens chirurgicaux aux médicinaux; mais l'expérience a prouvé, et les plus grands chirurgiens en conviennent aujourd'hui, que l'opération, même la mieux faite et environnée de toutes les circonstances favorables, est loin de rassurer contre la crainte du retour de la maladie. Par cette triste vérité, l'opération ne devenant plus qu'une ressource éphémère et incertaine, les médecins doivent redoubler de zèle et d'ardeur dans la recherche des moyens diététiques et médicinaux propres à la combattre.

Cette cruelle maladie mérite d'autant plus de fixer leur attention, que, sans être étrangère à l'homme, elle attaque de préférence cette intéressante partie de lui-même, ce sexe bon et sensible qui lui rend l'existence si chère, par tous

les charmes qu'il sait y répandre. Ah ! si l'intérêt qu'il nous inspire par tout ce qu'il fait pour nous est grand, combien n'est pas plus grand encore celui qui découle des nombreuses infirmités auxquelles sa condition semble le condamner, et combien seront précieuses et honorables les découvertes qui tendront à les adoucir et à en diminuer le nombre !

Les observations qui font l'objet de ce Mémoire n'ont pour sujet que les engorgemens des seins et des testicules encore à l'état froid et de squirre simple, dont la marche et le terme sont tôt ou tard la dégénérescence cancereuse, surtout pour les seins, à une certaine époque de la vie de la femme, qui, quels qu'en soient la cause et le principe, modifie le système glanduleux des mamelles et le dispose aux engorgemens.

Ce n'est point du cancer que j'ai à parler, mais seulement du squirre encore susceptible de résolution ; quoique ces deux états ne soient au fond que la même maladie, ils la constituent cependant en deux degrés bien différens, tant sous le rapport pathologique proprement dit, que sous le rapport thérapeutique. Le squirre est le principe du cancer, comme le cancer est le terme du squirre par une dégénérescence spécifique qui en fait un vice *sui generis*, aussi inconnu dans sa nature que tous les autres, mais que sa marche et ses symptômes caractérisent et spéci-

fient d'une manière tranchante. Cette distinction est d'autant plus fondée, qu'à l'état de squirre, la thérapeutique en est toute médicale et laisse le riant espoir d'une lente et heureuse résolution; tandis qu'à l'état de cancer, elle ne peut plus être que palliative, ou bien elle livre le mal aux moyens extrêmes de la chirurgie.

Je ne cherchetai point à décider s'il existe un vice cancéreux primitif qui, se portant sur la glande, y produit le cancer; ou si la diathèse, c'est-à-dire, l'infection générale cancéreuse n'est-elle-même que le résultat de la dégénérescence de la partie affectée; ou si enfin il est des circonstances qui puissent permettre de soutenir également ces deux opinions.

A l'exemple des pathologistes modernes, dont je suis loin de blâmer les intéressantes recherches dans la pathologie organique, je ne m'engagerai point dans les subtiles distinctions des diverses altérations de forme et de tissu des parties frappées de cancer. N'ayant glané que dans le champ de l'expérience et de l'observation, c'est à exposer quelques-uns des faits que j'y ai recueillis, que je prétends me borner, en les rapportant tels qu'ils se sont présentés, sans déguisement, sans parure étrangère et sans les altérer par aucune digression théorique, ni sur la maladie, ni sur le mode d'action des remèdes employés à la combattre. Je m'arrêterai seule-

ment un instant à signaler quelques-unes des causes prédisposantes, qui, quoique très-éloignées, sont loin d'être totalement étrangères à la maladie qui nous occupe.

Je diviserai donc ce Mémoire en trois Chapitres : dans le premier, je m'attacherai à faire pressentir toute l'influence que certaines causes évidentes peuvent avoir sur la formation des engorgemens glanduleux des mamelles, devenus si communs de nos jours. Dans le second, j'exposerai dans tous ses détails le traitement à suivre pour les dissiper ; et dans le troisième, j'en confirmérai l'efficacité par la voie des faits et de l'observation.

CHAPITRE PREMIER.

PARMI les causes prédisposantes des engorgemens glanduleux-mamaires, je noterai d'abord la manière dont s'habillent les jeunes personnes, au moment où commencent à se développer ces organes. Ce moment, qui est celui de la puberté, se rapporte, en général, à celui où elles font ce qu'on appelle *leur entrée dans le monde* ; et ce monde, sévèrement soumis à l'empire de la mode, exige impérieusement, pour fixer ses regards et se rendre digne de lui, que l'initiée en suive les lois et les caprices. Dès-lors, soit par goût, soit par convenance, et plus encore par la

force de l'exemple, la jeune personne, attentive à tout ce qu'on exige d'elle, non-seulement s'y conforme avec rigueur, mais encore, animée d'une vive émulation, elle s'étudie à porter le genre du moment au dernier degré de perfection et de raffinement, sans se plaindre de la torture qu'elle s'impose, et sans songer aux suites funestes qui l'attendent à un terme plus ou moins reculé.

Ces suites, pour être différentes, selon les dispositions individuelles et quelques circonstances particulières et accidentelles, n'en seront pas moins graves, ni moins dépendantes des mêmes causes. C'est ainsi que chez l'une l'estomac, chez l'autre les poumons, chez celle-ci les seins, chez celle-là la taille, etc. en recevront des atteintes toujours funestes. De-là les déviations et les difformités de quelques parties du système osseux, avant l'accroissement parfait, les physiologies pulmonaires, si fréquentes chez les jeunes dames, les squirres des mamelles, si communes vers l'âge critique, les langueurs douloureuses de l'estomac, les yices de digestions, les vomissements chroniques, qui font de la plupart de nos jeunes dames, des êtres chétifs, valétudinaires, et présentant, à la fleur de la vie, les froids attributs de la vieillesse et même de la décrépitude (1).

(1) Voyez, au sujet de ce qui précède, un article du

Pour restreindre les fâcheux effets de l'empire de la mode dans la mise des femmes au seul objet qui nous occupe, nous remarquerons d'abord que la nature, en plaçant sur leur poitrine les deux réservoirs qu'elle supporte, a moins eu en vue de les ornier et d'ajouter à leurs attraits, que de leur imposer l'obligation de s'en servir pour remplir la plus intéressante fonction de leur destinée. Nous remarquerons, en second lieu, que ces organes, quoiqu'au fond d'une structure uniforme chez toutes, peuvent néanmoins différer, et diffèrent réellement, ainsi que les autres parties du corps, par leur volume, leur forme et même leur position. Or, malgré ces différences, marquées par des nuances aussi nombreuses que les personnes, on a voulu tracer les limites d'un *beau idéal et conventionnel*, au type duquel on s'efforce de ramener et de modéler ces parties sensibles et délicates.

Ainsi, telle qui en est richement pourvue exercera des compressions en tout sens, si tant est qu'elle n'emploie pas des drogues dans la vue de les resserrer et d'en diminuer le volume. Telle autre qui se trouve dans le cas contraire, pour déguiser sa pauvreté en ce genre, et faire

parade de tout ce qu'elle en a, les relève, les resserre et les rassemble en une masse rendue plus apparente, par mille et mille moyens. Il en est de la position comme du volume : on veut, à toute force, la ramener à celle convenue ; de là l'usage des ligatures, des bourlets, des buscs de bois, de baleine et même d'acier, et de tant d'autres moyens aussi meurtriers les uns que les autres. Il me souvient d'avoir été consulté par une jeune personne dont les seins avaient été tellement resserrés dans leur contour, que la couleur en était vineuse, pareille à celle de l'ecchymose.

Ajoutons à tous ces moyens mécaniques de pression et de contusion, la mode non moins dangereuse qu'indécente de ne s'habiller pour ainsi dire, qu'à moitié, en laissant à nu les bras, les épaules, une portion de la poitrine, et même les seins en majeure partie. L'air et surtout le froid y laissent des impressions dont les suites ne sont pas toujours indifférentes.

En parlant des causes prédisposantes des engorgemens squirreux des seins, je ne dois pas oublier l'infraction que beaucoup de mères font aux vœux de la nature, qui ne leur a spécialement départi ces organes que pour allaiter leurs enfans. Sans parler de tout ce que ces derniers ont à en souffrir, si elles savaient les torts qu'elles se font à elles-mêmes, par les maux qu'elles se

préparent, elles ne s'exempteraient pas de ce devoir par des raisons frivoles et sans motifs bien légitimes. Pour s'en faire une idée, nous ferons observer que la naissance est loin de rompre tous les liens qui unissent l'enfant à la mère; il en reste encore d'assez étroits pour ne devoir être rompus qu'au préjudice de l'un et de l'autre.

La matrice qui, jusqu'alors, avait été le terme aboutissant des efforts et de l'attention de la nature, ne l'occupe déjà plus; libre de son contenu; à qui elle devient comme étrangère, elle se retire sur elle-même et se renferme dans ses limites premières, jusqu'à nouvelle gestation. Les mouvements fixés sur elle pendant la grossesse changent rapidement de direction, se portent sur les seins, et y établissent un travail sécrétoire très-actif, en vertu duquel ils se remplissent d'un suc nourricier, conforme et adapté au degré de force des organes, du nouvel être dont il doit alimenter et développer la vie. Cette sécrétion n'est ni éphémère, ni accidentelle; elle est dans l'ordre et la nature des choses et doit durer jusqu'à ce que l'enfant puisse s'approprier une autre nourriture; alors elle diminue peu à peu, l'utérus devient de nouveau un centre de fluxion qui y rappelle la fonction mensuelle qui lui est propre et qui le dispose à une nouvelle gestation.

Tels sont, en peu de mots, l'ordre et la man-

che des mouvements attachés et nécessaires au complément de la fonction que la femme a à remplir comme mère. Vouloir les intervertir, ou ne les suivre qu'en partie, c'est lutter contre la nature même, qui, tôt ou tard et d'une manière quelconque, ne manquera pas de s'en venger. Voyez cette nouvelle accouchée, remplissant en entier le devoir de mère: les suites de ses couches, simples et naturelles; loin de constituer une maladie, vont être pour elle une source de Jonissances et la sauve-garde de sa santé. L'enfant, fixé sur son sein, ne se borne pas à s'y alimenter, il s'y réchauffe par une véritable incubation dont il a encore besoin; il y sucé un lait séreux et peu nourrissant, conforme à la délicatesse de ses organes; par lequel ils commencent et apprennent à digérer. Ce suc lactiforme les débarrasse de la matière noirâtre qui les engoué et devient pour le nouveau-né un véritable purgatif que lui a préparé la nature. Le mécanisme admirable de la *suction*, qu'on ne connaît et qu'on n'exécute bien qu'à cet âge, transforme l'organe en un centre de fluxion, y excite une véritable érection, en le montant au ton nécessaire à la fonction dont il est chargé, qui dès-lors s'exécute avec une parfaite régularité.

La fonction de l'allaitement considérée sous le rapport de la mère, devient pour elle une

source intarissable de plaisirs ; soit physiques ; soit moraux, dont seule elle peut apprécier toute l'étendue. La prévoyante nature se serait en effet grossièrement trompée, si en lui imposant l'obligation de nourrir son enfant, elle ne lui eût pas fait de ce devoir un véritable besoin ; car, physiquement parlant, les besoins créés par elle se renferment dans le cercle des fonctions naturelles qu'elle nous porte à remplir avec un attrait proportionné à leur importance. Aussi les premiers cris d'un nouveau-né arrivent-ils plus promptement au cœur qu'aux oreilles de sa mère ; elle est à peine délivrée, qu'un sentiment de la douleur et de l'inquiétude succède brusquement le sentiment irrésistible de la maternité, qui, s'emparant de son cœur et de son ame, ne les laisse plus s'agiter que par la plus tendre sollicitude : voir son enfant, le toucher, le réchauffer, en le serrant mollement sur son sein, tout l'enivre de bonheur et de plaisir.

Sous l'influence d'une si douce passion, chaque organe, chaque fonction s'anime sans se troubler ; celle surtout dont la nouvelle condition réclame l'exercice, va s'exécuter dans toute sa plénitude ; tous les nouveaux mouvements dont elle devient l'objet vont s'établir avec ordre et harmonie. L'humeur laiteuse prendra et conservera son cours naturel et régulier ; maintenue dans sa direction par l'allaitement, elle ne se

journera dans ses réservoirs que le temps nécessaire à sa perfection ; les glandes qui la secrètent, les vaisseaux qui leur portent les matériaux, les filières qu'elle parcourt, n'éprouvant ni obstacles, ni embarras, conserveront leur force et leur liberté. Cette même humeur, librement secrétée et évacuée, ne se déviera point pour aller porter au loin le germe des maladies, soit aiguës, soit chroniques, ni pour laisser dans le sein même le principe de quelqu'endurcissement futur.

On ne manquera pas, sans doute, de m'accuser d'exagération, en apportant pour preuve l'exemple d'un grand nombre de mères de famille qui, sans avoir nourri, ont conservé leur santé intacte, tandis que d'autres ont vu leur santé s'altérer de mille manières, en s'acquittant de ce devoir maternel. Cette observation, qu'on ne peut bien vérifier que dans les villes, où le nombre des mères-nourrices égale à peine celui des mères qui ne nourrissent pas, est loin d'être généralement vraie; car, si l'on observait pendant tout le cours de leur vie deux femmes qui réuniraient une égalité parfaite de conditions en tous genres, dont l'âge, le tempérament, le genre de vie, la santé, les passions, le nombre et la nature de leurs couches, etc. seraient en tous points les mêmes, qui fussent l'une et l'autre également aptes à nourrir, dont l'une aurait

allaité tous ses enfans, et l'autre n'en aurait nourri aucun; si, dis-je, on les suivait aux diverses époques de leur vie, il est certain qu'on observerait, à une époque ou à l'autre, des différences dans leur santé sous une forme quelconque, qui seraient à l'avantage de la nourrice et au préjudice de l'autre.

La condition des femmes dans les villes, surtout dans les classes élevées, en affaiblissant en elles les qualités et l'aptitude à être bonnes nourrices, et les obligeant avec raison à se faire remplacer par des nourrices mercenaires, ne saurait affaiblir la force du principe : *qu'une mère, même dans l'intérêt de sa santé, doit nourrir son enfant.* Les motifs qui, dans les villes, rendent la plupart des mères incapables de nourrir, en légitimant cette infraction, tant pour l'avantage de la mère que pour celui de l'enfant, n'en rendent pas moins les conséquences fâcheuses. Placées entre deux maux, elles croient choisir le moins mal : il est souvent le pire.

Le tableau qui retracerait fidèlement, d'une part, les infirmités qui assiègent le sexe habitant des villes, et, de l'autre, celles familières aux femmes de la campagne, offrirait un vaste sujet de réflexions et de méditations au philosophe moraliste. En recherchant les causes des différences frappantes qu'il y observerait, il ne manquerait pas de voir et de juger que l'opulence,

les soins d'une éducation raffinée, trop souvent prodigués avant le temps, le luxe et ses innombrables ramifications, la mollesse et toutes les passions qui en découlent, en sont les principales et les plus vraies.

On ne voit pas en effet chez la simple villageoise qui, en tout, suit de plus près les voies de la nature et remplit en entier le devoir de mère, cette foule d'affections nerveuses qui se présentent sous toutes les formes, depuis la plus simple vapeur jusqu'au désordre convulsif le plus violent; ces nombreuses et froides lésions du système lymphatique, cellulaire et glanduleux, qui se renforcent et se multiplient de génération en génération, et dont la cause première réside dans une altération des forces qui imprime au tempérament et à la complexion une teinte plus ou moins profonde d'inertie et de faiblesse. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'è les affections squirreuses et癌èrèuses sont beaucoup moins communes à la campagne qu'à la ville; on n'y connaît pas ou presque pas ces graves maladies de matrice, dont la ville fournit de fréquentes victimes; les squirres aux seins y sont aussi beaucoup plus rares. Au sujet de ces derniers, je remarquerai que toujours on veut les rapporter à des causes sensibles et extérieures, comme coups, pressions, froissement, etc. S'il en était ainsi, on devrait les observer plus communes

chez les habitantes de la campagne , qui, par la nature de leur condition et de leurs pénibles occupations, y demeurent exposées à chaque instant.

CHAPITRE II.

Traitemen t des engorgemens squirreux des seins et des testicules.

AVANT de tracer le traitement que j'ai à proposer contre les engorgemens squirreux des seins et des testicules , et dont l'expérience m'a constaté l'efficacité dans le plus grand nombre de cas , il est essentiel d'observer que le squirre, quelque volumineux qu'il soit, pour être susceptible de résolution , doit se trouver encore dans son état d'indolence , sans changement de couleur à la peau, ne se laissant apercevoir que par sa dureté , son poids et quelques douleurs lancinantes et passagères ; car si déjà il existait un travail cancéreux sur quelques points de la glande , que la dégénérescence en fût manifeste , qu'il y eût altération de tissu bien formelle , et qu'enfin le squirre se fût déjà converti en cancer , le traitement alors devient inutile : il n'est plus au pouvoir ni de la nature , ni des remèdes pris intérieurement, de remédier aux désorganisations de ce genre. Ce serait abuser le malade et lui faire perdre un temps bien pré-

cieux, que de le soumettre à un traitement simplement médical, quel qu'il fût. S'il n'existe pas alors de trop fortes contr'indications à l'opération, elle reste l'unique ressource; il faut d'autant moins la renvoyer, que le succès en deviendrait de jour en jour plus incertain, par la crainte toujours mieux fondée de voir tôt ou tard repululer la maladie.

Cette vérité fondamentale devient, pour les malades, un avertissement bien impérieux de recourir à conseil dès qu'elles s'aperçoivent de quelque engorgement aux seins, quelque léger qu'il soit. Il y aurait de l'imprudence à compter sur une résolution spontanée; c'est à l'homme de l'art seul à juger ce qu'il en peut résulter. Beaucoup de femmes deviennent victimes de leur imprudente sécurité et de leur trop grande confiance au temps, et plus encore à des remèdes familiers, toujours insignifiants et toujours dangereux, en cela seul, qu'en les abusant, ils laissent au mal le temps de pousser de profondes racines et de se mettre au-dessus des remèdes, qui, employés plus tôt, l'eussent extirpé avec certitude. Ainsi donc, dès qu'une femme éprouve dans le sein une sensation insolite, qu'elle le soumette aussitôt à l'examen de l'homme de l'art qui jouit de sa confiance. S'il y découvre une altération dans une partie de la masse glanduleuse dont il est formé, quelque légère qu'elle soit; si, portant son

examen plus loin, il découvre en elle, soit par son âge et son tempérament, soit par mille autres causes antérieures et prédisposantes, quelques traces et quelques principes d'engorgement, qu'il n'hésite pas de la soumettre au traitement suivant.

Ce traitement ne consiste point dans l'usage d'un seul remède employé comme une sorte de spécifique, il n'en existe malheureusement pas ; mais il se compose d'un ensemble de moyens dont la nature, les doses et l'ordre de leur administration sont susceptibles de quelques modifications, par nombre de circonstances dont la connaissance et la juste appréciation ne peuvent appartenir qu'au médecin.

Il y a près de vingt-cinq ans que le docteur Lowassy de Péterwaradin, dans la basse Hongrie, fit insérer dans un des Numéros de la Société de Médecine pratique de Montpellier, quelques observations de guérisons de squirre aux seins, par l'usage de pilules selon la formule suivante : » Prenez du » savon médicinal demi-once, de gomme ammoniaque deux gros, d'extrait récent de cigüe et » d'aconit-napel, de chaque, un gros et demi ; » de la masse des pilules de rufus, un gros; méllez » et faites, selon l'art, une masse à diviser en » pilules de cinq grains. »

Empressé de vérifier les observations de l'auteur, je ne tardai pas à reconnaître leur justesse

et la propriété des médicaments proposés. Personne n'ignore la célébrité que la cigüe (*conium maculatum*) et l'aconit-napel (*aconitum napellus*), donnèrent, dans le temps, au Baron de Storck, par le grand nombre de guérisons qu'il leur attribua dans des cas rebelles et difficiles, surtout dans les affections squirreuses. Les succès du médecin de Vienne furent à peine connus, que partout et dans les cas analogues, on se hâta d'expérimenter le traitement proposé ; mais les succès furent loin d'être partout les mêmes, et les dissentions d'opinions qui en furent la suite produisirent une quantité d'écrits, la plupart défavorables et même contraires aux faits publiés par Storck. Il est vrai que les passions ne furent pas étrangères à cette discussion polémique, qui, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, ne devrait se décider que par les faits. Quoi qu'il en soit de cette diversité de sentimens, que je ne chercherai ni à combattre, ni à justifier, ce que j'ai vu et observé plusieurs fois est devenu pour moi une vérité démontrée. En la publiant, je ne demande point d'être cru sur parole : j'engage seulement les praticiens à mettre en usage la méthode que j'ai suivie et d'en observer par eux-mêmes les résultats. Si, comme je n'en doute pas, ils justifient et confirment cette vérité par des faits analogues, la méthode proposée deviendra pour la pratique une ressource d'autant plus pré-

cieuse, que la maladie qu'elle a la propriété de combattre est plus grave et plus commune.

Traitemen^t anti-squirreux.

Ce traitement consiste : 1.^o dans l'usage des pilules sus-mentionnées, en commençant par deux, le matin à jeûn, et deux vers le soir, deux heures avant souper. Tous les cinq jours, on augmente chaque dose d'une pilule, au point d'arriver à en prendre douze, quinze et même vingt, deux fois le jour, selon que la malade sera plus ou moins susceptible d'éprouver certains phénomènes qui indiquent de ne pas en porter la dose plus loin. Ces phénomènes sont des vertiges, la vue chancelante et incertaine, l'état d'un léger degré d'ivresse, avec propension au sommeil, une trop grande liberté du ventre, avec quelques sentimens de mal-aise, soit dans l'estomac, soit dans les intestins. J'observe cependant, au sujet des évacuations alvines, qu'il est bon d'en éprouver deux ou trois dans les vingt-quatre heures.

Lorsqu'on éprouvera quelques-uns de ces phénomènes, d'une manière bien sensible, on diminuera progressivement la dose des pilules, de la même manière qu'on l'avait augmentée, et on s'arrêtera quelque temps à la dose à laquelle on n'éprouve plus les mêmes effets, pour l'aug-

menter ensuite de nouveau, et successivement la diminuer encore au besoin. On peut même, sans trop d'inconvénient, et sans nuire au traitement, suspendre les pilules pour quelques jours, et les reprendre ensuite, à une dose modérée, augmentée progressivement, jusqu'à éprouver de nouveau quelques-unes des incommodités précitées. J'ai généralement observé que jusqu'à la dose de dix, deux fois le jour, les malades ne s'apercevaient de rien, que ce n'est qu'au-dessus de cette quantité qu'ils commencent à ressentir quelques incommodités, et encore ce n'est pas toujours, car je les ai vu prendre à la dose de vingt, soir et matin, sans indispositions. Par l'effet de l'habitude, les organes deviennent comme insensibles à l'action malfaisante des médicaments les plus énergiques ; c'est ainsi qu'on peut les porter à des doses étonnantes, sans produire de fâcheux effets. J'ai vu, en 1794, administrer, à l'hôpital sédentaire de Montpellier, sous la direction du savant Fage, en une seule dose, chaque jour, trente grains de tartre stibié, mêlé à un gros d'extrait de douce-amère, sans exciter la plus légère envie de vomir. La dose en avait été commencée par demi-grain, contre une ancienne et rebelle maladie cutanée.

2.^o L'application des sanguins sous le sein malade, de quinze en quinze jours, en plus ou moins grand nombre, selon, la force, l'âge, le

tempérament de la malade, et surtout selon le degré de l'irritation et de la douleur, est un puissant moyen de résolution.

3.^o On couvre habituellement le sein, soir et matin, d'un cataplasme fait avec les feuilles de ciguë fraîches pilées, ayant soin de les humecter avec l'eau fraîche, en les pilant. Cette pulpe est d'une efficacité remarquable, et par-là même bien préférable à l'emplâtre de ciguë des pharmacies, qu'on ne doit employer que lorsqu'on ne peut pas se procurer cette plante à l'état frais.

Le lieu où croît la ciguë mérite une considération, par l'influence qu'il exerce sur ses effets, comme le prouve l'observation suivante, qui quoique étrangère à mon sujet, trouve néanmoins ici sa place. Dans une de ses dernières couches, M.^{me} la Marquise De Costa avait auprès d'elle une relevueuse, garde-malade de profession; cette femme, forte et robuste, d'environ 50 ans, résidait habituellement à Lyon; elle était, depuis long-temps, sujette à des hémorroïdes dégénérées et comme squirreuses, pour lesquelles, de l'avis de son médecin, elle s'administrait souvent de petits lavemens avec le suc de ciguë qu'elle recueillait sur le terrain gras et humide des Broteaux, ou des bords du Rhône; elle n'en éprouvait que du soulagement. Arrivée au château de La Motte, près de Chambéry, pour relever de couche M.^{me} la Marquise De Costa, elle se fit

apporter de la ciguë prise au levant de la montagne d'Epines. A peine eut-elle pris son injection ordinaire, que la tête agitée de violens vertiges, elle tombe comme foudroyée d'une attaque d'apoplexie. Appelé à la hâte, j'arrive vers elle deux heures après l'accident; je la trouvai couchée dans la salle d'entrée, où elle était tombée, sans connaissance, le visage d'un rouge violet, la respiration difficile, l'œil mi-ouvert, injecté et insensible à la lumière; la pupille dilatée et immobile, le pouls dur et précipité, et la déglutition devenue impossible.

Instruit de ce qui s'était passé, je n'hésitai pas à reconnaître pour cause de cet état l'action seule de la ciguë. C'était au milieu de l'été; la chaleur était en ce moment très-forte. Une copieuse saignée au bras, quelques aspersions d'eau froide sur les extrémités et le visage, suffirent pour rappeler la malade à l'usage de ses sens, qu'elle ne reprit que peu à peu, sans recouvrer sa raison, car elle resta jusqu'au lendemain dans une sorte de délire qui obligea de la garder à vue.

Cet événement est une preuve bien positive de la grande différence d'activité entre la ciguë du sol gras et humide de Lyon et celle du levant de la montagne d'Epines, dont le sol sec et chaud a dû donner aux principes de la plante mieux élaborés et moins aqueux, plus de force et plus de vertus.

4.º Pour boisson ordinaire, les malades se tiennent à celles faites avec les plantes savonneuses et délayantes, employées fraîches, autant que possible, telles que les feuilles de saponaire, ou de chicorée sauvage, prise froide, à la quantité d'une pinte par jour, et même plus, si l'estomac ne s'y refuse pas; les bouillons de veau, de poulets, de grenouilles, altérés par la coction de ces mêmes plantes, ou d'autres analogues.

5.º L'établissement d'un large exutoire au bras m'a toujours paru utile; son action sur le système général de la peau, et sur les forces sensitives qu'il dévie et concentre autour de lui, balance avec avantage le travail fluxionnaire que la présence du squirre tend à fixer sur le sein, ou sur lui-même.

6.º Les bains domestiques ne sont pas non plus un moyen à négliger, chaque fois que les malades ont pu se les procurer; je les ai toujours fait concourir au traitement, en observant cependant que j'ai obtenu un succès complet dans des cas où il leur était impossible de les prendre.

7.º C'est au Médecin à régler le régime sur le goût, les habitudes, la facilité et les ressources que peuvent avoir les malades pour se le procurer et le suivre d'une manière convenable. En ne le considérant que généralement et sous le rapport de la maladie seulement, je me bornerai à dire qu'il doit être sobre et ne se composer que

d'alimens doux, simples et d'une facile digestion, tels que les légumes, les fruits, les viandes tendres et fraîches, simplement bouillies ou rôties, les bouillons, le lait, le poisson d'eau douce, etc. On évitera avec soin les substances âcres, stimulantes et trop incrasantes, ainsi que les travaux pénibles, surtout les mouvemens du bras, du côté du sein malade.

On voit, par ce court exposé des moyens à employer contre les engorgemens froids et chroniques, tant des seins que des testicules, que le traitement n'en consiste pas dans l'emploi et l'action d'un seul remède qu'on pourrait présenter comme une sorte de spécifique ; mais bien dans un ensemble de moyens, dont l'usage, les doses, le mode de leur administration, modifiés par toutes les circonstances et les dispositions individuelles du mal et du malade, doivent constituer un traitement méthodique, dont la direction ne peut appartenir qu'à un homme de l'art, capable d'en régler la marche et de juger de tout ce qui pourrait devoir y apporter quelques modifications. On dira peut-être que les observations faites en pareil cas, c'est-à-dire, sous le concours de plusieurs moyens employés à la fois, ne peuvent qu'être infidèles et incertaines, en cela seulement qu'on ignore lequel des remèdes a réellement produit les effets observés, et qu'il

se pourrait qu'on en employât d'inutiles et peut-être même de contraires.

A cela je répondrai que les indications que présente un état pathologique quelconque, ne se renferment pas dans une seule considération de la maladie; qu'il en est de secondaires ou d'accessoires qui ne sont pas à négliger, fondées sur tout ce qui caractérise et constitue l'individualité du malade; ainsi l'âge, le sexe, le tempérament, les passions, le degré et le jeu des forces sensitives, la maigreur ou l'embonpoint, l'état habituel de la santé, la nature de la condition, les habitudes, etc. ouvrent au Médecin une source d'importantes considérations à prendre dans le nombre, le choix, la dose et le mode d'administration des remèdes employés contre une maladie. Toute bien déterminée qu'elle puisse être, le traitement du malade modifiera nécessairement celui de la maladie.

Ce principe de pratique trouve particulièrement son application dans le traitement des maladies chroniques, qui appartiennent d'autant mieux au domaine de la médecine agissante, que la nature, sourdement attaquée, ne développe contre elle que des mouvements faibles et impuissants. Endormie sur les bords de l'abîme, la médecine doit la réveiller, en excitant chez elle des commotions, du trouble et du désordre, pour rompre et diviser, affaiblir ou exciter ses forces.

vicieusement concentrées, exaltées, ou abattues, et lui imposer ainsi la tâche d'un travail et de quelques efforts salutaires.

Dans le traitement proposé contre l'engorgement squirreux soit des seins, soit des testicules, les remèdes directs sont les pilules et les applications topiques de la ciguë, crue et fraîche, les autres ne sont qu'auxiliaires ou accessoires, et se trouvent subordonnés aux circonstances et aux conditions de l'idiosincrasie du malade. J'observe néanmoins, en terminant ce Chapitre, que ce serait méconnaître en partie la propriété des saignées locales par les sangsues, que de se refuser à les placer au premier rang.

CHAPITRE III.

OBSERVATIONS.

I.^{re} Observation. Michelle Noiray, surnommée *la Pucella*, jardinière à la Cassine, près de Chambéry, mère de plusieurs enfans, d'une complexion délicate, âgée de soixante-quatre ans, aujourd'hui très-bien portante pour son âge, vint me consulter en mars 1808, (âgée alors de quarante-six ans), pour des douleurs éprouvées dans le sein droit, gênant par foi les mouvements de l'extrémité supérieure correspondante. Je trouvai toute la masse glanduleuse endurcie, volumi-

neuse et pesante, sans adhérence ni à la peau, ni aux muscles subjacens, mobile dans tous les sens, les glandes de l'aisselle en bon état.

Cette femme, livrée aux travaux journaliers de sa pénible condition et aux soins de sa famille encore en bas âge, ne sut m'éclairer, ni sur le temps, ni sur le principe et la cause de son mal. Les douleurs qu'elle éprouvait depuis trois semaines, l'en avaient seule avertie. Réglée encore comme elle l'a été jusqu'après cinquante ans, elle était accouchée de son dernier enfant, deux ans auparavant, et l'avait sevré dix mois avant de s'apercevoir du mal au sein, d'où je conclus que le squirre pouvait dater au plus de huit à dix mois. Le trouvant cependant porté à un degré à devoir désespérer d'en obtenir la résolution, je n'hésitai pas à proposer l'opération à la malade, qui s'y refusa. Pour ne pas l'abandonner au triste sort qui l'attendait, je la soumis à une partie du traitement détaillé ci-devant ; je dis à une partie, vu que j'en retranchai les bains et les cautères : les pilules, les applications de ciguë fraîche, les sanguines sous le sein, tous les quinze ou vingt jours, et les tisannes chicoracées furent les seuls remèdes prescrits et suivis selon l'ordre et la marche indiquée.

Un mois fut à peine écoulé, que les douleurs se calmèrent et la tumeur fut réduite de moitié. Au troisième mois de traitement, tout avait

disparu, le sein ayant repris son volume, sa mollesse et étant devenu parfaitement semblable à l'autre.

Jamais malade ne fut plus docile ni plus exacte; elle était tellement frappée de la crainte d'un cancer, que quoique je la déclarasse guérie, elle continua encore, long-temps après, le traitement, et ne le cessa que par la crainte que je lui inspirai qu'il lui deviendrait nuisible.

Avant la rédaction de cette observation, j'ai voulu m'assurer de la santé actuelle de Michelle Noiray; je l'ai examinée avec soin et l'ai trouvée, malgré son âge et ses pénibles occupations, d'une santé parfaite.

II.^{me} *Observation.* Au mois de novembre 1811, M.^{me} B., marchande épicière, âgée alors de cinquante ans, d'un tempérament bilieux et nerveux, vive et sensible, maigre et bourgeonnée, venait d'éprouver une longue et rebelle jaunisse, lorsqu'elle me consulta pour un engorgement au sein gauche, du volume d'un œuf, avec tous les caractères propres au squirre, et déjà les douleurs lancinantes et passagères s'y faisaient sentir.

Depuis plusieurs mois cette dame éprouvait de grandes irrégularités dans la marche du tribut lunaire; elle touchait au moment où elle allait s'en affranchir. Soumise en entier au traitement

proposé , elle fut radicalement guérie en moins de trois mois.

Sept ans après , durant lesquels elle avait joui d'une santé parfaite , en soignant son mari infirme et alité pendant plus de trois ans , elle reçut au sein droit un coup qui fut suivi d'un engorgement froid et indolent d'une portion de l'organe. Occupée à soigner son mari , qui ne voulait être servi que par elle , accablée par la douleur et le chagrin que sa longue maladie et successivement sa mort lui causèrent , la malade s'oubliant elle-même , ne s'aperçut que tard des grands progrès qu'avait faits le squirre , qui , devenu cancéreux , n'a pu être attaqué que par l'opération faite dans le courant de ce printemps.

Il paraît bien certain que le cancer survenu au sein droit a été l'effet d'une cause extérieure ; car s'il eût été le produit d'une disposition générale , il est probable que le sein gauche affecté de squirre , il y a quinze ans , en aurait été de nouveau le siége.

III.^{me} *Observation.* Au printemps de 1804 , Gabrielle D. , âgée alors de quarante-deux ans , de taille moyenne , grasse , fraîche , bien réglée , ayant beaucoup de sein , et mère de huit enfans , me consulta pour un engorgement volumineux , dur et sensible par intervalles , qu'elle avait au milieu du sein droit , et dont elle rapportait la cause à un coup reçu long-temps auparavant.

Soumise pendant plusieurs mois au traitement anti-squirreux proposé, la glande ne diminua pas sensiblement; elle devint plus souple, moins pesante et moins douloureuse au toucher. Les remèdes furent suspendus, et la malade passa une année sans faire usage d'aucun. Elle consulta le célèbre Petit de Lyon, qui, jugeant la tumeur enkystée, ne crut pas devoir proposer l'opération. Le diagnostic du Chirurgien de Lyon se confirma. Peu de temps après, Gabrielle D. se froissa cette partie, qui s'enflamma, s'ouvrit et fournit quantité de matière de forme stéatomateuse; la tumeur disparut presqu'en entier, et la malade s'en crut délivrée; mais elle ne tarda pas à se montrer de nouveau; et lorsqu'elle eut acquis son premier volume, elle s'ouvrit de rechef et se vida. Elle s'est ainsi remplie et vidée deux ou trois fois l'an, pendant plusieurs années de suite, et a fini par rester fistuleuse, avec quelques excroissances charnues et carcinomataires à l'ouverture de la fistule, jusqu'à il y a trois ans. La partie alors vivement froissée de nouveau par une chaise tombée sur elle, les parois du kyste et tout le tissu s'enflammèrent et s'agglomérèrent, pour ne plus former qu'un corps dur, tuberculeux, sensible, fixé au milieu du sein, mobile, libre, sans adhérences; mais ayant tous les caractères d'un véritable carcinome ouvert sur le point qu'occupait la fistule, avec des bords li-

vides, rugueux et renversés, desquels découlait l'ichor et la sanie propres à ce genre d'ulcères. Cette tumeur, présentant d'ailleurs toutes les conditions favorables au succès de l'opération, vient d'être enlevée par M. le Chirurgien Renaud, opérateur distingué de Grenoble.

Cette observation se fait remarquer par les formes diverses dont s'est revêtue la maladie pendant sa longue durée. De squirre simple, elle passe à l'état stéatomateux, se vidant et se remplissant alternativement ; de là elle devient fistule habituelle à bords durs, calleux et renversés, et enfin par une cause accidentelle, se transforme en une masse dure, compacte, tuberculeuse et douloureuse ; en passant à cet état, elle se rapetisse, s'isole et ressemble à un corps étranger plongé au milieu du sein, auquel il ne paraît tenir que par la peau qui le recouvre, devenue elle-même carcinomateuse. Cette tumeur aurait pu subsister bien des années sans porter son influence sur le système général, comme le fait ordinairement le vice cancereux.

La conversion du squirre en tumeur enkystée me paraît être l'effet du long traitement anti-squirreux qu'avait d'abord fait la malade, lequel était parvenu à fondre et à liquéfier en quelque sorte le centre de la tumeur, et l'avait laissée comme un corps étranger renfermé dans les parois du kyste, hors de la portée du système absorbant.

Je fonderai encore cette présomption sur le fait que me fournit l'observation suivante.

IV.^e *Observation.* M^{me} G., âgée de soixante ans et plus, d'une complexion robuste et forte, au moral comme au physique, fut opérée d'un cancer ulcéré au sein droit, qu'elle portait depuis long-temps et qui nécessita l'amputation dès trois quarts de la mamelle. Environ deux ans après, un engorgement squirreux se montra de nouveau au même sein; arrivé au volume d'un petit œuf, la malade, avec le courage qui lui était propre, demanda l'opération. Elle fut faite avec toutes les apparences d'un succès complet. Après dix-huit mois d'une guérison parfaite, un troisième engorgement se développa sous la cicatrice. Parvenu au volume du précédent, M^{me} G. demanda une troisième opération. Effrayé en quelque sorte de sa force et de son courage, je la priai de la différer et de se soumettre pour quelque temps au traitement indiqué précédemment; et que si, après deux mois de son usage, la glande existait encore, on la lui enleverait. Le traitement fut suivi avec exactitude pendant les deux mois, sans diminution bien sensible de l'engorgement; il paraissait seulement s'être un peu ramolli et être devenu moins sensible au toucher. Tous les remèdes furent suspendus, et à la sollicitation et satisfaction de la malade, l'opération fut faite.

L'opérateur, en cernant de trop près la glande,

ouvrit le kyste, la pression qu'il exerçait sur elle de la main gauche, afin de la fixer, en fit sortir avec bruissement un liquide albumineux qui inonda la plaie, et la tumeur disparut en grande partie sous ses doigts. L'opération terminée, on ne trouva que l'enveloppe dans la partie amputée.

Cette Dame, promptement rétablie, a encore vécu plusieurs années; elle mourut vers le milieu de juillet 1803, après trois mois d'un ictère noir, produit par un état squirreux de tout le foie.

Des deux observations précédentes, ne peut-on pas conclure que, par l'action des remèdes employés, la glande a été fondue jusqu'aux lames du tissu qu'elle s'était appropriées en s'étendant et qui lui servaient d'enveloppes; que le liquide ainsi séquestré et placé hors de sphère du système absorbant, y restait stagnant, et que dès-lors la partie n'était plus susceptible de dégénérescence cancéreuse?

V.^{me} *Observation.* Au mois d'avril 1806, M.^{me} D. me consulta pour un engorgement qu'elle portait, depuis quelques mois, au sein gauche, où déjà de vives douleurs se faisaient sentir par intervalles et dont elle rapportait la cause à un coup reçu sur cette partie une année auparavant. Cette Dame, âgée de quarante-huit ans, encore bien réglée, mère de trois enfants, tous grands, était d'un bon tempérament et avait tou-

jours joui d'une parfaite santé. Elle fut mise au traitement anti-squirreux, qui se composa seulement des pilules, de trois opérations de sanguines sous le sein, des bains et de l'emplâtre de ciguë ordinaire. Après deux mois et demi, la glande, d'un volume assez considérable, fut entièrement dissipée.

Il est à remarquer que la malade ne put supporter les pilules au-dessus de la dose de dix, matin et soir; les évacuations alvines devenaient trop copieuses, et la tête se trouvait fatiguée par des vertiges. Elle mourut le huit février 1812, par l'effet d'une maladie aiguë, six ans après la guérison du squirre, durant lesquels elle s'était toujours bien portée.

VI.^{me} Observation. Le nommé Michel G., boulanger, homme fort et robuste, encore à la fleur de l'âge, à la suite d'une ancienne blénorragie, avait conservé un engorgement au testicule droit, lequel avait résisté au traitement spécifique. Cet homme demeurant habituellement à la campagne, à peu de distance de Chambéry, se rendit à la ville, pour s'y faire soigner, au mois de mai 1807. Je le vis alors pour la première fois; l'organe malade avait le volume du poing, pesant, dur et sensible, le cordon engorgé et douloureux, et les lombes fatiguées par une douleur sourde, surtout lorsque le malade quittait le suspensoir. Après une opération de sanguines au périnée et quelques

jours de bains, de régime, de boissons adoucissantes et un doux laxatif, le traitement anti-squurreux fut commencé. Dès les premiers jours, les douleurs s'appaisèrent, et successivement tous les autres symptômes, au point qu'à la fin du troisième mois la guérison fut parfaite.

Les pilules furent portées à la dose de quinze, matin et soir, sans produire d'autres effets sensibles que la liberté des selles, l'amendement progressif de tous les symptômes et une guérison radicale. Dès lors, le malade, que j'ai fréquemment l'occasion de rencontrer, n'a pas cessé de se livrer aux travaux de sa profession, sans trouver dans sa santé le motif de les suspendre un jour.

VII.^{me} Observation. Le gendarme B., de station à Chambéry, passa, pendant nombre de mois, de traitemens en traitemens, pour un sarcocèle volumineux au testicule gauche, dont il rapportait la cause à de fréquens froissements reçus par l'exercice du cheval, et à un engorgement symptomatique survenu dans le cours d'une blenorragie active, éprouvée huit mois auparavant, et dont le traitement peu méthodique n'avait consisté, dans le principe, que dans l'usage des topiques les plus astringens. Au mois de mars de la même année, je fus appelé en consultation, pour donner mon avis sur l'amputation proposée, à laquelle le malade s'était refusé. La ma-

ladie, que je vis alors pour la première fois, paraissait en effet la commander: le volume, le poids, la forme tuberculeuse du testicule, les douleurs vives et lacinantes dont il était le siège, la longueur et la résistance du mal à tous les moyens employés jusqu'alors, indiquaient la nécessité d'y recourir. Sans m'y opposer formellement, je demandai seulement de la différer et de tenter le traitement anti-squirreux, par les sanguines, les pilules, les bains et les applications de ciguë.

Quoiqu'on eût peu à espérer d'un traitement intérieur, on se rendit à mon avis, et les remèdes furent commencés. De suite dès les premiers jours, un mieux sensible se fit apercevoir, d'abord par la diminution de la douleur, et successivement par celle de tous les symptômes, qui, après deux mois, eurent entièrement disparu, et la guérison fut complète. J'ai vu le malade sain, bien portant et remplissant les fonctions de sa condition jusqu'en 1814, époque à laquelle les Français quittèrent la Savoie.

VIII.^{me} Observation. Cette observation a été rédigée par le malade même, M. Dalmas, Chirurgien phlébotomiste, attaché au régiment des Chasseurs de Savoie, qui ont quitté au mois de mai dernier la garnison de Chambéry, pour aller prendre celle de Nice. Je la rapporterai telle qu'il me l'a remise, sauf quelques corrections

de style, que nécessite le peu d'habitude qu'a l'auteur de la langue française.

» En 1822, sans cause bien déterminée, le testicule droit devint dur et volumineux, le cordon spermatique s'engorgea en même temps, et des douleurs sourdes et peu violentes se firent sentir ensuite sur la partie inférieure de la colonne vertébrale. Lesseuls remèdes que j'aie faits cette année (1822), ont été des cataplasmes émolliens, qui, après quinze jours seulement, diminuèrent l'engorgement et calmèrent les douleurs. Je suis resté dans cet état d'amélioration et de guérison très-imparfaite jusqu'au mois de juin 1825. Alors, et toujours sans cause connue, la partie devint plus volumineuse que la première fois, le cordon douloureux et plus engorgé, les douleurs de la région lombaire plus intenses. Elles portaient même sur la cuisse droite et me gênaient beaucoup dans la marche: tel était mon état lorsque je consultai le Médecin Gouvert, chargé du service de notre hôpital, au mois de novembre, même année. Il jugea que j'étais atteint d'un véritable sarcocèle, dont les suites pourraient être funestes, et me soumit de suite à un traitement: Pendant trois mois, j'ai fait usage des pilules anti-squirreuses, dont je commençai à prendre cinq, de cinq grains, matin et soir, en augmentant progressivement la dose jusqu'à la porter à dix, quinze et vingt, matin et soir.

Pendant tout ce temps, j'ai bu de la tisanne de saponaire, environ une pinte par jour; j'ai joint à cela un régime doux, des bains chauds, chaque trois jours, et quelques applications d'emplâtre fondant sur la partie. Après vingt jours de traitement, les douleurs ont entièrement disparu; peu à peu le testicule a diminué; et au bout de trois mois, il a été réduit à son volume, à son poids et à sa consistance naturelle, et ma guérison a été radicale.

» La liberté du ventre a été le seul effet sensible des pilules; et lorsque je les portais à la dose de vingt, matin et soir, j'éprouvais un état général vers la tête et les sens, surtout aux yeux, qu'il me serait impossible de définir. »

Je pourrais augmenter le nombre des observations relatives à l'objet de ce Mémoire, en rapportant encore plusieurs guérisons d'engorgemens froids, récents et légers, soit au sein, soit aux testicules, obtenues par le traitement mentionné et dont la durée a toujours été relative au volume et à l'ancienneté de l'engorgement; car j'en ai vu plusieurs bien manifestes se dissiper en un mois de traitement; mais je n'ai ici pour but que d'engager les praticiens à s'assurer de la vérité des faits qui me sont propres, par des faits analogues que la pratique et l'expérience ne manqueront par de leur fournir.

Il me reste encore à faire remarquer que le

traitement que je propose a un succès plus constant contre les engorgemens squirreux des testicules que contre ceux des seins : je ne l'ai jamais vu manquer dans les premiers , et je l'ai vu quelques fois inutile dans les derniers.

Mll.^e De M. , habituellement valétudinaire et cachectique , éprouva spontanément , vers l'époque de la cessation des menstrues , divers endurcissemens glanduleux aux deux seins , qui , augmentant et se multipliant chaque jour , envahirent rapidement toute la masse mamaire de ces organes ; le mal gagna les glandes de l'aisselle , du cou , de l'aine , et enfin toutes les glandes lymphatiques . Après l'endurcissement de ce système d'organes , tous les autres furent successivement pris , de sorte qu'en moins d'un an , toutes les parties molles , même les viscères , furent changés en une masse squirreuse , sans aucune ulcération , et la mort termina cette déplorable existence le 26 mars 1813.

M.^{me} M. , ancienne Religieuse , vient de mourir par suite d'un cancer secondaire qui avait frappé le bras et le sein droit. Cette dame , à qui sa piété et ses rares vertus donnèrent toujours une force morale , telle qu'elle se puise en pareilles sources , après avoir suivi inutilement le traitement anti-squirreux , se rendit à Lyon et y fut opérée. Tout annonçait le succès le plus complet ; plusieurs années même se sont écoulées

sans apparence de retour ; mais le long sommeil du mal ne l'a rendu que plus terrible à son réveil.

Mlle D' A. , morte , il y a deux ans , d'un cancer secondaire ulcére au sein , dont le désordre et les douleurs , avant d'amener la mort , furent longues et affreuses , avait été infructueusement soumise au traitement anti-squirreux pendant quelques mois , lorsqu'elle alla se faire opérer à Lyon ; la plaie , suite de l'opération , n'était point encore entièrement cicatrisée , lorsqu'elle se convertit en ulcère cancéreux , dont les rapides ravages furent tels qu'il serait difficile de les décrire et de s'en faire une juste idée ,

NOTICE

*SUR un Caducée de bronze trouvé à Lémenc ;
par M. le Général Comte de LOCHE.*

(Lue dans la séance du 20 juillet 1826).

LORSQUE le *Journal de Savoie*, du 26 avril 1822, annonça que le Musée de la ville de Chambéry avait recueilli des fragmens de main d'une statue de bronze de dimension colossale, découverts dans la terre, sur les hauteurs de Lémenc, on fit observer que la justesse des proportions et l'élégance de ces morceaux indiquaient un temps où la sculpture florissait chez les anciens. On fit remarquer que la main droite, à laquelle ces doigts avaient appartenu, annonçait un signe caractéristique de quelque divinité, dont l'idole aurait été dans un temple. C'est ce que signalent deux ouvertures pratiquées au-dessous de l'index, qui attestent que des verges de métal y avaient assujetti un insigne tel qu'un caducée.

Cette conjecture paraît maintenant réalisée par la découverte d'un caducée de bronze qui gissait à Lémenc, enseveli sous six à huit pieds de profondeur, à peu de distance de l'emplacement où les doigts ont été trouvés. Ce morceau

précieux, comme monument antique, appartient aux connaissances mythologiques et à celles de l'art chez les anciens ; d'ailleurs sa forme présente aux artistes un modèle à imiter : à ces titres se joint l'intérêt que porte tout ami de son pays à connaître, par les monumens, l'histoire de la contrée qui l'a vu naître.

Le dessin qui accompagne ce Mémoire (Voyez la planche à la fin du volume, fig. 4) représente ce caducée réduit à un quart de sa dimension ; on distingue la verge où sont attachées deux ailes éployées ; l'extrémité inférieure de cette verge a été cassée. Deux couleuvres entortillent leur queue autour de cette verge, à laquelle elles assujettissent deux ailes. Les couleuvres s'élèvent au-dessus de cette verge, dont l'extrémité est bien déterminée par une sorte de bouton ; ces reptiles s'entrelacent fortement par un double nœud, qui sépare deux cercles élargis que forme avec grâce la flexibilité des prolongemens de leur corps, dont les têtes se rapprochent pour dévorer de concert la pomme de discorde.

J'ignore s'il existe quelque part un caducée antique d'aussi grande dimension (1 pied 5 pouces). Le recueil des antiquités d'*Herculaneum* en présente quelques-uns, mais de trop petites dimensions. On peut néanmoins observer que les couleuvres s'élèvent constamment au-dessus de la verge. *V. Antiquités d'Herculaneum*, Paris,

1781, chez *David*, Tom. IV, fig. 121, et Tom. VII, fig. 45, 46 et 47.

La pomme dévorée par les couleuvres est un attribut symbolique de la paix qui éteint toute discorde, par l'action combinée de la prudence et de la force, toujours mise en jeu avec une adroite souplesse.

En renvoyant à l'étude de la mythologie les explications des autres emblèmes du caducée, tels que la vigilance et la célérité dans la conduite des négociations, je ne saurai passer sous silence que le caducée composé de la seule verge et de deux ailes fut un emblème en usage chez les Egyptiens; que les Grecs y ajoutèrent les deux couleuvres étroitement liées; enfin que cette baguette avec les seules ailes aurait été, dès la plus haute antiquité, un signe convenu pour réclamer ce droit commun à toutes les nations, droit imprescriptible qui appartient aux peuples cultivateurs comme aux peuples nomades, le droit des gens, en un mot, que les principes innés de religion investirent du respect qui lui était dû. Cette même baguette, douée d'une sorte de puissance magique, se voit encore chez les nations sauvages du nord de l'Amérique septentrionale; c'est leur calumet ou pipe, à laquelle on attache des ailes, comme signe de négociations de paix. L'analogie de ce symbole avec la baguette ailée des ambassadeurs des temps antiques, se présente

en outre pour indiquer l'origine commune de l'espèce humaine dans les deux continents. On me permettra, à cette occasion, de rappeler que la division du jour en parties duodécimales, de la plus haute antiquité dans notre continent, se rencontre dans les îles de l'Océan Pacifique. *V. MM. de l'Acad. de Turin, Antiquités d'Aix, 1809.*

Le caducée auquel nous revenons est coulé d'un seul jet; du moins il m'a paru tel, ce en quoi il diffère des doigts, formés de pièces encastrées. Le métal est de la rosette. Il a été ciselé avec soin et intelligence. On distingue chaque écaille de la peau des couleuvres, comment elles se recouvrent réciproquement; on voit que celles du dessous du corps sont distinguées par leur largeur, comme elles le sont dans tous les reptiles de cette sorte.

On fait observer que les queues, dans leur partie qui s'entortille autour de la verge, ont sur le dos une proéminence longitudinale continue et bien prononcée, qui exprime l'effort de pression avec lequel les reptiles serrent la verge.

L'idole de Mercure tenait le caducée dans sa main droite et de manière à ce qu'il ne pouvait échapper à la vue; c'est pourquoi il est d'un travail fini. Ce symbole se présentait incliné vers les spectateurs, ce qui résulte de l'inspection de la main et se trouve non-seulement d'accord avec

l'étymologie du mot *caducée*, du latin *cadere*, tomber (1), parce que cette verge, à laquelle on attribuait le pouvoir magique de calmer toutes discussions, devait paraître comme tomber ou diriger son action d'une manière déterminée. C'est ainsi qu'il était placé dans la main de l'idole, et qu'il le fut dans le petit Mercure de bronze que l'on voit dans le Musée de cette ville, lequel est figuré dans l'atlas de la *Description des Alpes de Beaumont*, à laquelle il n'est rien à ajouter que le nom du bonnet, *pétase*, dont l'origine grecque signifie à *bords étendus*.

Si Mercure projetait ainsi son caducée sur les spectateurs, il n'en a pas été de même des insignes du souverain des Dieux. Les monumens antiques le représentent tenant d'une main un sceptre élevé, et de l'autre le symbole de la foudre, double emblème énergique, qui, d'un côté, par le bâton royal, signifiait protection ou clémence, et de l'autre retenait dans une main les éclairs et le tonnerre, jusqu'à ce que Jupiter eût reconnu le besoin de laisser échapper la foudre.

On a dit que la statue à laquelle avaient appartenu les fragmens d'une main était de grandeur colossale; l'on avait même ajouté, dans le Jour-

(1) Le bâton des hérauts d'armes se nommait *caduceus*, et celui qui le portait *caduceator*.

nal cité, qu'elle a dû être à peu près le double de grandeur naturelle. Une statue de pareille dimension indique l'idole d'un temple dédié à Mercure, divinité dont le culte avait été établi chez les nations renfermées dans la Gaule, lequel, fort considéré chez les Romains, fut par eux spécialement appliqué à protéger les routes qu'ils établirent à travers les Alpes ; ce que de nombreuses inscriptions indiquent assez. Or, *Lemnicum*, que la Table Théodosienne nous apprend être une station romaine, aura eu un temple dédié au protecteur des routes. Ce temple aura été érigé sur un lieu élevé, comme ayant été dédié à un Dieu tutélaire, ainsi que l'enseigne Vitruve : *Ædibus verò sacris, quorum Deorum maximè in tutelâ civitas videtur esse, in excelsissimo loco, undè mænium maxima pars conspicatur, arcæ distribuantur.* (*De Archit.*, lib. 1, cap. VII). On peut conclure de là que l'endroit même où se trouve l'antique et vaste église de Lémenc est sur le sol même où fut un temple de Mercure. Cette conjecture est encore appuyée sur ce que le lieu où le caducée, ainsi que les fragmens de la main qui le portait, ont été trouvés à très-peu de distance de l'église.

Au reste, ces découvertes permettent d'espérer celles d'autres parties de la statue, brisée sans doute à l'époque où le culte du Christianisme, après trois siècles de persécutions, étant devenu

public, le zèle religieux fit abattre les idoles et enfouir leurs débris intacts dans le sein de la terre, détermination que n'auraient certainement pas prise les hordes barbares qui, à diverses époques, se répandirent dans l'empire et assouvirent leur rage contre les monumens publics, dont ils n'oublaient pas de s'approprier les métaux.



LA RESTAURATION

DE

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE;

Par M. l'Avocat Auguste DE JUGE, Correspondant de la Société.

Pièce lue dans la séance du 5 juin 1826.



Ls'élève à la voix d'un Monarque pieux,
L'antique Monastère
Qu'en sa course éphémère
L'impie avait brisé de son pied dédaigneux.

O vous, fils du désert, cénobites austères,
Qui sur des bords lointains pleuriez le cloître absent ;
Voyageurs qu'attiraient ces rochers solitaires ;
Accourez visiter le temple renaissant.

Déjà la colonne s'élance
Et charme les regards surpris ;
Déjà près des sacrés parvis
L'étendart des saints se balance.

Ici, sous d'habiles ciseaux,
Le marbre embelli prend la vie,
Et retrace à l'ame attendrie
Les traits de nos anciens Héros.

Rappelant l'Italie, et simple autant que belle,
 Voilà cette auguste Chapelle
 Où, sur les ailes de la foi,
 Bientôt la prière d'un Roi
 S'élèvera vers la voûte éternelle.

Comme un tranquille port,
 Là c'est l'humble retraite
 Où, loin des coups du sort,
 Le vieil anachorète
 Vient attendre la mort.

Voici la porte où l'indigence
 Ne demanda jamais en vain;
 Voilà la Croix que l'espérance
 Montre au passager incertain.
 Ici la lampe d'or redescend avec grâce
 Dans le sanctuaire éclairé;
 Là l'aiguille d'airain, que le temps toujours chasse,
 A repris son cours mesuré.

Guidez-moi vers ces lieux où des cendres célèbres
 Dormaient en paix sous le marbre glacé.
 Jadis le solitaire à leur garde placé
 Montrait aux étrangers ces retraites funèbres.
 Que de beaux souvenirs, combien d'exploits fameux
 Animaient les récits du savant cénobite !

Là reposait ce Prince vertueux
 Qui sur la robe d'un ermite
 Portait encor les insignes des preux.
 Là, près de l'autel tutélaire,
 On voyait ce Prélat chéri
 Qui jadis dans Cantorbéry
 Fit bénir son saint ministère.

Armé du redoutable fer

Qui triompha du roi de Bulgarie ,

Ici c'était ce brillant *Comte Verd* ,

L'honneur de la Chevalerie.

Plus loin c'était Aimou , brave au sein du danger ,

Et dans la paix doux et tranquille ,

Dont l'emblème guerrier était un cerf agile

Devançant un cerf moins léger.

Et vous , aimables Souveraines ,

Dont la grâce fixait les peuples agités ,

Vos noms aussi , doucement répétés ,

Frappant l'écho des voûtes souterraines ,

Répandaient quelque charme en ces lieux attristés .

Qu'il fut affreux le jour qui les vit profanées ,

Ces tombes noblement ornées ,

Tristes débris d'un glorieux destin !

Comment alors ne vit-on pas soudain

De leurs demeures sépulcrales

S'élancer ces ombres royales

Qui paraissaient encor commander au trépas ?

Comment le fer des preux resta-t-il immobile ,

Alors qu'un sacrilège bras

De leurs mânes guerriers osa troubler l'asile ?

Dieu l'a voulu , respectons ses décrets :

Quel œil mortel put les sonder jamais ?

Mais ils ont fui , Seigneur , les jours de ta vengeance ,

Déjà des anciens Chefs les restes outragés

Ont , sous la voûte sombre avec ordre rangés ,

Repris leur place antique au séjour du silence .

Déjà , près des tombeaux , les ministres des lois ,

Les prêtres , les guerriers que la patrie honore

Semblient de leur hommage encore

Environner ces dépouilles des Rois .

Jusqu'au sein de la mort proclamant l'espérance,
 Un Prélat a béni les ossemens des preux.
 Comme pour le combat, il place encor près d'eux
 Les attributs de leur vaillance,
 Le tronçon d'une épée, un éperon poudreux,
 Un casque qui jadis orna leur chevelure,
 Les restes d'une ancienne armure
 Qui sous elle sentit battre un cœur généreux.

Te voilà dans ta gloire, auguste Monastère,
 Toi qu'un Prince dédie aux mânes des héros.
 Prêtres, de vos autels allumez les flambeaux,
 Eutonnez l'hymne saint, parez le sanctuaire.

Déjà sur le flot azuré
 Glisse cette barque royale
 Qui doit guider FÉLIX vers ce mont consacré,
 Que pour ce Roi cheri le ciel soit sans nuage,
 Que le lac toujours pur réfléchisse ses bords.
 Vieux rocher d'Hautecombe, orne-toi de feuillagé,
 C'est à lui que tu dois tes funèbres trésors,
 Tes humbles habitans et ces pieux accords
 Qui viennent lentement mourir sur le rivage.

SUITE DE L'ÉTAT

DES

*Dons faits à la SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE
SAVÈRE: (Voyez le Volume précédent).*

~~—~~
ANNALES de police médicale; opérations chirurgicales dans les maladies de l'uterus; petite-vérole, vaccine, etc. Par M. le Docteur Foderé, Professeur de médecine légale à Strasbourg, Correspondant de la Société. Broch. in-8°, donnée par l'auteur.

BIOGRAFIA Medica Piemontese, avec la suite des livraisons de cet ouvrage. Par M. le Docteur Bonino, de Turin, Correspondant de la Société. Donnée par l'auteur.

FEUILLE du Canton de Vaud, Année 1825. Donnée par M. le Général Comte de Loche.

BULLETINS de la Classe d'Agriculture de la Société des Arts de Genève. Donnés par le même.

GIORNALE di Fisica, Chimica, ecc; di Pavia. Donné par le même.

NOUVELLE THÉORIE de l'électricité relativement aux corps organisés, suivie d'un Appendice sur le somnambulisme magnétique. Brochure

SUITE DE L'ÉTAT DES DONS, ETC. 339
in-8.^o Nantes, 1825; par M. J. B.^{te} Peytavin,
Correspondant. Donnée par l'auteur.

TOME XXIX des Mémoires de l'Académie
Royale des sciences de Turin; in-4.^o Envoyé par
l'Académie.

DEUX CARTES coloriées au lavis, l'une topo-
graphique, l'autre administrative, comprenant
chacune tous les Etats de S. M. le Roi de Sar-
daigne; par M. J. B.^{te} Raymond, ancien Capi-
taine Ingénieur-Géographe, Chevalier de la Lé-
gion d'honneur. Données par l'auteur.

SCEAU en cuivre, destiné à l'usage de la So-
ciété. Donné par M. le Comte de Loche.

MÉMOIRE sur une éducation de vers-à-soie,
3.^{me} édition; par M. Mathieu Bonafous, Corres-
pondant. Donné par l'auteur.

*SPEDIZIONE in Oriente di Amedeo VI
Conte di Savoia*; Broch. in-8.^o; par M. l'Avo-
cat et Intendant Datta, attaché aux Archives
Royales de la Cour de Turin, Correspondant.
Donné par l'auteur.

PORTRAIT à mi-corps de S. M. le Roi CHAR-
LES-FÉLIX, peint à l'huile, de grandeur natu-
relle. Donné par M. le Comte de Loche.

CARTE physique et minéralogique du Mont-
Blanc et des montagnes et vallées environnantes,
enluminée au lavis; par M. J. B.^{te} Raymond. Don-
née par l'auteur.

RAPPORT de MM. Saint-Martin et La Coste,

à M. l'Intendant général de la Division de Savoie, sur l'essai de paragrâlage exécuté dans le bassin de Chambéry; édition française, et traduction italienne insérée dans le Calendrier général des Etats de S. M. Données par M. Saint-Martin.

RECHERCHES sur les moyens de remplacer la sénille du mûrier par une autre substance propre au ver-à-soie; et sur l'emploi du résidu des cocons comme engrais; broch. in-8.^e; par M. Mathieu Bonafous. Donnée par l'auteur.

JOURNAL d'Agriculture et d'Economie générale du canton de Vaud; 12 vol. in-8.^e Donné par M. Chavannes, Professeur à Lausanne, Correspondant de la Société,

OSSERVAZIONI interno alle sostanze minerali di cui sono formati i monumenti del R. Museo egizio, colle enumératione delle medesime; par M. l'Abbé Borson, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Turin, Professeur de Minéralogie, etc. Données par l'auteur.

VUE lithographiée des Bains de La Perrière, près Moëtiers; dessinée par M. Borson. Donnée par l'auteur.

INSCRIPTION monumentale en l'honneur de Xavier Bichat, accompagnée du Rapport fait à ce sujet à la Société d'Emulation, d'Agriculture, Belles-Lettres et Arts de Bourg; par M. Belloc. Broch. in-8.^e Donnée par M. Mathieu Bonafous.

MÉDAILLE d'argent frappée à l'occasion de

L'organisation de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Turin en 1823 par S. M. le Roi CHARLES-FÉLIX. Envoyée par S. Exc. M. le Marquis de Saint-Marson, Président de cette Académie.

RÈGLEMENT de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Turin. Envoyé par le même.

NOTICE sur les Bains de vapeur en général et sur l'établissement d'Annecy ; par M. le Docteur Charles Carron, Correspondant de la Société. Broch. in-8.[°] Donnée par l'auteur.

ÉPITRE à Théophile, ou discours en vers sur la translation des Reliques de Saint François de Sales et de la Mère de Chantal ; par M. l'Avocat Rosset, Correspondant de la Société. Envoyée par l'auteur.

PORTRAITS litographiés de Saint François de Sales et de la Mère de Chantal ; donnés par M. Burdet, Correspondant de la Société.

CHIMICA mineralogica di Federico Joyce; prima traduzione italiana con Note, ed aggiunte del Medico Collegiato Cantù, Professore di Chimica generale applicata alle arti della Regia Università di Torino, ecc. Broch. in-12. Donnée par le Traducteur.

LA CHIMICA insegnata in vintisei lezione ossia Elementi di Chimica generale, ecc; prima traduzione italiana con Note, ed aggiunte del Medico Collegiato Cantù. Broch. in-8.[°] Donnée par le Traducteur.

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES faites à l'Observatoire Royal de Paris, publiées par le Bureau des Longitudes; Tome I.^{er} Un vol. in-folio. Donné par MM. Bouvard, Membre de l'Institut Royal de France, et Nicollet, Astronome adjoint au Bureau des Longitudes.

MÉMOIRE sur *les Comètes*, Article extrait de l'*Encyclopédie Moderne*; broch. in-8.^o Par M. Nicollet. Donné par l'auteur.

MÉMOIRE sur la mesure d'un Arc du Parallèle moyen entre le Pôle et l'Équateur; par M. Broussaud, Colonel au Corps royal des Ingénieurs-Géographes-militaires de France, et M. Nicollet. Broch. grand in-8.^o, avec une Carte, ou tableau des stations géodésiques et astronomiques relatives à cette opération. Donné par M. Nicollet.

REPERTORIO delle Miniere ossia Raccolta di Regie Patenti, Regolamenti, Memorie, e Notizie sopra le sostanze minerali degli Stati di S. M. il Re di Sardegna; Volume Primo e secondo.

RÉPERTOIRE des Mines, ou Recueil des Lettres-Patentes, Réglements, Mémoires et Notices sur les substances minérales des États de S. M. le Roi de Sardaigne; Tomes I^{er} et II; en italien et en français. Envoyé par l'Administration Economique de l'Intérieur.

MÉMOIRES de l'Académie Royale des Sciences de Turin; Tome XXX. Envoyé par l'Académie.

LITHOGRAPHIE représentant l'ancien passage de la Grotte du côté des Echelles, d'après le tableau de M. Duclos. Donné par M. Mathien Bonafous.

MÉMOIRE sur la petite-vérole vraie et fausse et sur la vaccine, pour l'instruction des parens et des jeunes médecins; par M. le Docteur Foderé, 1826. Donné par l'auteur.

EXTRAIT libre d'un Mémoire de M. Garnier, Ingénieur des mines, sur l'art du fontainier-sondeur et sur les puits artésiens, faisant connaître les diverses parties de la sonde du mineur et du fontainier, et les moyens de s'en servir; par M. Foderé. Donné par le même.

NOTICE sur la vie et les ouvrages de M. Kramp; par M. Foderé. Donné par le même.

DISCOURS prononcé dans la nouvelle église du Monastère de la Visitation, à Annecy, en présence de LL. MM. le Roi de Sardaigne CHARLES-FÉLIX et la Reine MARIE-CHRISTINE, à l'occasion de la translation des Reliques de Saint FRANÇOIS DE SALES, le 21 août 1826, par Monseigneur Rey, Evêque de Pignerol, Membre de la Société. Envoyé par l'auteur.

CENNI sull'introduzione delle Capre del Tibet in Piemonte, loro governo, e loro mescolanza colle indigene. Discorso di Matteo Bonafous letto nell'adunanza della Reale Società Agraria di Torino, delli 3 ottobre 1826. Broch. in 8°. Donné par l'auteur.

344 SUITE DE L'ÉTAT DES BONS, ETC.

CALENDARIO georgico della Regia Società Agraria di Torino, per l'anno 1827. E. II.
in-8° Envoyé par la Société Royale d'Agriculture de Turin.

BULLETINS de la Chambre d'Agriculture et de Commerce de Savoie, première et seconde livraisons. Donnés par la Chambre.

NOTICE historique et descriptive sur l'Abbaye Royale d'Hautecombe; par M. l'Abbé Vibert, Chanoine de la Métropole de Chambéry; un vol. in-4° Donnée par l'auteur.

FIN DU SECOND VOLUME.





